

The background of the cover is a monochromatic blue-toned illustration. It depicts a cityscape with several buildings. A small figure is perched on a rooftop, holding what appears to be a long object, possibly a telescope or a tool. In the foreground, a large, stylized face is visible, looking towards the left. The sky is filled with diagonal lines, suggesting rain or a storm. The overall style is grainy and artistic.

L'ALLUMEUR

2023-2024

RECUEIL LITTÉRAIRE
DU COLLÈGE DE MONTRÉAL

**Ici, des talents se révèlent
et brillent de leur propre éclat.**

TABLE DES MATIÈRES

AUTEUR.TRICE	GROUPE	TITRE	CATÉGORIE	PAGE
PREMIÈRE SECONDAIRE				
Maria Fatou Faye Maestre	107	La nuit où les ténèbres m'ont avalée	Suite d'un récit d'épouvante	11
Maëllie Chaumel	104	Furet en furie	Suite d'un récit d'épouvante	13
Laurent Martin	105	Étrange découverte	Suite d'un récit d'épouvante	15
Anna Ademi	107	Alexandre le Grand	Texte descriptif: expo-histoire	17
Élisabeth Lareau	104	Lumière éteinte	Texte narratif	19
Odanie Philibert	107	Éclipse solaire	Poème	21
Sofia Linaje-Ferrel	102	Lectrice/Auteur	Poème	23
Édouard Julien	107	J'expire	Poème	25
Théo Forest Tran	103	Dans les couloirs	Poème	27
Maëlla Gougeon-Larouche	103	Papa merci	Poème	29
DEUXIÈME SECONDAIRE				
Mika Franche	201	La nuit	Création littéraire: concours sur l'éclipse solaire	33
Cecilia Chaaban	201	Tu es mon éclipse	Création littéraire: concours sur l'éclipse solaire	35
Éloan Boiteau	201	Messe infernale	Création littéraire: concours sur l'éclipse solaire	37
Gaelle Rayal	204	C'est quoi, la nostalgie ?	Création littéraire inspirée de Ellana (Pierre Bottero)	39
Troy Gomme	201	Les deux réponses	Création littéraire inspirée de Ellana (Pierre Bottero)	41
Marianne Battaglia	204	Des planètes orbiculaires	Création littéraire inspirée de Ellana (Pierre Bottero)	43
Yimo Liu	206	Pourquoi le soleil se couche-t-il le soir ?	Création littéraire inspirée de Ellana (Pierre Bottero)	45
Laurence Baraby	206	L'accident fatal	Création littéraire inspirée d'une citation de roman	47
Raphaëlle Barnes	206	Tempête en forêt	Création littéraire inspirée d'une citation de roman	49
Sophie Asselin	201	Le bonheur prend beaucoup de place	Création littéraire inspirée d'une citation de roman	51
TROISIÈME SECONDAIRE				
Laure Nguyen	306	Notre deuil à nous	Gagnante du concours de slam	55
Yuzhu Shin	303	À faire plus tard	Slam	57
Charlotte Mizrahi	739	L'écriture, toute une aventure	Slam	59
Omri Farjoun	738	Le monde dans les yeux d'un chien	Slam	61
Téo Parnet-Hanczakowski	738	Poison	Slam	63
Margaret Durocher	303	Les voix silencieuses	Slam	65
Shuheng Zhang	303	Le vent et les nuages de ma patrie	Slam	67
Marcus Chicoine	303	Ma langueur d'onde	Slam	69
Raoul Maheu-Krau	738	La surconsommation	Slam	71
Zakary Kharoune	303	Les filles d'Aokihagara	Quatrième de couverture d'un roman policier	73
Frida Sternthal	305	The Phone Call	Personal Narrative	75
Alix Gagnon-Chantraine	304	When the Sun Rises	Personal Narrative	77

TABLE DES MATIÈRES

AUTEUR.TRICE	GROUPE	TITRE	CATÉGORIE	PAGE
QUATRIÈME SECONDAIRE				
Julieta Maria Fonseca Nava	403	On se croit souvent invincible	Fragments poétiques	81
Mila Logan	401	Le meilleur	Portrait inspiré de Royal (Jean-Philippe Baril Guérard)	83
Loik Provost-Séguin	748	Caisson 234	Nouvelle littéraire	85
Sheng Yue Xu	407	Un drame	Nouvelle littéraire	87
Devina Kachorin	402	L'hiver de « Na-yeh-li »	Nouvelle littéraire	89
Anne-Julie Duhamel	403	6760 Saint-Vallier	Nouvelle littéraire	91
Sam Séguin	402	Gros tas	Nouvelle littéraire	93
Blix Modeweg-Hansen	407	La traque mortelle	Nouvelle littéraire	95
Élizabeth Jasmin	401	Être satisfait, est-ce possible ?	Nouvelle littéraire	97
Renaud Payeur	749	Le tueur de l'Halloween	Nouvelle littéraire	99
Enzo Sanchez Valero	402	Sur le podium	Gagnant du concours « Dix moi dix mots » de la Francofête	101
Juliette Bourgeois	401	Different by Gender, Equal in Learning	Point of View Autobiography	103
Marilou Ducharme	405	The Man who had Nothing and Wanted Nothing	Point of View Autobiography	107
Julieta Maria Fonseca Nava	403	To Grieve the Tears	Point of View Autobiography	111
Ophélie Galipault	403	Flip	Point of View Autobiography	115
CINQUIÈME SECONDAIRE				
Alexandre Toriz	502	L'intelligence artificielle: une lame à double tranchant	Lettre ouverte	119
Victor-Alexandre Rochon	501	Les robots à la rescousse !	Lettre ouverte	121
Tam Doan Dang	501	IA : Intelligence artificielle ou inconscience accélérée ?	Lettre ouverte	123
Renaud Deschênes	501	Une intelligence sans artifice ?	Lettre ouverte	125
Noémie Morin	501	Idiocratie: notre nouvelle réalité ?	Lettre ouverte	127
Adam Fillion	501	L'intelligence artificielle, pour un monde meilleur	Lettre ouverte	129
Ipatia Evans	501	La plume de Mouawad: une arme puissante	Appréciation critique: <i>Incendies</i>	131
Fabrice Bouchard	502	J'adore le feu	Appréciation critique: <i>Incendies</i>	133
Ludvine Letendre	505	Doux stridule	Poème	135
Charlie Caron	505	La vie a changé	Poème	137
GAGNANTES DU CONCOURS D'ÉCRITURE SUR L'ÉCLIPSE SOLAIRE				
Maëllie Chaumel	104	Journal de Prisca, 9 avril 2024	Gagnante première secondaire	140
Luan Ta	206	Dans l'ombre de l'éclipse	Gagnant deuxième secondaire	142
Lauréa Lepage	302	La voix d'une étoile	Gagnante troisième secondaire	147
Yanis Sebaï-Cardinal	404	Noirceur passagère	Gagnant quatrième secondaire	149
Mathis Robinet	504	Cette journée-ci	Gagnant cinquième secondaire	151
Laura Wang	201	Rayon de pénombre	Grande gagnante	153

OEUVRES

ARTISTE	GROUPE	PAGE
<i>PAGE COUVERTURE</i>		
Enzo Sanchez Valero	506	
<i>4^e DE COUVERTURE</i>		
Aya Zreik	306	
<i>PREMIÈRE SECONDAIRE</i>		
Yoan Despatis Caesar	719	10
Teodoro Balan-Van Dembroucke	718	14
Marisol Hilal	719	18
Lucas Simon-Padilla	719	20
Jules Parnet-Hanczakowski	719	24
Nur Farjoun	718	28
<i>DEUXIÈME SECONDAIRE</i>		
Noemie Lavigne	729	34
Jessica Cha	728	38
Kevin Du	729	42
Katherine Calderon	729	44
Loa Morin-Galarneau	729	48
Charlotte Dallaire	729	50
<i>TROISIÈME SECONDAIRE</i>		
Anaé Melki Gendron	302	54
Antoine Gingras	301	58
Ophelia Politov	301	62
Yasmine El Ain	301	66
Marianne Battaglia	306	70
Ethan Wong	303	74

ARTISTE	GROUPE	PAGE
<i>QUATRIÈME SECONDAIRE</i>		
Gaspard Lassonde	404	82
Nina Allemanno-Rho	407	86
Mali Ta	403	90
Soledad Cabada	405	94
Xavier Gendron	404	98
Zoe Ilg	403	102
<i>CINQUIÈME SECONDAIRE</i>		
Anne-Sophie Hall	504	118
Mélia-Rose Pantazis	506	122
Selin Eraksoy	504	126
Sophie Tetrault	505	128
Nazli Akman	504	132
Zak Alexandre Kiraly	505	136

MOT DU COMITÉ LITTÉRAIRE

Réfléchir, créer, explorer, persévérer, oser, partager.

Chaque année, nous avons le privilège de plonger dans l'univers créatif des élèves du Collège de Montréal. Encore une fois, l'APM a le plaisir de vous présenter une nouvelle édition 2024-2025 du Recueil littéraire, où chaque page de ce recueil nous donne un petit accès à leur imagination, leurs émotions et leur talent. Encore une fois, nous sommes touchés par la diversité et la richesse des œuvres qui nous sont soumises.

Félicitations à tous les élèves dont les créations figurent dans ces pages ! Votre engagement envers l'art et la littérature est une source d'inspiration et de fierté.

Un immense merci aux enseignantes de français Andrée Goulet-Jobin et Christine Saurette ainsi qu'à Marilyse Chaussée, enseignante d'arts visuels, pour votre passion et votre implication qui rendent ce projet possible.

Enfin, merci à la direction du Collège pour son soutien qui contribue à mettre en lumière les multiples talents des élèves.

Bonne lecture. Bon voyage à travers l'esprit créatif des étudiants du Collège.

L'Association Parents-Maîtres

MEMBRES DU COMITÉ LITTÉRAIRE :

Annabelle Beauchamp
Bernard Bélanger
Valérie Bertoldi
Valérie Derouin
Marie-Emmanuelle Dilenge
Isabelle Erhard

Magali Houde
Mahaman Ibrahima
Natacha Kotarski
Catherine Léonard
Dienabou Boiro
Marlène Chapdelain

Mélanie Delisle
Émilie Saker
Rania Mouawad
Catherine Provost



MOT DES ENSEIGNANTES DE FRANÇAIS

Considérons le cyanotype, cet art photosensible, comme une métaphore de l'écriture:

Prendre une page blanche.

Y déposer des mots. Des idées. De la sincérité. De la candeur. De la fougue. De l'émotion. Du style. Exposer le tout à la lumière de l'écriture. Voir s'y révéler des images nouvelles, parfois inattendues.

Les textes qui composent ce recueil ont laissé sur nous une forte impression. La lumière qui en émane, vive ou sombre, douce ou crue, mérite de rayonner. C'est d'ailleurs l'objectif du recueil littéraire L'Allumeur: partager le privilège que nous avons de lire ces jeunes auteurs et autrices qui, parfois sans le savoir, nous marquent.

Comme un cyanotype, ce recueil porte la trace de nombreux acteurs et collaboratrices dont la contribution est essentielle. Nous superposons quelques remerciements à leur intention:

Merci aux membres de l'Association Parents-Maitres, et plus particulièrement à Monsieur Bernard Bélanger et à tous les parents qui s'investissent dans le comité du recueil de l'APM pour la sélection des textes et des œuvres visuelles. Grâce à vous, chaque année, des talents se révèlent et brillent de leur propre éclat.

Merci aux enseignants et enseignantes de français et d'anglais qui proposent aux élèves des projets d'écriture stimulants et les accompagnent dans la mise en texte, et tout spécialement à Monsieur Bruce Tunney pour sa correction des textes en anglais. Merci également aux enseignantes du département d'arts, qui renouvellent la facture visuelle du recueil année après année en dirigeant les élèves dans de nouveaux projets toujours audacieux.

Merci à Mesdames Lysandre Hamelin et Gabrielle Ménard pour la coordination de cet immense projet. Et bien sûr, un sincère merci à la direction du Collège de Montréal de continuer à soutenir ce recueil qui nous est cher.

Finalement, merci à nos élèves de nous faire confiance et de s'engager dans la création. Par l'écriture, par l'art, vous laissez votre empreinte, contrastante et harmonieuse, sur le monde.

Andrée Goulet-Jobin

Christine Saurette

Enseignantes de français responsables du recueil littéraire 2023-2024

MOT DES ENSEIGNANTES D'ART VISUELS

Chers lecteurs, chères lectrices,

Bienvenue dans ce recueil où créativité et savoir-faire se rencontrent pour donner vie à des œuvres inspirées où la lumière révèle les images fascinantes des œuvres cyanotypes. Ce lien entre l'inspiration et la lumière constitue le fil conducteur de ce projet d'illustration de textes.

Le cyanotype, une technique d'impression photographique datant de 1842, consiste à exposer un papier photosensible à la lumière pour révéler des images. Si cette méthode donne traditionnellement naissance à des nuances de bleu profond, nos élèves ont apporté une touche contemporaine en travaillant sur du papier de couleurs froides variées. Les illustrations, soigneusement dessinées au feutre noir sur un acétate utilisé comme négatif, reflètent leur interprétation visuelle des textes de leurs pairs.

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à mes collègues enseignantes d'arts plastiques pour leur ouverture et leur persévérance, qui ont été essentielles pour mener à bien un projet aussi imprévisible et artisanal que le cyanotype. Quelle aventure ! Merci également à la direction pour sa confiance et son soutien habituel. J'aimerais souligner l'adresse et la patience de l'équipe d'entretien pour le taillage de la multitude de pièces de bois nécessaires à ce projet. Finalement, un merci particulier à Monsieur Rémi Blanc dont la présence et l'expertise technique ont été indispensables, notamment pour concevoir les boîtes lumineuses utilisées dans ce projet.

Chers lecteurs et parents, laissez-vous émerveiller par le talent, la sensibilité et l'ingéniosité des auteurs et illustrateurs.

Bonne lecture !

Marilyse Chaussée, enseignante en 3^e secondaire et chargée de projet

Julie Beaulé, enseignante en 3^e et 5^e secondaire

Emmanuelle Cloutier-Carrier, enseignante en 1^{re}, 2^e et 5^e secondaire

Julie Reydellet, enseignante en 3^e et 4^e secondaire







PREMIÈRE SECONDAIRE



Texte

Maria Fatou Faye Maestre

» Groupe 107

» Suite d'un récit d'épouvante

Illustration

Yoan Despatis Caesar

» Groupe 719

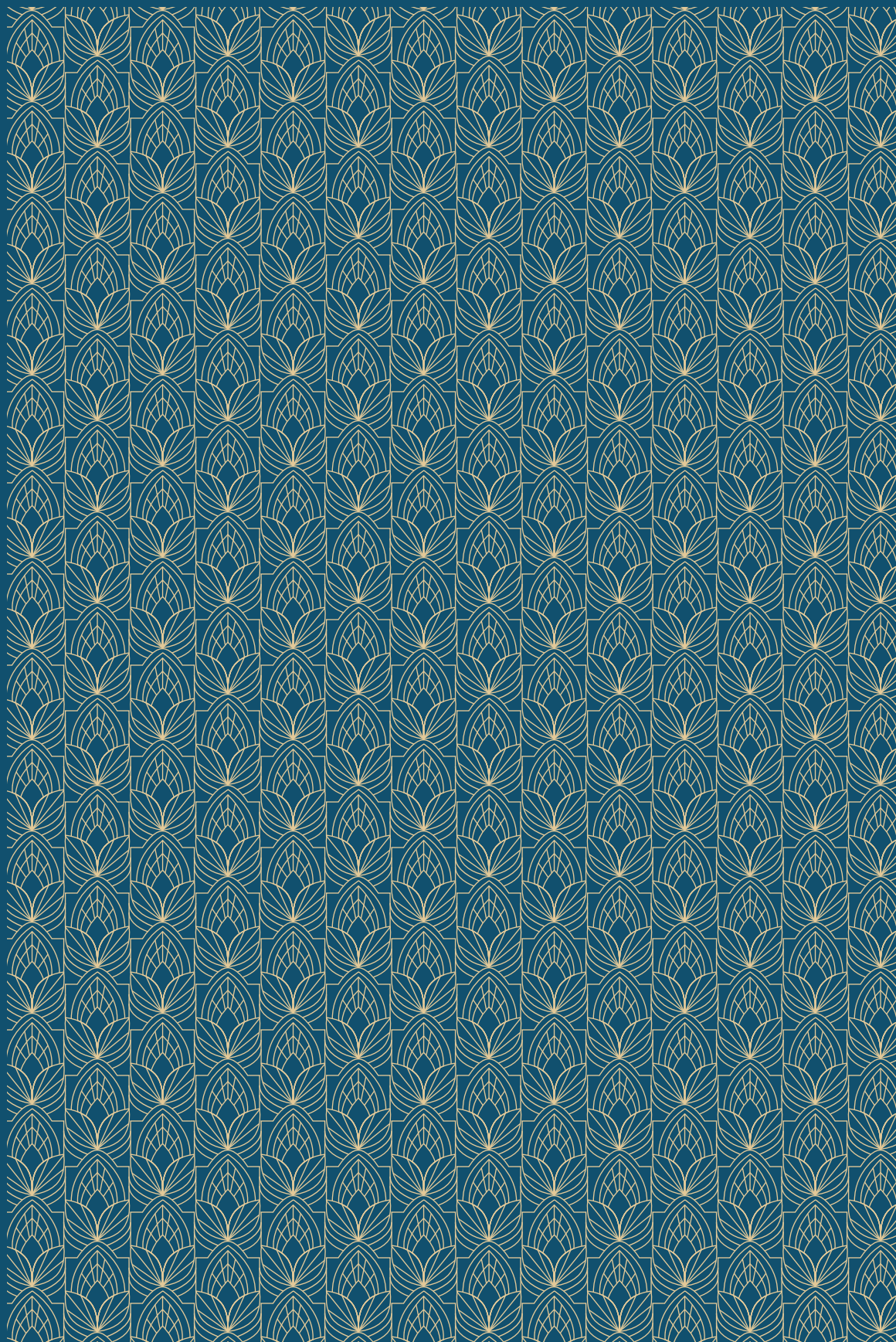
La nuit où les ténèbres m'ont avalée

Léa lui demanda: « Que sens-tu, Meg ? » Elle croyait pouvoir la calmer en faisant usage de son surnom. Pour toute réponse, le furet descendit du perchoir parfait qu'était l'épaule de la jeune fille et courut sous le crachin jusqu'à un immense saule. Là-bas, Léa y découvrit une tombe qui semblait être centenaire. Aidée de sa fidèle compagne, elle entreprit l'exploration de l'endroit. Sans savoir comment ni pourquoi, la tombe s'ouvrit tout à coup vers les profondeurs de la terre sous les yeux des deux exploratrices. Elles étaient inexorablement attirées par une force venant des entrailles de celle-ci. Quelques secondes plus tard, elles perdirent toutes deux connaissance.

Quand Léa ouvrit les yeux, elle sentit immédiatement l'odeur caractéristique du fer rouillé. Elle se trouvait dans une cage. Cette cage était tapissée de taches rouges et noires. Léa eut un mouvement de recul en constatant que c'était du sang. La jeune prisonnière cherchait maintenant frénétiquement Gamma des yeux. Elle fut rassurée en voyant la boule de poil recroquevillée dans un coin de la cellule. Quand le furet fut réveillé, il entreprit de réaliser deux des tours que sa maîtresse lui avait appris: chercher des clés, ouvrir une porte. Léa adressa des remerciements silencieux à sa « Meg adorée » et elles commencèrent à chercher la sortie de ce labyrinthe obscur dans lequel elles étaient perdues.

Soudain, Léa entendit une voix. D'abord un murmure, elle devenait de plus en plus puissante, jusqu'à faire trembler les murs de terre et de racines. L'adolescente courut. Son furet pesait sur son épaule tandis que la voix lui répétait: « N'oublie pas » . Quand elle vit enfin la lumière de la lune, elle se jeta dehors et se rendit compte que seulement quelques secondes s'étaient écoulées ici. En jetant un coup d'œil sur son épaule, elle ne vit qu'une chose: des os ! Des os de furet remplaçaient sa « Meg adorée » . « La voix » pouvait être sûre d'une chose: Léa n'oublierait jamais l'horreur d'avoir perdu Gamma.





Texte

Maëllie Chaumel

- » Groupe 104
- » Suite d'un récit d'épouvante

Furet en furie

Léa entendit un grognement de la part de Gamma. L'animal se contorsionnait et ses os craquaient. Paniquée, la maîtresse de l'animal prit le furet dans ses bras. La petite bête brune mordit la fille à la main, puis se remit sur ses pattes pour attaquer sa maîtresse blonde à lunettes. Léa poussa un cri, voyant que Gamma grossissait au fur et à mesure qu'elle avançait. Le monstre rugit et sauta sur sa maîtresse. La jeune fille, apeurée, donna un coup de pied à Gamma par instinct de survie. Le furet perdit alors connaissance, puis rétrécit. La préadolescente, en pleurs, prit le furet dans ses bras et courut jusque chez elle. En allant se coucher, Léa mit son animal de compagnie dans sa cage et la ferma à clé. La jeune adolescente, sous le choc, s'endormit dès qu'elle posa sa tête sur l'oreiller.

Le lendemain, il était dix heures lorsque Léa se réveilla. Elle remarqua ensuite que la cage de Gamma était grande ouverte. La fille se dit que sa mère l'avait sûrement déverrouillée pour que l'animal puisse se dégourdir les pattes. En s'habillant, elle se souvint de l'incident de la veille. Léa se demanda alors avec effroi si le furet ne se serait pas plutôt échappé. Chassant vite cette hypothèse loufoque de sa tête, l'adolescente pensa qu'il ne s'agissait que d'un cauchemar comme bien d'autres. Elle descendit au rez-de-chaussée pour déjeuner lorsqu'elle vit un spectacle digne d'un film d'horreur se dérouler sous ses yeux.

Gamma était en train de dévorer sa mère, ou bien ce qu'il en restait. Son père, lui, était affaissé contre le mur qui séparait la cuisine et le salon. Il lui manquait son bras droit et sa jambe gauche. Paralysée par la peur, la blondinette ne put bouger devant cette scène macabre. Lorsque le monstre qu'était devenu Gamma remarqua Léa, la jeune fille sut que son temps était compté.



Texte

Laurent Martin

» Groupe 105

» Suite d'un récit d'épouvante

Illustration

Teodoro Balan-Van Dembroucke

» Groupe 718

Étrange découverte

Léa voit un homme portant un manteau d'hiver avec une cagoule et tenant un couteau dans la main s'enfoncer dans le boisé. Elle décide donc de le suivre pour comprendre ce qu'il se passe. Le grand monsieur mystérieux s'aventure de plus en plus loin jusqu'à ce qu'il entre dans une petite cabane faite de rondins que Léa n'a jamais remarquée auparavant. Elle reste à une cinquantaine de mètres de la cabane. Quelques cris s'échappent de la petite habitation, puis, plus rien. Environ cinq minutes plus tard, le monsieur sort: il tient deux sacs poubelles remplis et continue de s'enfoncer dans le boisé. Il s'arrête devant une rivière et y tire les sacs.

L'homme se retourne brutalement et marche en direction de la jeune adolescente. Elle regarde autour d'elle pour trouver un endroit où se cacher. C'est alors que Léa remarque que Gamma n'est plus avec elle ! Elle trouve un buisson et saute dedans. Léa stresse, mais le monsieur passe à côté d'elle sans la voir. Encore sous le choc, elle décide de prendre ses jambes à son cou et de retourner à la maison.

Arrivée chez elle, Léa raconte tout à ses parents. Le lendemain, la police est en pleine fouille du boisé pour trouver la cabane et la rivière. On cherche pendant une semaine complète, puis les forces de l'ordre annoncent une nouvelle choquante à la famille: il n'y a jamais eu de cabane ou de rivière. Pourtant, Léa était sûre de les avoir vues.





Texte

Anna Ademi

» Groupe 107

» Texte descriptif: expo-histoire

Alexandre le Grand

Alexandre le Grand a été un des plus grands conquérants de l'Histoire. Il a conquis un territoire énorme en seulement treize ans. Alexandre a eu une énorme influence qui perdure encore aujourd'hui. Après un début de vie ordinaire, il part conquérir des territoires de la mer Méditerranée jusqu'en Inde.

Premièrement, le futur roi est né à Pella, une petite ville en Grèce actuelle. Cette cité était, à ce moment, la capitale du royaume de Macédoine. Il est le fils du roi Philippe II et d'Olympias, une princesse d'Épire. Le jeune Macédonien a six frères et sœurs et il grandit dans sa ville natale. Il fait ses apprentissages dans un petit établissement de Miéza, une ville voisine. L'enfant se fait enseigner plusieurs matières par Aristote, un philosophe connu. C'est là qu'il rencontre ses futurs compagnons d'armes, dont Ptolémée. À l'âge de dix-huit ans, il apprend le fonctionnement de l'État pendant que son père part assiéger Byzance. Deux ans plus tard, ce dernier est victime d'un assassinat et son fils devient automatiquement roi.

Deuxièmement, le nouveau roi commence immédiatement ses conquêtes. Il élimine ses concurrents au trône et envahit l'Anatolie. Alexandre désire vaincre les Perses et mener à bien le projet de son père. Le conquérant fonde des cités grecques hors de Grèce et force l'hellénisation. Il donne son nom à une vingtaine de villes, dont Alexandrie d'Égypte, qui prospère encore aujourd'hui. Au cours de ses conquêtes, le roi de Macédoine étend l'influence grecque en Asie centrale, ce qui perdure de nos jours. Ça se voit dans l'art, l'architecture et même la religion. Malheureusement, Alexandre meurt au jeune âge de trente-trois ans à cause d'une fièvre.

En conclusion, Alexandre le Grand a vécu une belle enfance avant de devenir roi et de se lancer dans ses conquêtes. Le conquérant est mort jeune, mais a laissé une empreinte, non seulement en Asie, mais aussi à travers l'Empire romain. En parlant de l'influence d'Alexandre, savez-vous comment elle a perduré aussi longtemps ?



Texte

Élisabeth Lareau

» Groupe 104

» Texte narratif

Illustration

Marisol Hilal

» Groupe 719

Lumière éteinte

C'était le huit avril. Enfin, le phénomène que nous attendions tous allait arriver. J'étais assise dans ma cour avec mes lunettes spéciales pour l'éclipse, impatiente de pouvoir enfin voir une éclipse solaire totale. Puis enfin cela a commencé: j'étais hypnotisée, je n'arrivais pas à détourner le regard ou même fermer les yeux. Puis, d'un coup, c'est devenu tellement douloureux; j'avais l'impression qu'on me brûlait de l'intérieur, je sentais mes yeux fondre. Ensuite il n'y eut que du noir, juste du noir et du noir. Après ce jour, je n'ai plus jamais vu la lumière.

Il s'avère que les lunettes pour l'éclipse que l'on m'avait vendues étaient inefficaces, ce qui avait entraîné une perte totale de la vue. La seule façon que j'aurais pu retrouver la vue un jour aurait été que quelqu'un me fasse don de ses yeux. Entretemps j'ai continué ma vie, j'ai repris mes études. Je gardais tout de même des séquelles de cet accident. Tous les jours, j'essayais de rester optimiste en me disant qu'au moins, j'avais la chance d'être autonome. Puis, un jour, j'ai rencontré Sam. Il est devenu ma lumière, ma raison de sourire. J'ai appris à le connaître, il m'a raconté son vécu et moi, le mien. Comme moi, son enfance n'avait pas été très facile: il avait grandi en famille d'accueil, car sa mère était trop pauvre. Notre relation était vraiment basée sur la confiance. Même si Sam m'aidait à surmonter la noirceur, j'ai quand même gardé des traumatismes de l'événement du huit avril. Chaque soir, je refaisais le même cauchemar: je vois le soleil disparaître jusqu'à voir seulement la pénombre.

Un jour, alors que j'étais dans mon salon avec Sam, j'ai reçu une lettre par la poste. J'ai donc demandé à Sam de me la lire. Bien entendu, il a accepté. « Madame Veilleux, je vous écris pour vous dire que nous avons trouvé un donneur pour vos yeux. Celui-ci préfère demeurer anonyme. Je vous donne rendez-vous à l'hôpital le 18 mai 2026 pour plus d'informations. Cordialement, Docteur Durand ». J'étais tellement heureuse, mais Sam semblait inquiet. J'imagine qu'il avait peur que l'opération tourne mal. Alors je l'ai rassuré en lui disant que j'allais enfin pouvoir retrouver la vue et mettre tous les souvenirs de l'éclipse derrière moi. Le jour de l'opération, Sam m'a accompagnée à l'hôpital. J'étais stressée et excitée en même temps. Avant d'entrer dans la salle d'opération, j'ai eu un « flashback ». C'était le même cauchemar que d'habitude: la lueur du soleil disparaissait jusqu'à ne voir que le néant. Mais le fait que Sam me tienne la main m'a tout de suite rassurée et m'a fait oublier cette vision horrible.

Après l'opération, quand je me suis réveillée, j'étais émerveillée d'avoir retrouvé la vue. C'était comme découvrir le monde pour la deuxième fois. Après quelques minutes à observer autour de moi, un infirmier est arrivé. Je lui ai donc demandé s'il avait vu mon ami Sam. Il m'a répondu qu'il allait voir à l'accueil si j'avais des visiteurs. Il est revenu avec une enveloppe à la main. Il me l'a donnée et m'a dit « désolé ».

Chère Lucie,

Si tu lis cette lettre, c'est que je serai décédé, car l'opération aura mal tourné. Je suis tellement désolé. Je sais que nous avons toujours dit que notre relation était basée sur la confiance, mais après ce que je vais te dire, elle sera trahie. Il y a quelques années, je vivais tellement dans la pauvreté que j'avais de la misère à subvenir à mes besoins. Alors, un jour, j'ai décidé de revendre des lunettes cheap pour quelques sous. Si seulement j'avais su que cela ruinerait ta vie ! Il y a quelques mois, j'ai décidé de faire l'opération. Elle n'était pas sans risque, mais j'étais prêt à risquer ma vie pour ton bonheur. Je te fais alors le cadeau de pouvoir redécouvrir le monde à travers mes yeux.

Je t'aime, Sam.



Texte

Odanie Philibert

» Groupe 107

» Poème

Illustration

Lucas Simon-Padilla

» Groupe 719

Éclipse solaire

Tu brilles de mille feux

Ton sourire nous réchauffe

Ta bonne humeur nous fait du bien

Et ta passion brûle

Ton cœur est enflammé

Tu donnes sans compter

Tu rayannes

Mais un jour

Sans aucune raison apparente

Tu t'es éclipsé

Un voile sur ton visage

Un événement qui t'a brisé

Ne laissant plus apparaître tes émotions

Nous laissant dans l'incapacité de discerner ton habituelle passion

Tu ne rayannes plus

Un obstacle a obscurci ton cœur

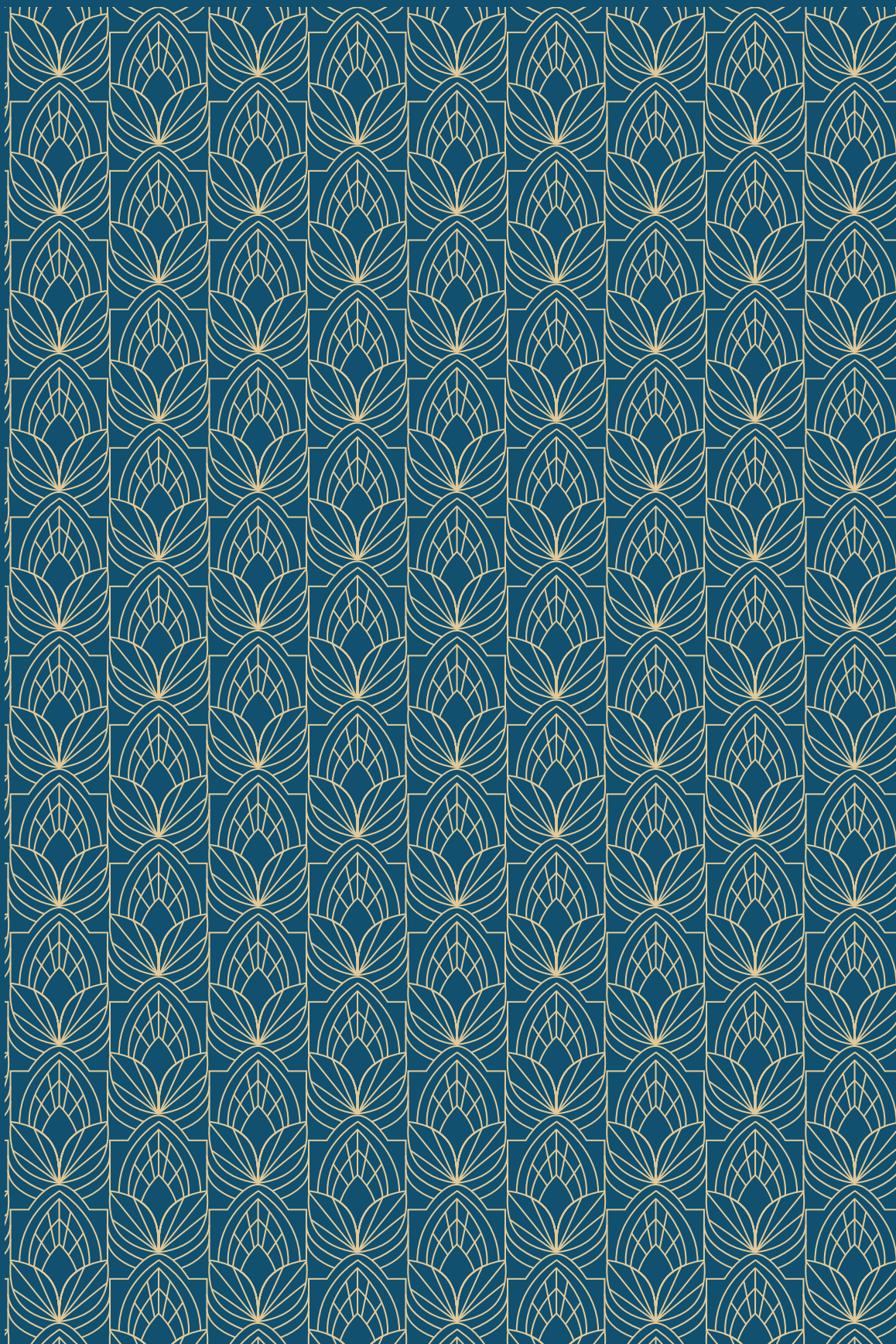
Ne laissant plus ta lumière passer

Cachant ton sourire pour ce qui semble une éternité

Telle la Lune faisant disparaître le Soleil

Lors d'une éclipse solaire





Texte

Sofia Linaje-Ferrel

- » Groupe 102
- » Poème

Lectrice/Auteur

Je suis une lectrice
mais
que signifie cela ?
Peut-être que pour certains
c'est simplement
de regarder
de regarder quelques lettres rejointes sur du papier
et de les comprendre
mais
pour moi, ce n'est pas aussi simple que ça.
J'entends
je vois
je ris
je pleure
j'observe
j'ignore
j'aime
je déteste...
Tout ça pour des pensées et des émotions
que l'auteur m'a transmises par un élément visuel
sur du papier
ou sinon, un écran.
Le lecteur n'existe pas sans l'auteur
et vice versa
Nous dépendons de l'autre
C'est une relation symbiotique.

Je suis une autrice
mais
que signifie cela ?
J'écris
j'invente
je présente
je donne
je prends
je fais pleurer
je fais rire
je crée
je détruis.
Tout cela pour exprimer mes idées
sur un bout de papier
qui sera sans doute
jugé
par les autres
Tout cela parce que
je crois en l'expression de soi
je ne me retiens pas
je veux des réactions
je veux qu'on me critique
C'est ça, être autrice
je représente à ma façon
et seulement
la mienne
car nous avons tous notre propre voix
et moi,
je veux qu'on la comprenne
à travers
la lecture.



Texte

Édouard Julien

» Groupe 107

» Poème

Illustration

Jules Parnet-Hanczakowski

» Groupe 719

J'expire

Je sens l'air sortir de mes poumons

J'envisage le pire

Ma vie à l'abandon.

Le peu d'air qu'il me reste

Pousse pour aller à sa maison

Aller rejoindre ses pairs

Et continuer leurs aberrations

Cet enfer

Entre deux respirations





Texte

Théo Forest Tran

- » Groupe 103
- » Poème

Dans les couloirs

Dans les couloirs de l'école, je me sens
Perdu, à la recherche de mon chemin
Je ne sais plus, des salles de classe
Bondées de visages inconnus, je suis
Un navigateur dans un océan
Tumultueux





Texte

Maëlla Gougeon-Larouche

» Groupe 103

» Poème

Illustration

Nur Farjoun

» Groupe 718

Papa merci

Papa merci

Merci d'être cette merveilleuse personne depuis mon premier souffle

Merci de m'avoir montré que même si la vie n'est pas toujours rose

On pouvait la colorier

Merci parce que je sais que ça n'a pas été toujours évident d'élever

Ce coeur qui bat trop fort dans ce monde déjà trop bruyant

Mais papa

Si aujourd'hui j'aime si fort c'est grâce à toi

Si la mélodie de la vie a sonné si doucement depuis mon enfance

C'est parce que tu en étais le chef d'orchestre

Pourtant je sais que les tempêtes dissonantes de la vie ne t'ont pas raté

Malgré tout tu as gardé ce coeur en or qui a toujours eu une place pour moi

Alors merci

Merci de m'avoir tenu la main alors que tu traversais déjà ton propre désert

Merci pour ces bras de velours qui ont toujours su envelopper mon coeur qui saignait

Et merci pour ce coeur qui aime plus fort que les autres

Et je ne pense pas que ce soit un hasard si l'amour paternel rime aussi bien
avec l'éternel

Alors bien que le temps passe et que les corps s'éloignent

Sache que dans mon coeur tu gardes une place tout à fait spéciale

Celle d'un papa

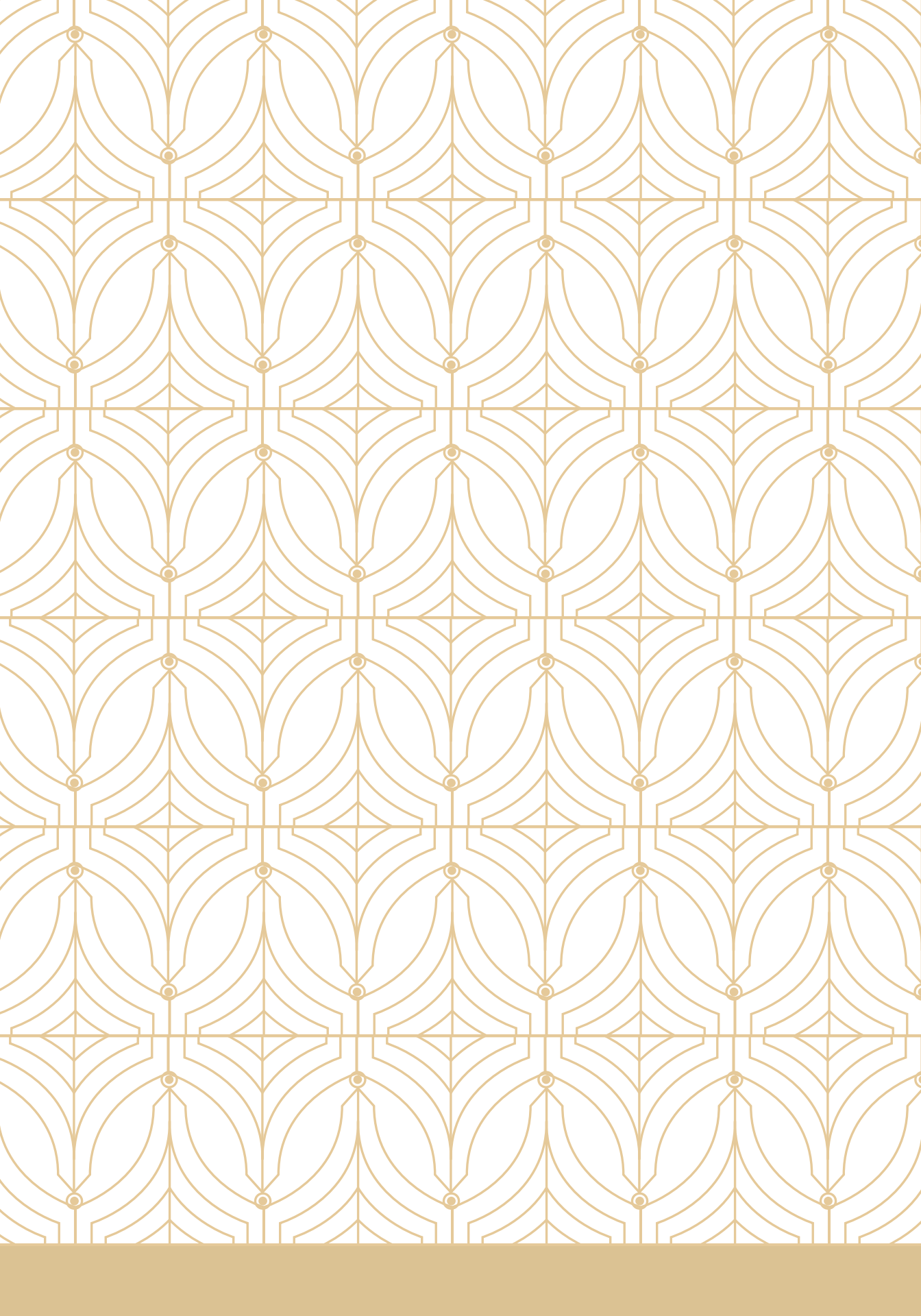
Parce qu'un papa on n'en a qu'un

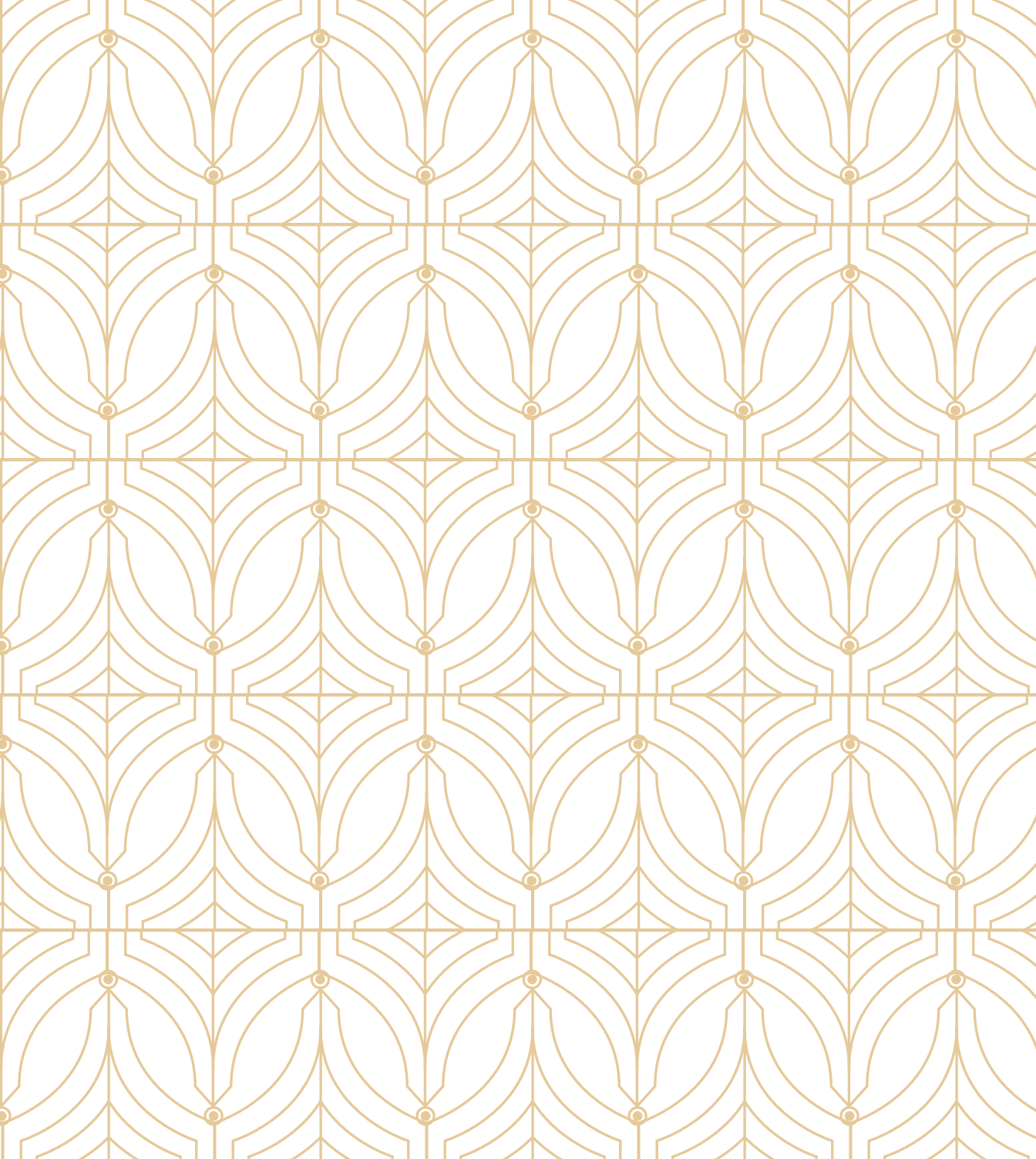
Alors encore une fois merci

Merci pour tout depuis toujours

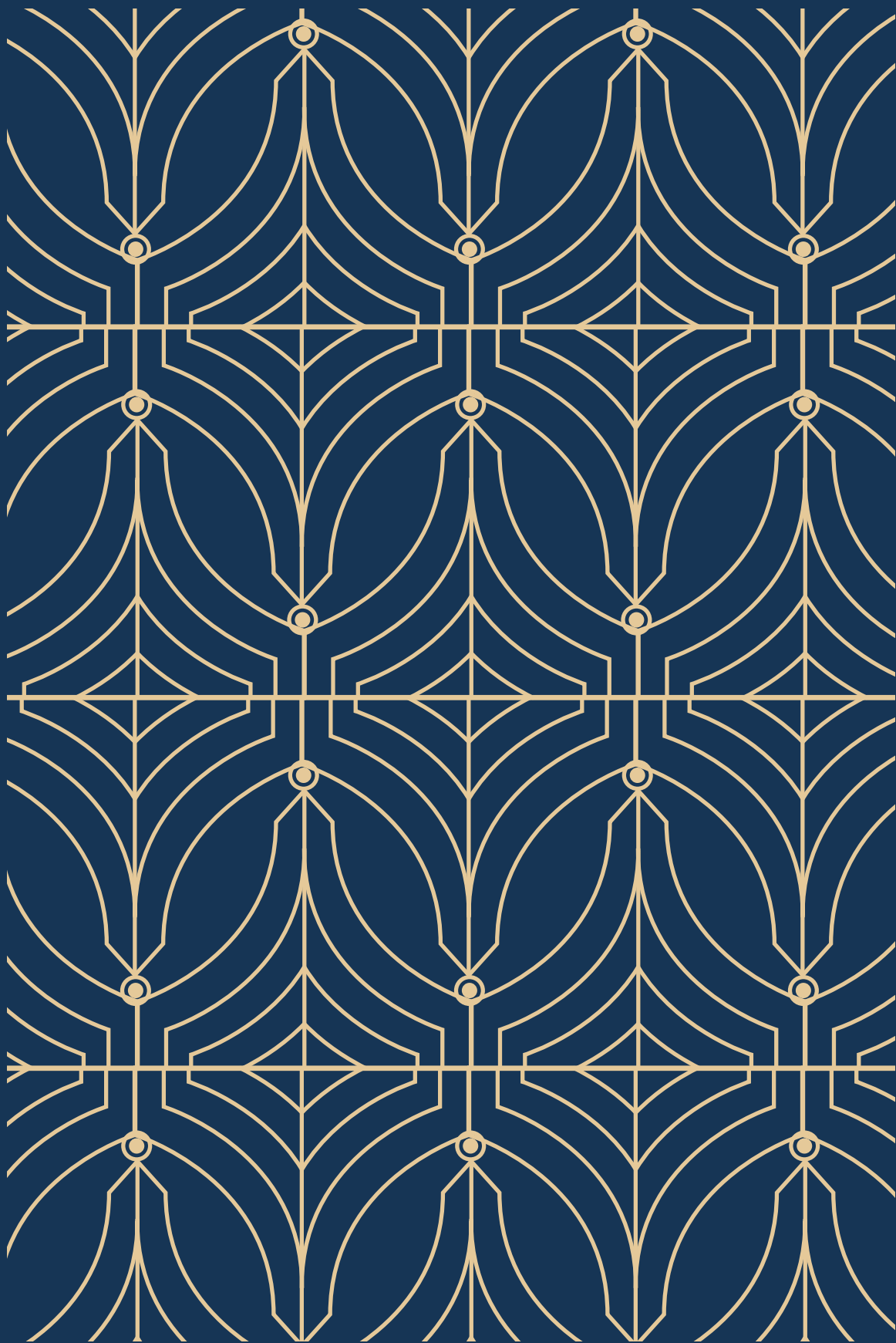
Je t'aime

Maëlla





DEUXIÈME SECONDAIRE



Texte

Mika Franche

- » Groupe 201
- » Création littéraire : concours sur l'éclipse solaire

La nuit

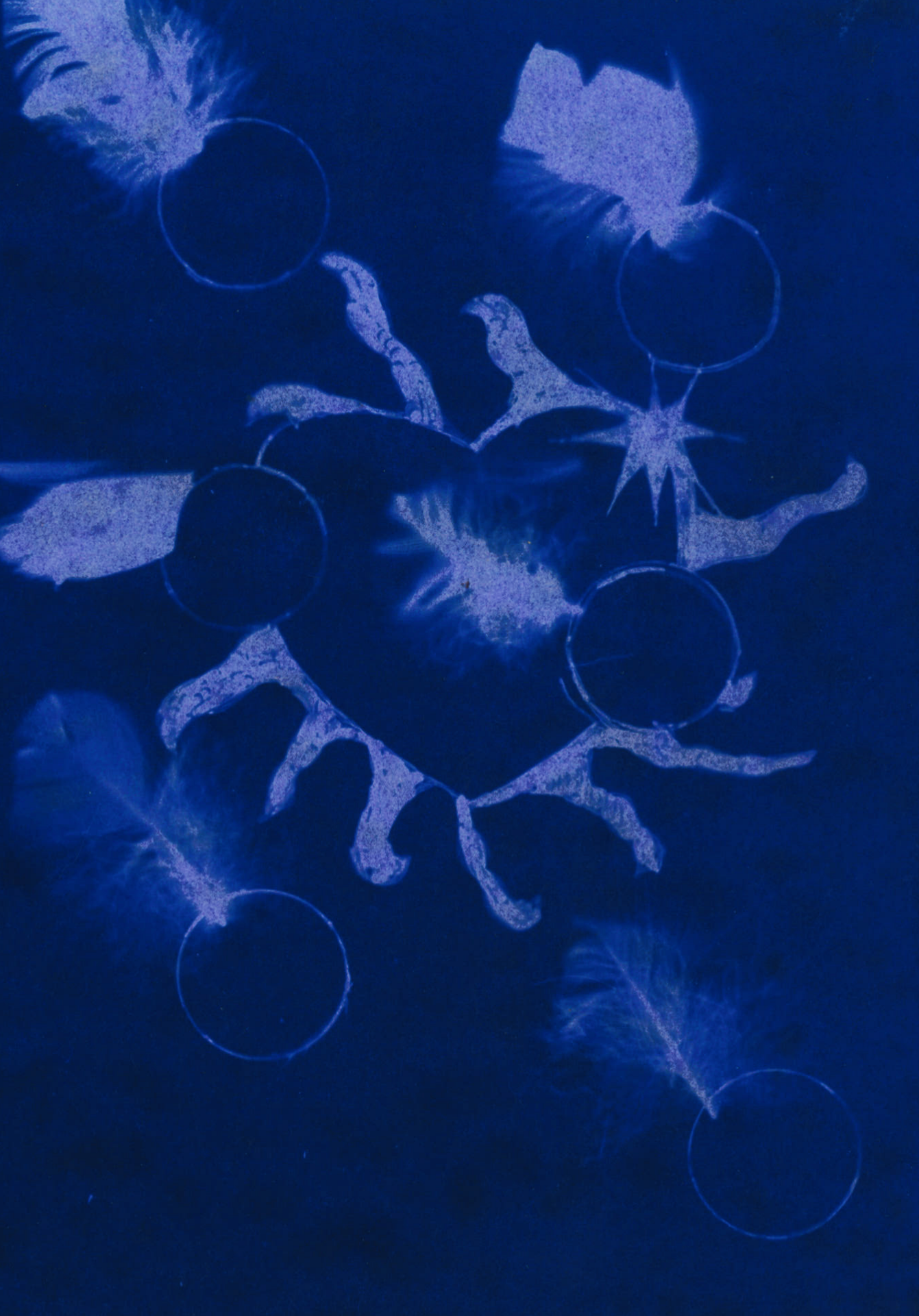
Une fois de plus, le garçon remercie intérieurement l'isolation efficace de leur modeste maison, et se redit à quel point sa famille et lui sont chanceux. La chance ! Quelle chance fallait-il donc pour survivre ! Ce n'est pas pour rien que la population mondiale a chuté si rapidement, presque aussi rapidement que la température.

Après avoir fini son potage de champignons, Tristan va se coucher pour mettre fin à ce damné jour. En se brossant les dents devant le miroir, il scrute son visage ressemblant à un spectre blanc. L'absence de lumière du soleil a donné à la peau des survivants un aspect laiteux et décharné.

Sa brosse à dents provient du dentiste du quartier, lui semble-t-il. Sa clinique est reliée à sa maison via un tunnel souterrain. Sans cela, impossible de se rencontrer. Aller dehors est du suicide, après tout: des températures approchant -150°C et des mètres de neige. Au moins, cette dernière les isole des premières, pense le jeune homme, en se rinçant la bouche.

Il regarde l'heure sur le petit cadran, tout en pensant que demain, une dure journée de labeur à transporter l'eau vers les champs-pignons (comme il les appelle) l'attend.





Texte

Cecilia Chaaban

» Groupe 201

» Création littéraire :
concours sur l'éclipse solaire

Oeuvre

Noemie Lavigne

» Groupe 729

Tu es mon éclipse

Tu es mon éclipse

Quand on est ensemble

Juste toi et moi ma douce petite fleur

Tu viens cacher la douleur

Comme la Lune vient cacher le Soleil

Dans mon sommeil

Je rêve de toi

Tu dances vers le Soleil

Dans une robe de soie

Mais tu ne viens que parfois

C'est ça qui me fait dire

Que sans toi c'est pire

Parce que

Tu es mon éclipse

Et que même dans une apocalypse

Tu brilleras

Toujours si fort que mes yeux brûleront

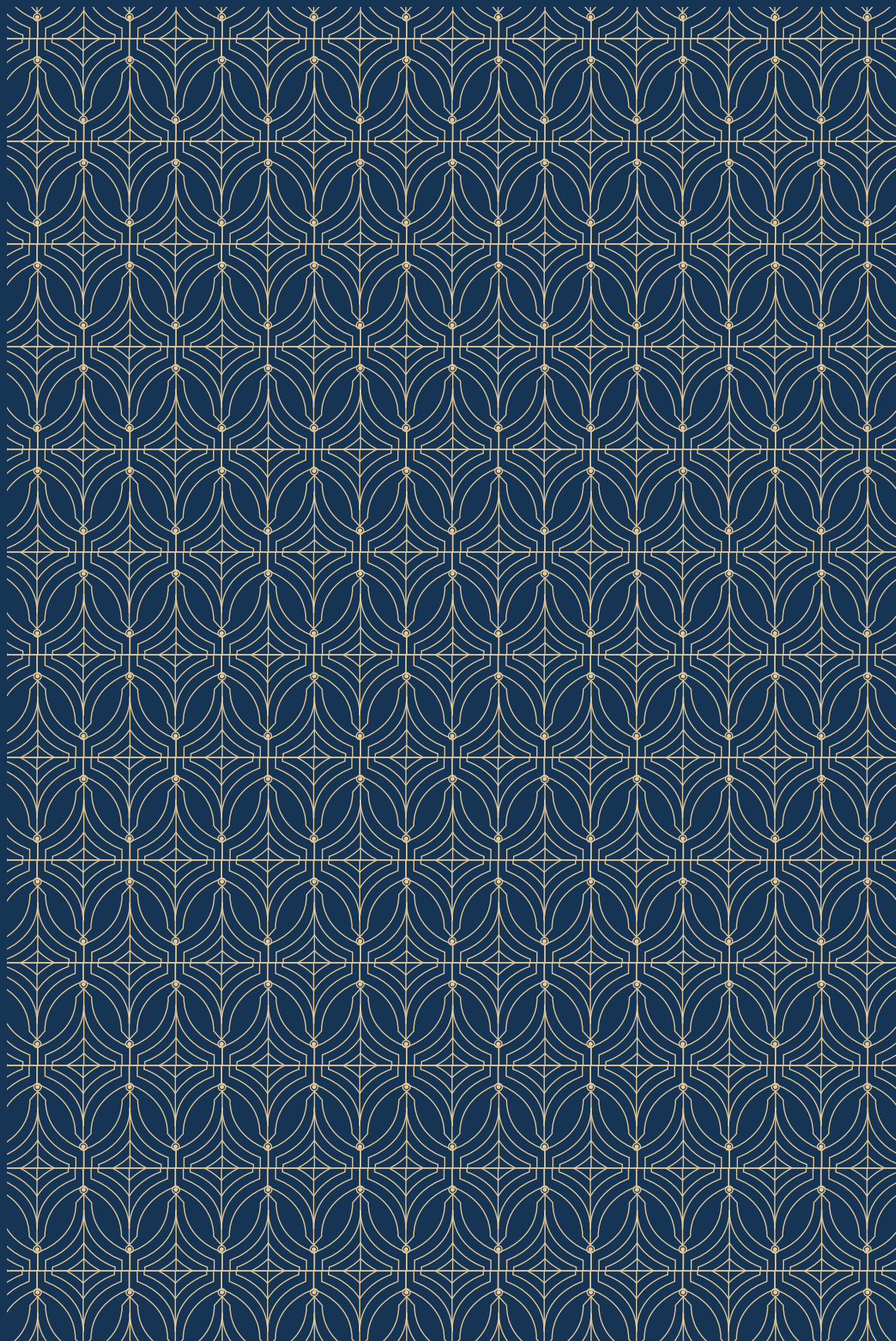
Alors tu es mon éclipse

Toi qui es si angélique

Le jour tu vivras

Mais avec moi le soir tu resteras





Texte

Éloan Boiteau

- » Groupe 201
- » Création littéraire : concours sur l'éclipse solaire

Messe infernale

« Bonsoir, mes enfants ! » était habituellement la façon dont le prêtre commençait ses cérémonies. Cela faisait déjà plus d'un an que Vladimir assistait aux messes de l'Ordre des Saints-Croyants. Il ne savait toujours pas trop pourquoi, mais c'était comme si cette religion apportait un peu de sens à sa vie, d'ordre; un phare qui le guidait vers la berge. Il avait pourtant essayé le christianisme, l'islam, mais sans succès: aucune ne lui avait apporté autant de sens et de vérité. Il fut interrompu dans ses pensées par le prêtre qui reprit alors:

« Comme vous le savez tous, c'est dans trois jours qu'aura lieu l'alignement du Soleil, de la Terre et de la Lune. Un signe divin orchestré par nul autre que notre dieu unique et éternel. »

C'était souvent à ce moment que Vladimir décrochait un peu. Il décida donc de s'en aller pour se reposer. Il prit ses choses et se leva: c'est alors qu'il sentit une force étrange le retenir et le repousser violemment sur son siège, comme si une puissance divine était contre lui. « Où vas-tu, mon enfant ? » lui lança le prêtre. « Tu n'as nulle part où aller, personne à rejoindre. Ils sont tous là-haut et tu le sais très bien. » Vladimir se mit à paniquer: que se passait-il ?

Selon ce qu'il se rappelait, personne proche de lui n'était mort. « Qu'y a-t-il, mon enfant ? Des problèmes avec la famille, on dirait... Regarde donc l'éclipse avec nous. » Vladimir eut soudainement mal à la tête et tout se mit à tourner autour de lui... Il se réveilla. Où était-il ? Il était bel et bien en sécurité chez lui, dans son lit. Ce devait n'être qu'un rêve, se dit-il. Il regarda par la fenêtre et la vit, l'éclipse à la fois resplendissante et terrifiante. Tout d'un coup, il fut replongé dans les ténèbres. La dernière chose qu'il put entendre fut les rires du prêtre et des adeptes. Fin ?



Texte

Gaëlle Rayal

» Groupe 204

» Texte descriptif littéraire inspiré d'un passage de *Ellana* (Pierre Bottero)

Oeuvre

Jessica Cha

» Groupe 728

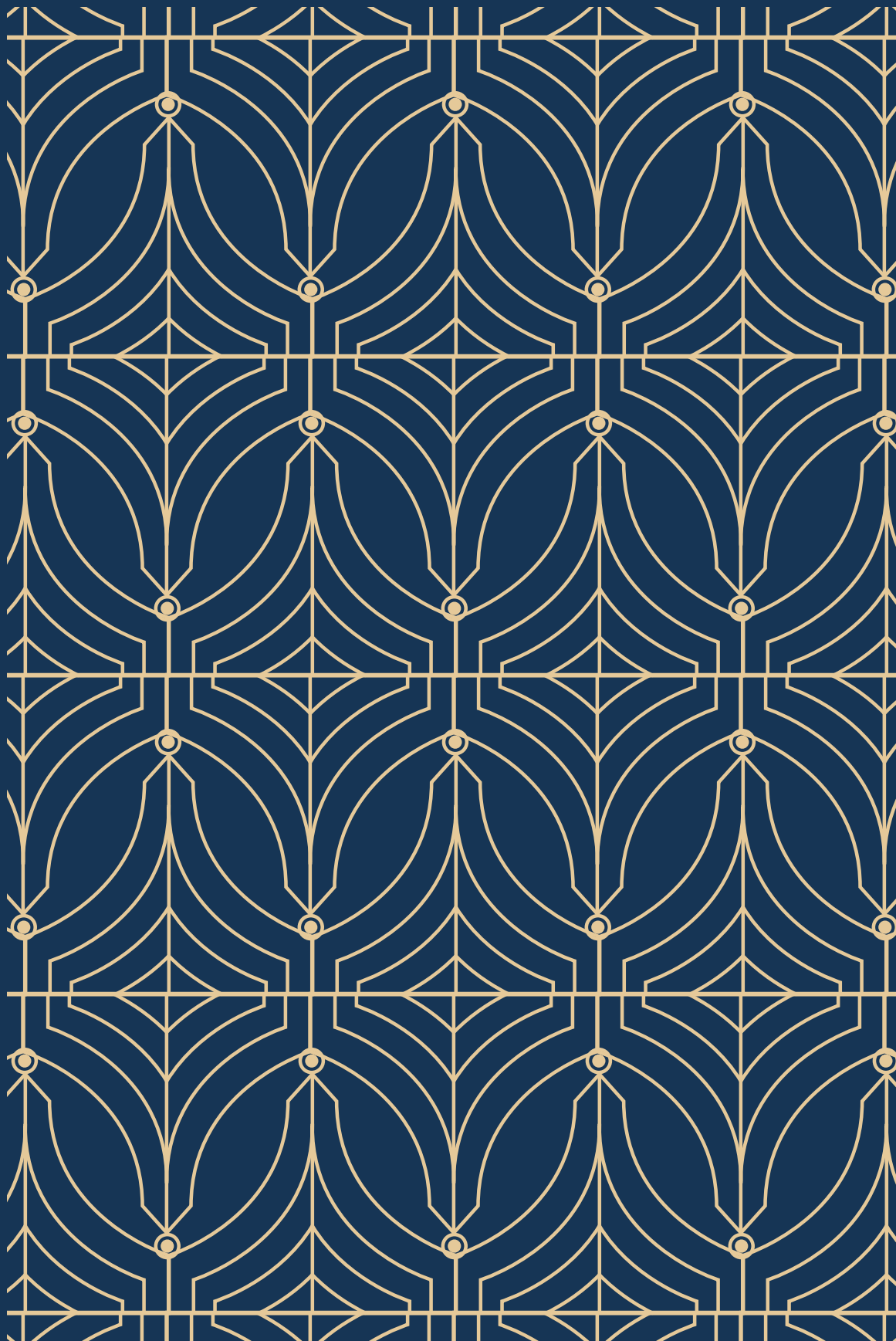
C'est quoi, la nostalgie ?

Le savant :

La nostalgie est un sentiment complexe qu'on ressent lorsqu'un moment, un lieu ou une expérience passée nous manque. Ce sentiment est causé par un regret, un mal du pays ou un désir inachevé. La nostalgie entremêle la tristesse, la joie et la mélancolie en une sensation unique où l'on retrouve souvent du confort.

Le poète :

La nostalgie, c'est comme une vague tendre qui vient caresser les rivages de nos souvenirs les plus chéris. Elle nous berce dans le passé, évoquant chaque moment doux que nous avons vécu. Parfois salée, parfois douce, cette vague nous enlace avec affection et nous transporte vers un océan plein d'émotions. Elle s'évapore, laissant derrière elle une écume chargée de souvenirs morts, mais toujours vivants dans nos mémoires. Tout comme les étoiles qui continuent de briller malgré l'obscurité de la nuit.



Texte

Troy Gomme

- » Groupe 201
- » Texte descriptif littéraire inspiré d'un passage de *Ellana* (Pierre Bottero)

Les deux réponses

C'était une longue journée. La nuit tombait, mais notre voyage en Afrique venait seulement de commencer.

– Papa ?

Le vent soufflait dans mon dos. Les dunes ressemblaient à des animaux dormants.

– Oui, mon petit ?

– Pourquoi le Soleil brille-t-il le jour ?

– C'est compliqué. Il y a deux théories. Laquelle veux-tu entendre en premier: la théorie du scientifique, ou celle du poète ?

– Celle du scientifique !

– Alors, le Soleil flamboie, car il y a des réactions nucléaires dans les atomes d'hydrogène et d'hélium, ce qui cause des explosions qui produisent la lumière du soleil.

– C'est quoi, la théorie du poète ?

– Le poète, il pense que le feu du Soleil est alimenté par les questions des jeunes, comme toi. L'étoile ne brille pas durant la nuit, car les enfants dorment, alors ils ne posent pas assez de questions pour le faire luire.





KEVIN TUN

2006

Texte

Marianne Battaglia

» Groupe 204

» Texte descriptif littéraire inspiré d'un passage de *Ellana* (Pierre Bottero)**Oeuvre**

Kevin Du

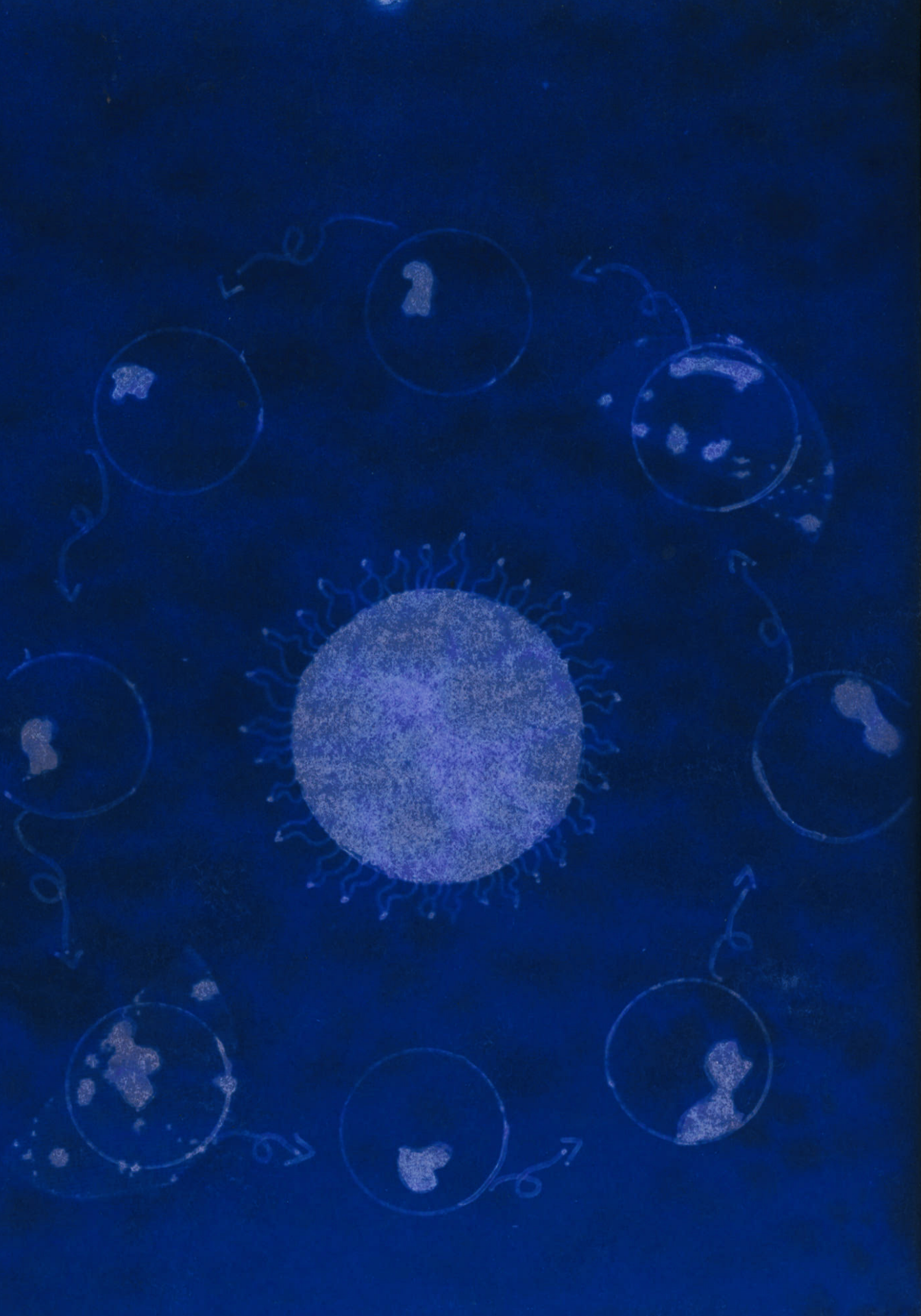
» Groupe 729

Des planètes orbiculaires

« Pourquoi les planètes sont-elles rondes ? » nous demanda Elena, en regardant droit devant elle. Le scientifique eut un sentiment de supériorité, en pensant que c'était son rôle d'instruire la jeune fille comme si c'était son élève et de lui transmettre ses connaissances infinies. Un sourire narquois vêtit son vieux visage et il lui demanda: « Connais-tu la gravité ? » Du plus haut de ses neuf ans, Elena hocha la tête en signe de négation. Sans la laisser placer un mot, le scientifique poursuivit. « La gravité est une force exercée par une étoile qui attire tout objet vers son centre, comme un aimant. C'est ce qui lui permet de ne pas s'envoler dans le ciel. Une planète est ronde, car la forme d'une sphère a une même distance entre son centre et tous ses côtés. Donc, elle lutte moins contre la gravité. Si les planètes étaient des cubes, il y aurait des endroits moins proches du centre, comme aux quatre coins du carré. Tu pourrais donc y flotter ! » Le scientifique lâcha un rire nerveux en enclenchant un long silence. Il se leva silencieusement et partit.

Je lui chuchotai à l'oreille: « La forme ronde est une invention de Dieu, pour faire creuser la tête aux humains. Il savait que nous allions devenir de pauvres êtres veules et désintéressés par le quotidien et l'ordinaire. Il espérait nous faire chercher en nous cette curiosité et cette envie de comprendre le monde. » Stupéfaite, Elena ne savait pas qui croire. Elle était bien trop jeune pour choisir entre la croyance et la raison.





Texte

Yimo Liu

- » Groupe 206
- » Texte descriptif littéraire inspiré d'un passage de *Ellana* (Pierre Bottero)

Oeuvre

Katherine Calderon

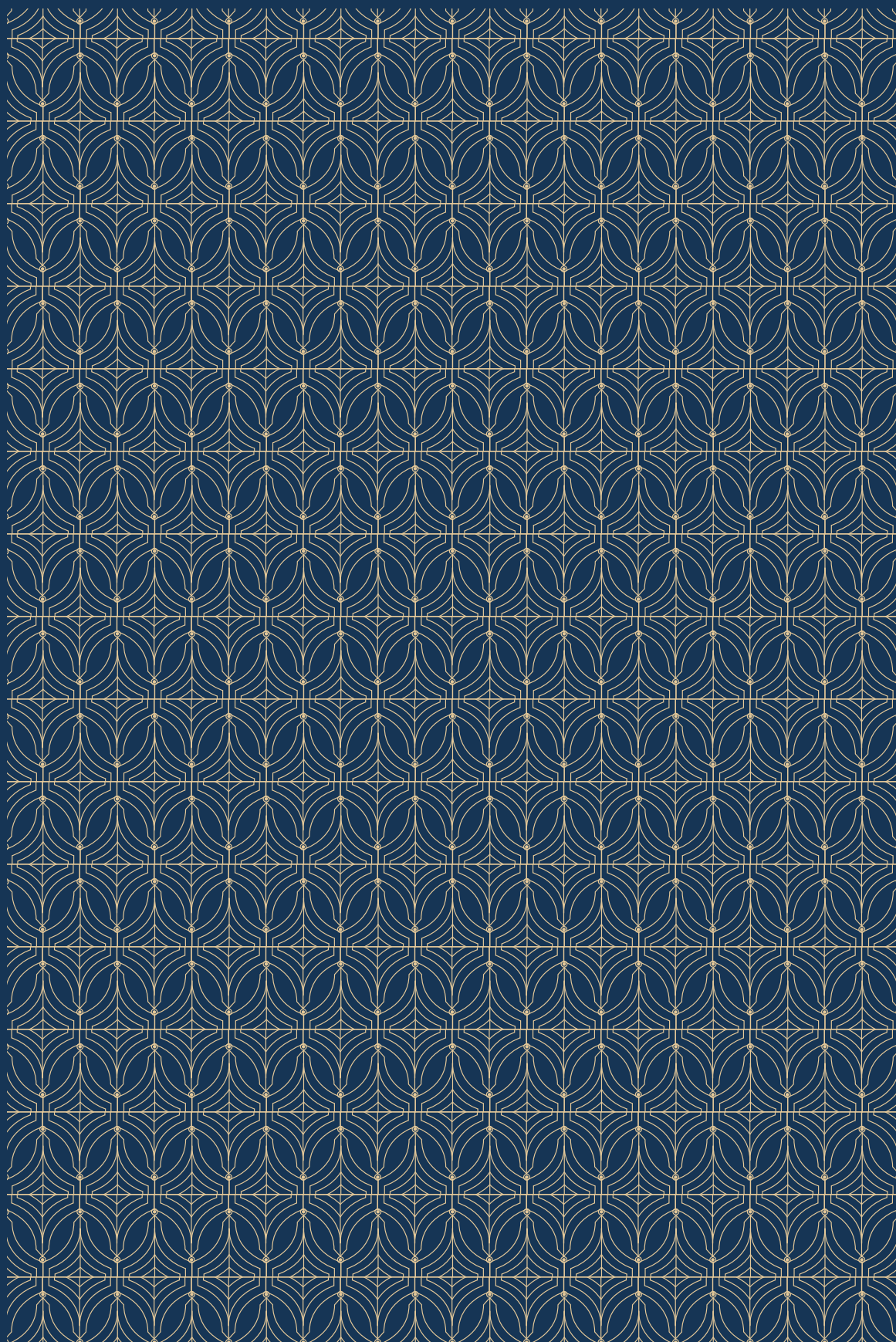
- » Groupe 729

Pourquoi le soleil se couche-t-il le soir ?

Selon le savant, le soleil se couche le soir en raison de la rotation de la Terre. Cette rotation fait que chaque partie de la Terre est une à une exposée aux rayons du soleil. Lorsque le soleil « se couche », c'est en fait la Terre qui tourne, déplaçant la région où l'on se situe vers la direction opposée du soleil. Ce cycle quotidien est la définition du jour et de la nuit.

Selon le poète, chaque soir, le soleil se couche comme un peintre satisfait de sa journée de labeur. Ses pinceaux d'or et de rouge peuvent enfin se reposer après avoir coloré le monde de lumière et de chaleur. Le crépuscule est son chef-d'oeuvre, offrant un dernier paysage à la Terre avant de laisser la lune le remplacer.





Texte

Laurence Baraby

» Groupe 206

» Création littéraire inspirée d'une citation de roman

L'accident fatal

Malik avait eu une belle enfance. Il habitait dans une somptueuse maison de style moderne avec une infinité de pièces pas nécessairement utiles. Ses parents n'étaient pas souvent à la maison, mais il y avait une raison à cela: ils étaient tous les deux beaucoup trop occupés au travail pour passer du temps à se prélasser dans un divan bien moelleux. Même si les divans étaient confortables, Malik était plus qu'exaspéré de passer ses journées seul dans ce château qu'on osait appeler une « maison ». Il décida alors d'aller magasiner.

Ça faisait un petit moment qu'il pensait à s'acheter une nouvelle chemise. Mais attention, on ne parlait pas d'une chemise normale. Malik voulait LA bonne chemise. Celle qui ferait tourner toutes les têtes. Celle que tout le monde voudrait acheter après l'événement. Celle qui rendrait tous les autres jaloux. C'était cette chemise que Malik espérait trouver en entrant dans la boutique. Mais, oh surprise, il ne la trouva pas. C'était le cinquième point de vente que Malik visitait, alors vous pouvez comprendre qu'il n'avait pas une joie contagieuse en sortant du magasin.

C'est à ce moment qu'il fit une des pires erreurs de sa vie. Il ouvrit la porte sauvagement dans le visage d'un vieil homme. L'individu eut probablement le nez cassé à ce moment, mais Malik ne s'en soucia pas particulièrement. Ses souliers étaient tachés. Le sang sur ses souliers était aussi présent que les legos dans la chambre de son frère, c'est-à-dire absolument partout. Malik lança un dernier regard noir à l'antiquité qui avait gâché sa journée avant de rentrer chez lui. Une fois rendu, il alla directement s'étendre dans son lit avant de s'endormir pour de bon.

Le lendemain matin, ce fut son père qui le réveilla. Il ne faisait jamais cela puisqu'il n'en avait pas le temps. Malik était à peu près certain que son père ne prendrait même pas le temps de le réveiller si un tyrannosaure débarquait chez eux, alors vous pouvez comprendre qu'il était assez surpris de le voir.

– Malik, j'ai quelque chose d'important à te dire. C'est à propos de ton grand-père, dit son paternel.

Le jeune homme tressaillit à la mention de l'octogénaire qu'il aimait tant. Cet homme chaleureux à la tête blanche était le seul qui se souciait réellement de lui dans sa famille.

Son père reprit alors la parole:

– Il est mort, Malik. Pour l'instant, ce n'est pas clair, mais il [semblerait] qu'on l'ait tué.¹ Selon l'inspecteur, il a été percuté violemment par une porte. Si je retrouve un jour cet imbécile, je te jure qu'il va passer un mauvais quart d'heure.

Le cœur de Malik manqua un bond. Deux même. Il avait tué un humain. Mais pas n'importe lequel: celui qui comptait le plus pour lui. Il avait tué un humain. Mais pas n'importe lequel: celui qui souriait à pleines dents lorsqu'il le voyait. Il avait tué un humain. Mais pas n'importe lequel: celui qu'il avait le plus aimé au monde.

¹ Rap pour violoncelle seul, M. Pagé



Texte

Raphaëlle Barnes

» Groupe 206

» Récit inspiré d'un passage de roman

Oeuvre

Loa Morin-Galarneau

» Groupe 729

Tempête en forêt

Lorsque j'arrive au pont, situé à une demi-douzaine de kilomètres au sud de ma demeure, le ciel explose: un vent puissant se met à souffler, tandis que des milliers de gouttes d'eau martèlent vigoureusement le sol et que le tonnerre gronde, tel un chien affamé. La route, transformée en canal de boue, glisse sous les sabots de mon cheval.

Soudain, tout près de nous, un éclair déchire le ciel. Ma monture, affolée, se cabre, puis part au grand galop en hennissant. Mes muscles, engourdis par le froid et la pluie, ne peuvent s'accrocher au dos du cheval. Je tombe dans la boue froide en regardant avec désespoir la bête disparaître parmi les arbres.

*Quelque part, le soleil se [couche]. Mais l'astre, invisible à mes yeux, [appartient] à un autre monde, un monde lointain. Là où je me [trouve], il n'y [a] plus ni ouest, ni est, ni nord, ni sud. Il n'y [a] même plus de haut et de bas. Seulement les méandres d'une rivière tortueuse.*¹

Chaque goutte de pluie me transperce la peau. Chaque bourrasque déchaînée me pénètre, fait trembler mes os et transforme mes muscles en glace. Recroquevillée, seule dans la boue, j'écoute le bruit de ma respiration afin de me remémorer que je suis en vie. Mais plus pour longtemps... Je lutte de toutes mes forces contre le froid, contre les éléments, mais en vain. C'est presque avec soulagement que j'accueille le néant qui m'envahit.

¹ Pony, R.J. Palacio



Texte

Sophie Asselin

» Groupe 201

» Poème inspiré d'un passage de roman

Oeuvre

Charlotte Dallaire

» Groupe 729

Le bonheur prend beaucoup de place

En cette nuit

Je ne devais pas m'endormir

Car je ne pouvais pas m'empêcher de penser à lui

À mon chat Amir

Amir qui signifie « prince »

Une pluie d'inquiétude coulait sur moi

Un flot de questions me hantait

Porté disparu comme un astronaute flottant
dans l'espace

La dernière fois que je l'avais aperçu

C'était dans la rue

En essayant de me ressaisir

Je cernais mon avenir

Pour ne plus m'en faire

Avec cet enfer

Je regardais en direction de ma fenêtre

En me demandant:

« Où peut-il bien être ? »

Je n'en savais rien

Mais je ne me sentais pas assurée

Il était soit au coin de la rue

Soit complètement perdu

J'avais l'impression que cette petite boule poilue

Était loin de moi dans une infinité d'avenues

Quand tout à coup

J'ai entendu des petits coups

Des coups à ma fenêtre

Qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

J'ai bondi de mon lit

Au moment où j'ai entendu de petits cris

J'ai alors ouvert grand ma fenêtre

Et j'ai aperçu ce petit être

À moins d'un mètre de moi

Mon Amir !

Je l'ai pris dans mes bras

Mon petit chat

Je l'ai observé

Et il m'a lorgné

J'ai pleuré de joie

Je n'avais plus de voix

La vie tournait autour de mon chat et moi

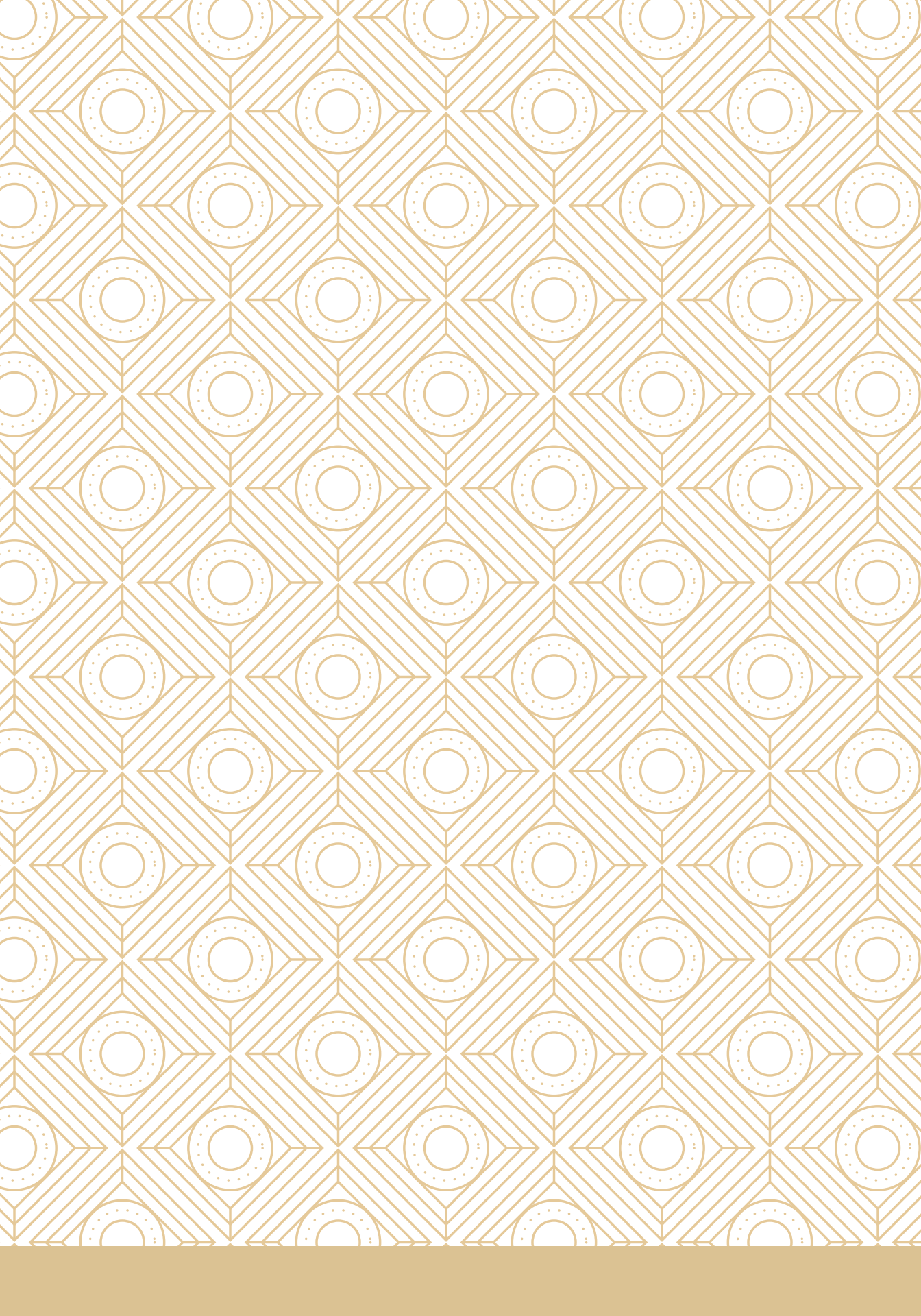
Même si je ne m'étais pas alimentée de la journée
jusque-là pénible

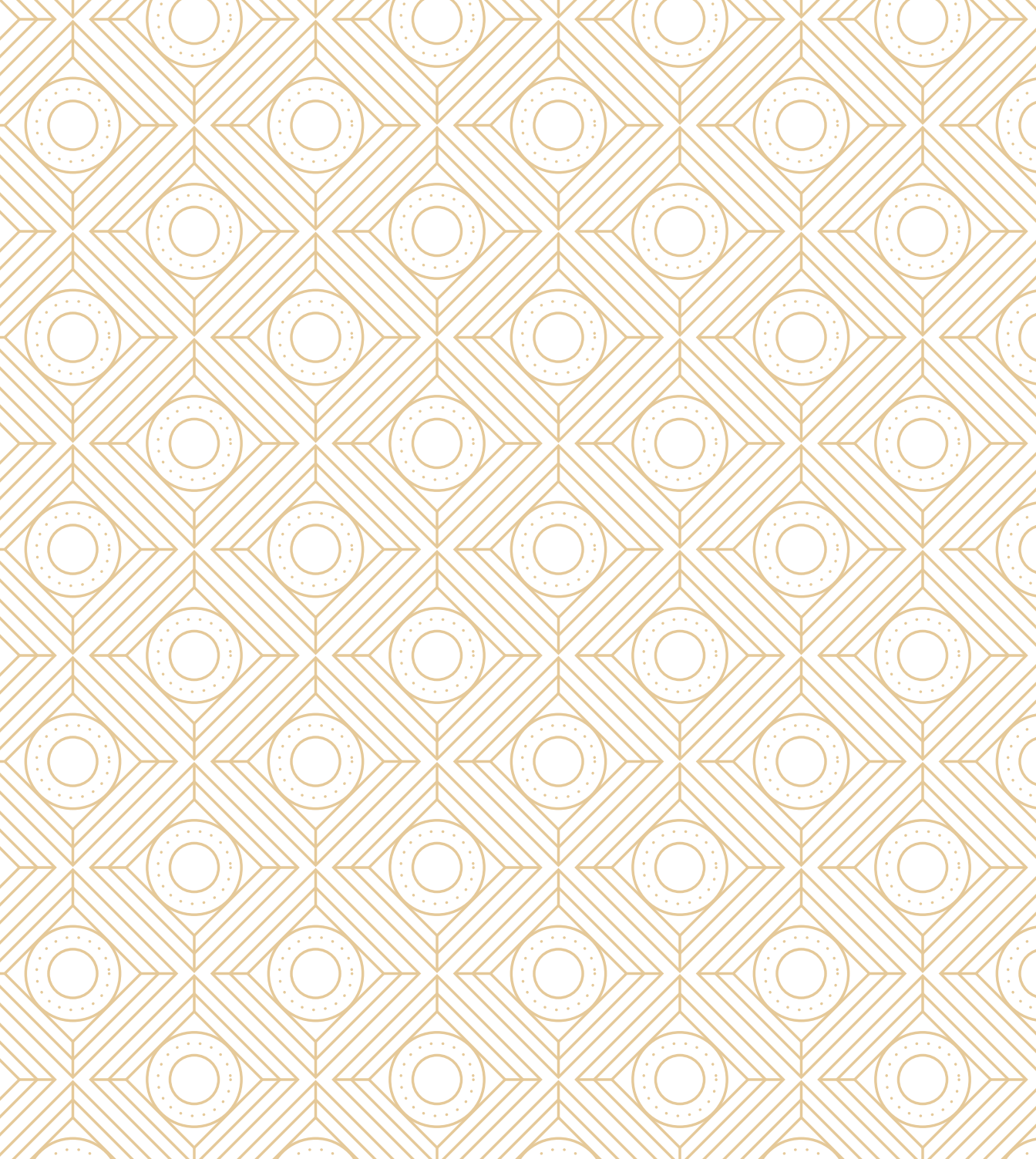
J'avais l'impression de ne pas manquer de nourriture

Je n'avais plus faim

« Il ne reste plus de place dans mon estomac pour
autre chose que du bonheur. »¹

¹ Camille, P. Isabelle





TROISIÈME SECONDAIRE



Texte

Laure Nguyen

» Groupe 306

» Gagnante du concours de slam

Illustration

Anaé Melki Gendron

» Groupe 302

Notre deuil à nous

Pour notre ami Mathis

La nouvelle est sortie et on n'a malgré tout
pas compris
Perdre un ami quand celui-ci n'était pas
près d'être parti

Quel gâchis
quel choc
quelle souffrance

Les larmes qui coulent sur mes mains m'auront
tachée à jamais
Les souvenirs que je retiens se noient dans mes
pensées sans arrêt
Ce n'est pas une simple falaise à surmonter,
mais bien le mont Everest

Perdu dans les nuages, âgé de 15 ans,
mené au mauvais chemin

C'est comme retrouver une nouvelle feuille morte
arrachée à un marronnier, nier la mort
Offusqués, percutés, froissés comme un bout
de papier
Mes membres se manifestent maintenant que la
mort nous remercie, n'est-ce pas maudit ?

Nous sommes en dépression,
pression dans nos coeurs si lourds
Le voir la veille sans savoir qu'il ne viendrait pas
le lendemain

Je n'entends plus mes mots parler

Cette soif de vengeance est bloquée
dans mes pensées

Tristesse qui me hante, colère qui remonte,
choc qui frappe
Mes larmes sont des océans
des océans si vastes qu'on s'y perd à vue

Vais-je m'en remettre, remède que je cherche,
vas-tu te pointer ?
Discret vacarme qui bourdonne dans mes oreilles

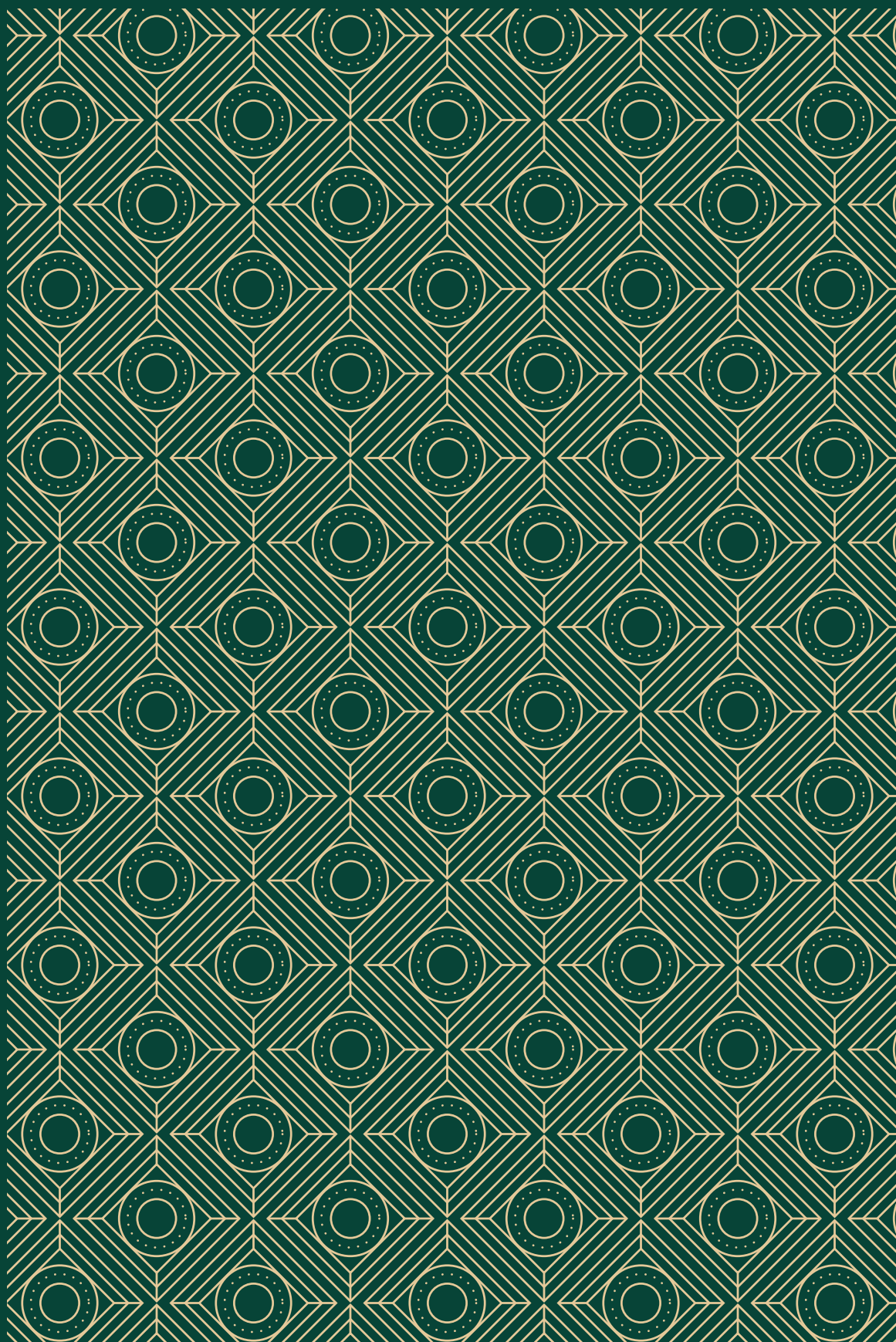
Tu étais tout à la fois, un fils, un frère,
notre ami, notre délégué, notre camarade

Arrivé trop tard, mais disparu trop tôt,
temps qui passe vite
Chaise vide dans la classe, un nom rayé
sur la liste de groupe
Humour joyeux maintenant disparu,
quand reviendras-tu ?

Coeur qui battait, ainsi fonctionnait en classe
Sans son maître, on ne peut plus avancer,
le chemin est bloqué

La bougie qui s'était étouffée, je l'ai ranimée
Car certes il est décédé, mais il demeure toujours
dans nos pensées bien-aimées

Alors serrons-nous les coudes, ne boude pas
Et donne une nouvelle raison à ton chemin
de continuer
Accepte ce qui s'est passé et continue de marcher,
car ne t'inquiète pas, il marche à tes côtés



Texte

Yuzhu Shin

- » Groupe 303
- » Slam

À faire plus tard

Action de procrastiner

C'est ce que je fais

Une forte tendance à repousser les travaux

Que c'est merveilleux !

La joie offerte par la procrastination

C'est ce qui nous plaît

Aucun désir d'étudier

Prend-on une bonne décision ?

Je me réveille le matin

Je me lève

Je m'assois sur une chaise

J'ouvre mon livre

Je lis quelques phrases courtes

Je le ferme ensuite

Je retourne au lit

« Je vais le faire dans quelques secondes »

« Peut-être dans dix minutes »

« Je travaillerai dans une heure »

« Probablement demain »

La joie qu'elle nous offre,

C'est cela qui nous fascine

Caché derrière son apparence,

Cet esprit se prétend notre allié

En réalité, il veut nous attirer

Nous attirer vers un échec

Il paraît qu'on est tombé dans son piège

On s'emprisonne volontairement

Dans ces rayons qui proviennent de l'écran

Veut-on se libérer de cette prison ?

Je lâche mon cellulaire

Je rouvre mon livre

...

Je le referme

Je prends mon Ipad

Le temps s'écoule graduellement

Celui-ci nous chasse comme un oiseau prédateur

Plus on avance, plus il se rapproche

Incapable de reculer

Incapable de s'enfuir

Encore située au point de départ

Devrai-je commencer les devoirs ?

Est-ce que je veux les faire ?

Ainsi, on prend du retard

Je m'inonde dans ce plaisir éphémère

Et non ce plaisir éphémère qui m'inonde

Consciente de ma volonté

Consciente des conséquences

Arrivé au dernier moment

Ce plaisir me quitte, le déplaisir m'accueille

Je le prends, mon crayon

Lourd comme de l'acier

Quelques lettres sont écrites sur la feuille

Étant avalée par la paresse

C'est juste le minimum d'efforts que je fais

Obtenons la liberté

Suite d'un travail fait

Souhaitant le moindre passage

La clé du loisir, c'est la remise

Pourtant, un nouveau devoir est publié par le prof

Et ce cycle épuisant recommence

C'est un trajet sans fin

Chère soeur

Qui m'apporte toujours autant de joie que

de malheur

Je t'adore

Mais je te quitterai un jour

J'espère



Texte

Charlotte Mizrahi

» Groupe 739

» Nouvelle Slam

Oeuvre

Antoine Gingras

» Groupe 301

L'écriture, toute une aventure

Les explorateurs se préparent à la tempête prête à nous avaler

La tempête d'idées qui va les pousser vers leur destinée

Tourbillons, tangage, tourmente, tumulte

Tant peut les tétaniser...

Au début du voyage, tout était à leur portée

Au fil des années, l'originalité a manqué

Le monde fut découvert

Les vers utilisés

Et tous recherchaient cette chose si convoitée : l'originalité

Les bateaux durent explorer cette mer d'idées

De plus en plus loin, jusqu'à s'y noyer

Avant même d'atteindre leur point d'arrivée

Certains savent jeter leur encre dans cette mer colorée

D'autres s'y perdent parmi les alexandrins et leurs pieds

Se perdre à vouloir en briser leur encier

Ceux ayant la chance de connaître

De connaître les plus fins secrets du maniement

Le maniement de plume pour parfumer la journée du plaisancier

Leur avenir prometteur permet à ces écrivains nés de la jeter

Jeter pour de bon l'ancre de la prose

Se jeter dans la production de leur ouvrage de sélection

Ces devins de l'écriture peuvent établir leur empire

Leur empire fantastique, romantique, historique ou encore poétique

Sur leur nouvelle terre de papier

Leur mémoire sera à jamais gravée

Pendant que ces prodiges prospèrent morts ou vivants dans leur littéraire

D'autres restent à errer dans ces eaux sombres où ils vont un jour sombrer

Ces âmes oubliées ne verront peut-être jamais l'ombre d'une idée

Mais qui sait ce qu'elles seraient devenues si un peu de place leur avait été laissée

Et moi, c'est à mon tour de partir

Partir à la recherche de ce trésor

Ce trésor qui vaut bien plus que de l'or

Or l'originalité est quelque chose de difficile à repérer

Elle n'est pas facile à dénicher

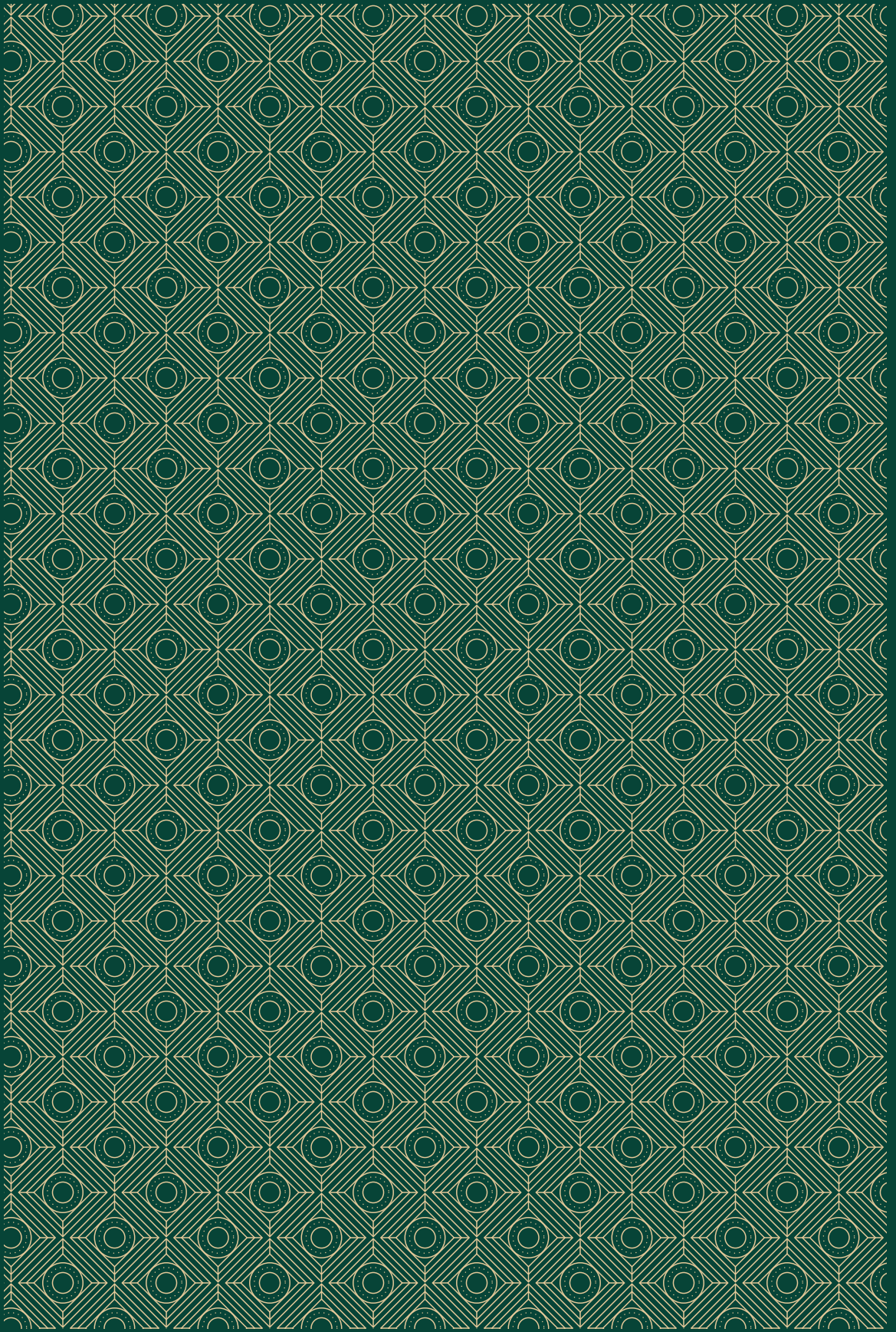
Croyez-vous que j'y sois arrivé ?

Ai-je trouvé cette terre si convoitée ?

Cette terre blanche comme une avalanche de papier

Et vous, allez-vous y arriver ?

Allez savoir si vous allez dire vos au revoir ou plutôt y trouver la gloire



Texte

Omri Farjoun

- » Groupe 738
- » Slam

Le monde dans les yeux d'un chien

Sur le trottoir de la vie, à quatre pattes je trace,
Un monde sans préjugés dans un ciel de mystère,
À chaque coin de rue, une aventure qui persévère.

Mon museau en alerte, un détective du quotidien,
Les secrets des rues, mon destin bien certain.
Les humains, mes complices, leur amour inconditionnel,
À travers leurs regards, je découvre un monde réel.

La joie dans une caresse, l'amitié dans un regard,
Chaque pas est une danse, chaque rue un jardin bizarre.
Pas de montre qui tictaque, juste le rythme du cœur,
Les soucis sont des feuilles, emportées par le bonheur.

Le parc, mon royaume, où je cours sans fin,
Les arbres me saluent, le vent murmure des refrains.
Les jeux infinis, une symphonie d'allégresse,
Je suis l'artiste du bonheur, mes pattes dansent sur la tendresse.

Les fleurs qui dansent au niveau de mes yeux,
Le vent les caresse, comme une brosse à cheveux.
Le gazon vert, qui adoucit tous mes sauts,
Le sol, un trampoline, qui m'aide avec mon galop.
Les yeux des humains, fixés sur la télé,
Comme une mouche dans la lumière, complètement hypnotisée.
Leurs écouteurs, qui s'assoient, en haut, dans leurs oreilles,
La musique qui les remplit, de la tête jusqu'aux orteils.

Parfois, la nuit, je rêve à propos des kangourous,
qui jouent avec des cailloux et écrivent des haïkus à Waterloo.
Ou parfois à des chats méchants qui cherchent les chaussettes dans la cheminée,
Et après, à des chiens qui jouent dans le parc, sous un ciel éclairé et ensoleillé.

L'été, mon temps préféré dans l'année.
Le moment parfait pour courir, nager et jouer,
Le temps passe vite, d'heures en minutes en secondes,
Je vois le soleil et la lune, qui montent et qui retombent.

La nuit, un doux sommeil sous le ciel étoilé,
Les rêves aboient dans mon cœur, une mélodie bien-aimée.
Être chien, c'est une ode à la liberté,
Un hymne d'amour dans la symphonie de la réalité.



Texte

Téo Parnet-Hanczakowski

- » Groupe 738
- » Slam

Oeuvre

Ophelia Politov

- » Groupe 301

Poison

Dans le jardin obscur, une fleur étrange se métamorphose,
Sous le voile des ombres, son parfum s'impose.
Les âmes vagabondes, captivées par son charme,
S'égarent dans l'illusion, oubliant l'alarme.
Cette fleur aux bienfaits bien connus,
Joie, bonheur, allégresse et euphorie,
Dont les pétales trompeurs cachent un dangereux venin.

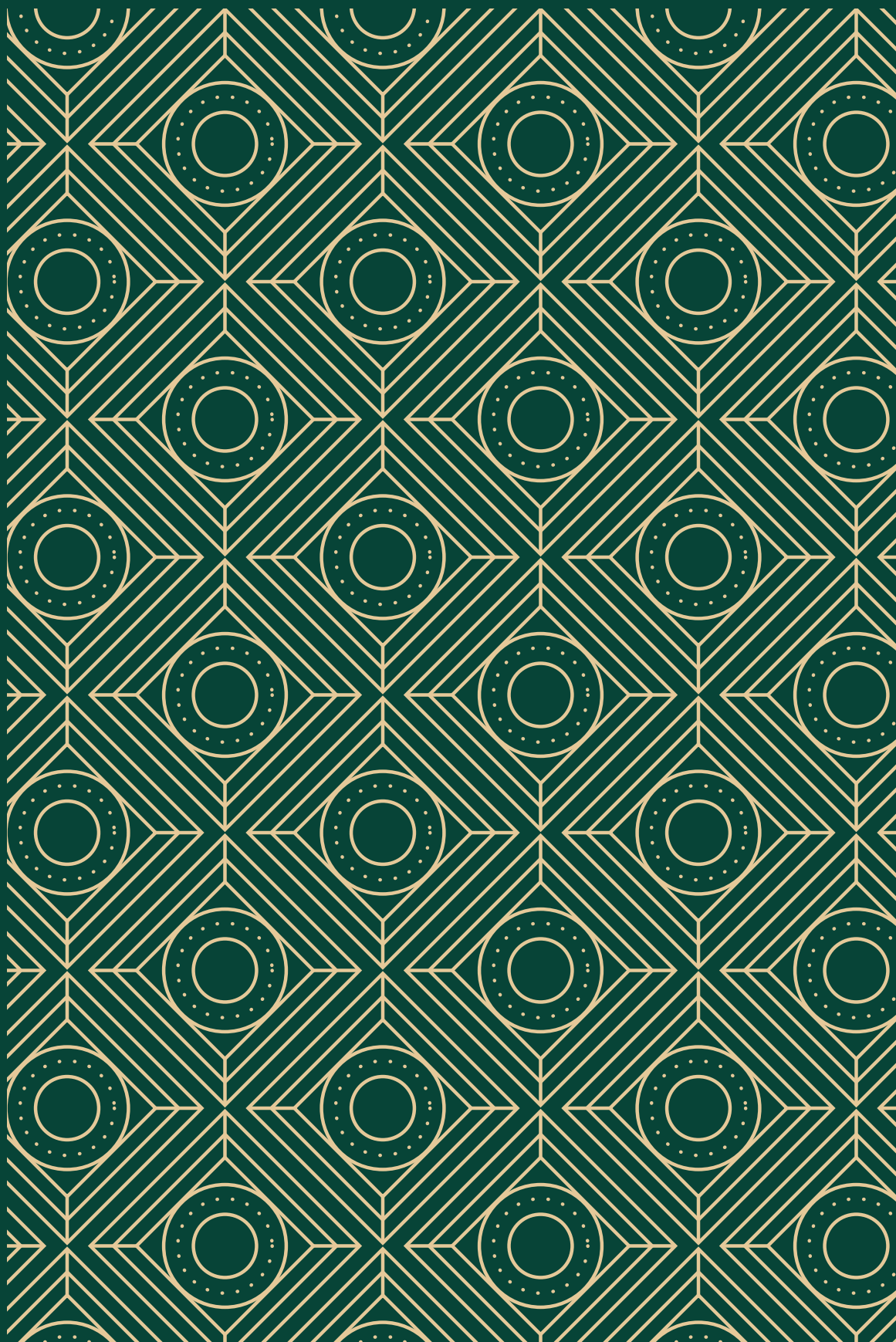
Vêtus de masques, dansant parmi les décombres,
Ils sont les jardiniers de cette fleur dangereuse,
Semant la désolation, récoltant la détresse.
Leurs mains, telles des racines, s'étendent en réseau
Dans les quartiers obscurs, où règne le chaos.
Comme des fleuristes maléfiques, ils offrent leur marchandise,
Vendant des rêves éphémères, plongeant dans l'artifice.
Contre quelques billets,
Les acheteurs succombent à la tentation,
À ce bienfait temporaire, la fleur de la désolation.
Malgré le fait que sa tige ne soit pas lisse,
Les acheteurs n'hésitent pas à l'empoigner.
Cette fleur au dessus magnifique,
À la hampe pleine de malices.
Comme des serpents invisibles,
Les épines injectent leur poison.
Mais les chercheurs de paradis ignorent toute raison,
Ils veulent cette promesse de douceur,
Ce manteau éphémère,
Qui recouvre leur tempête de soucis.

Douceur empoisonnée, triste bonheur,
Les voilà maintenant partis,
Voyageant dans leur monde infini.

Soudainement, les effets du poison se dissipent.
Arrachés à leur rêve artificiel,
La brutalité de leur réalité les frappe.
La douleur les transperce et les tord,
Les bleus couvrent leurs peaux blêmes,
Et leur corps en demande sans cesse encore,
De quoi fuir à nouveau leurs problèmes.

Mais tout cela a une fin,
Car
Oui,
Certains y perdront la vie.
Que ce soit à cause d'un bouquet trop garni,
Ou d'un mélange de fleurs mal choisies,
Voilà brutalement une famille détruite.

Vous l'avez peut-être compris,
Dans ce slam,
Il n'est question ni de roses ni de tulipes,
Mais plutôt de substances chimiques.
Cocaïne, codéine, amphétamines ou héroïne,
Ce sont des drogues qui ne vous laisseront pas de deuxième chance.
Donc petit conseil à écouter,
Faites attention aux fleurs que vous cueillez !



Texte

Margaret Durocher

- » Groupe 303
- » Slam

Les voix silencieuses

J'ouvre mon cahier et plonge dans le passé
 Nous lisons des batailles, des héros, des victoires et de la gloire
 Mais qu'en est-il des voix qui restent silencieuses, de l'histoire non entendue ?
 Nous ne voyons qu'une seule perspective, une vue biaisée,
 Mais la réalité est bien plus tordue

Si les vainqueurs écrivent, les vaincus parlent aussi
 Leur silence parle, leur douleur crie
 L'histoire n'est pas directe, ni noire ou blanche
 C'est comme une peinture, belle, mais avec des coups de pinceau cachés d'histoires non racontées

Christophe Colomb, un héros comme on l'entend dire
 Pourtant, j'entends les Autochtones crier et souffrir
 Qui sommes-nous pour décider du passé ?
 Un cahier de faits, mais quel stylo a écrit ces mots ?

Pour chaque histoire, il y en a des milliers d'autres
 De ceux qui ont été réduits au silence, poussés à terre
 Leurs voix restent étouffées, mais elles sont toutes vraies aussi
 Pourtant, nous n'écoutons que les quelques choisies

L'histoire est comme un casse-tête auquel il manque des pièces
 Tout n'est pas un mensonge. Mais attention, certaines pièces sont manquantes
 Au fil du temps, certaines parties de l'histoire s'effacent
 Alors, ouvrez vos esprits et laissez le scepticisme vous guider
 La vérité ne se trouve pas dans les mots, mais dans les yeux de ceux qui ont été oubliés
 On dit que les gagnants écrivent l'histoire
 Mais jusqu'où iraient-ils pour un moment de gloire ?

Thomas Jefferson, avec ses mots brillants
 Des opinions bien connues sur ce qui ne devrait pas être possédé
 Pourtant, dans l'ombre, ses esclaves sont secrets
 Sa déclaration donne la liberté à tous
 Par contre, ses actes se contredisent lorsque les rideaux sont fermés

Je ferme mon cahier et je regarde le présent
 N'oubliez pas que toutes les leçons enseignées ne sont pas absolues
 Remettez en question ce que vous entendez, soyez critique, cherchez la vérité
 Car la réalité change en fonction de la personne qui raconte l'histoire.



Texte

Shuheng Zhang

- » Groupe 303
- » Slam

Oeuvre

Yasmine El Ain

- » Groupe 306

Le vent et les nuages de ma patrie

Soudain

Dérivés dans ce ciel des nuages de ma ville natale
Ce sont des langues de la nature qui font pleurer
les gens

Le blanc se transforme en souvenirs colorés
comme dans un rêve

Un rêve plein d'amour, de haine, de désir
Un rêve où j'ai perdu du beau temps
Un rêve auquel je ne pourrai jamais revenir

Pourquoi la douleur ?
Qu'est-ce que l'amer ?

Quitter la maison raconte ses propres difficultés
Voyager à des milliers de kilomètres
Complètement différent de l'autre côté du monde
Même le rhizome de lotus rompt mais ses filaments
tiennent

Six ans séparent la famille et les amis
Combien de six ans y a-t-il dans la vie ?
Il y a des proches qui partent en silence sans même
se voir une dernière fois

Comment dire que ça ne fait pas de mal ?
La barrière linguistique nous traite comme des
imbéciles, des cons, des mentalement retardés, et
des sourds-muets ridiculisés, exclus et discriminés.

Pourquoi n'est-il pas amer ?

Cent yuans deviennent vingt dollars, vingt yuans
deviennent quatre dollars, quatre yuans deviennent
quatre-vingts sous et quatre-vingts cents
deviennent seize sous

Frugalement, des maisons vendues, des terres
louées, juste pour l'apprentissage

Les cheveux noirs sont devenus blancs, des visages
ridés comme l'écorce d'un orme,

Ne pas voir le soleil le matin et dire bonjour à la lune
le soir

Pour un morceau de papier
Rejeté, rejeté, rejeté, rejeté, rejeté, rejeté,
rejeté.

Six ans errant dans l'étranger
Après tant d'années d'efforts durants
Mais, en arrière, tout est vide

Il y a une voix qui n'arrête pas de m'appeler
Qui est-ce qui me hèle ?
Appelle mon nom, mon voyage long
Elle se souvient encore de m'avoir dit
J'ai déjà fait des choix difficiles, alors
n'aie aucun regret sur le bien ou le mal,
et le gain ou la perte

Oh, laisse le clair de lune me ramener à la maison
en me tenant la main
Oh, laisse le chemin d'où je viens me ramener
à la maison

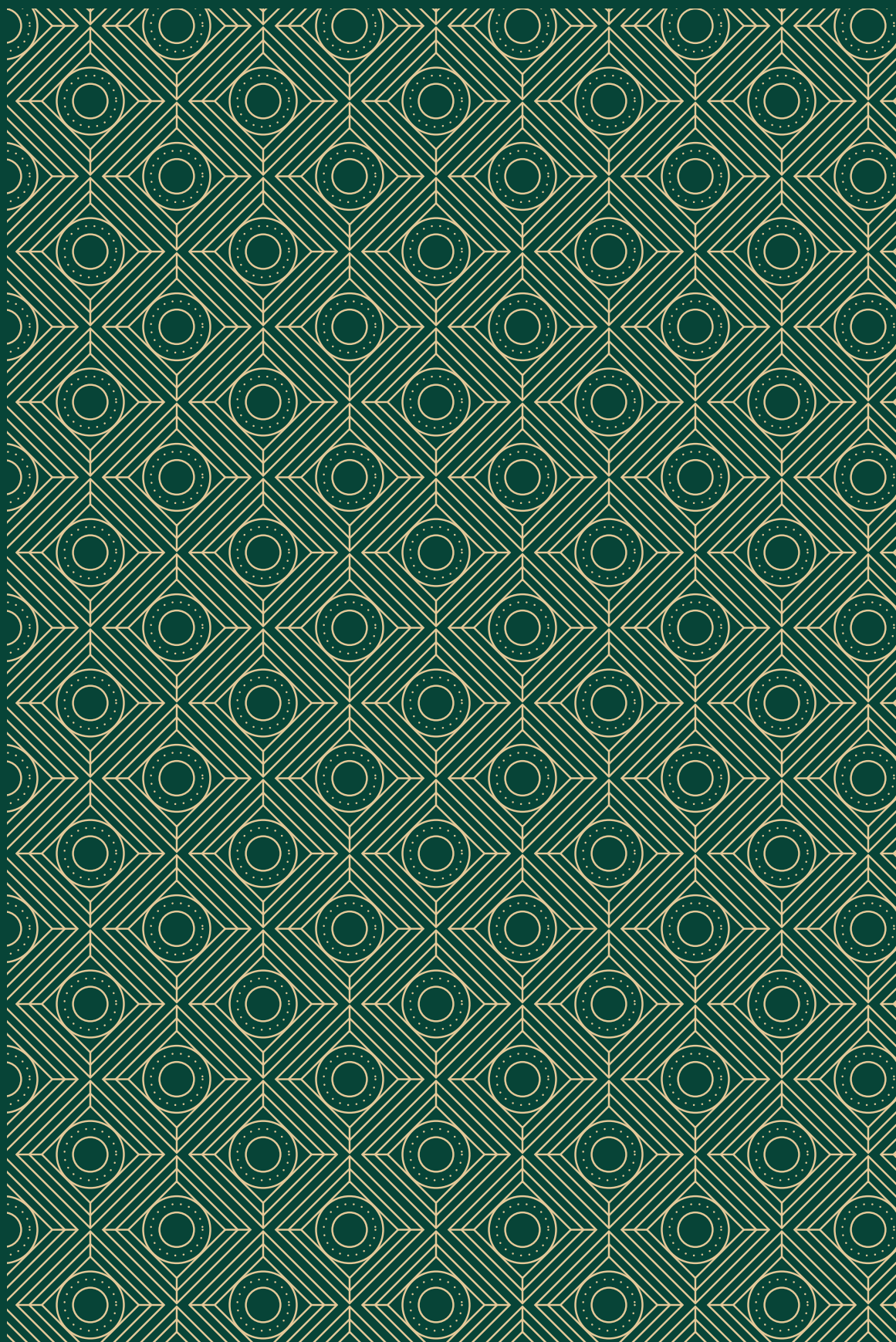
Au printemps, les hirondelles reviennent
La nuit d'été reprend vie avec le chant des cigales
Reviens, reviens, peu importe ce que tu perds
En hiver, les fumées montent,
pardonne les fortes chutes de neige et de glace

Reviens, reviens, cours vers moi dans le désert !
Des larmes et des larmes réunies
Des cœurs et des cœurs entendus
Des bras et des bras croisés
Seul l'amour révèle la vie !

Soudain

La brise autour de moi souffle doucement
Souffle le parfum du sol de ma ville natale
Ce sont des mots doux comme ceux d'une mère
Me caresser, me reconforter, m'écouter,
m'encourager

Le vent de ma ville natale et les nuages de cette
patrie guérissent mes blessures



Texte

Marcus Chicoine

- » Groupe 303
- » Slam

Ma langueur d'onde

Depuis ma tendre enfance
La musique me donne un sentiment
de toute-puissance

Elle est mon antre et mon refuge
Elle déjoue tous les subterfuges
Comme une sorte d'échappatoire
Elle me fait sortir du noir
Elle me projette à l'infini
Dans une rêverie qui m'éblouit

Crescendo, decrescendo,
Forte, mezzo piano,
Noire, blanche, croche,
Soupir, silence et je m'approche

Quand je joue, la mélodie s'envole vers l'horizon
Elle se déploie tel un papillon qui sort de son cocon
La clé, c'est de se permettre d'être emporté
Et de se laisser aller

Je me noie dans les secrets qui l'habitent
Je me fonds dans son rythme, son tempo,
ses arrangements et son harmonie

Sa résonance me fait oublier mes soucis
Dès la première seconde où elle retentit,
Mon esprit se réunifie
Et mon être vibre à l'infini

Crescendo, decrescendo,
Forte, mezzo piano,
Noire, blanche, croche,
Soupir, silence et je m'approche

La musique nous rassemble tous ensemble
Comme une farandole de partage qui illumine
nos visages,
Elle crée de merveilleux souvenirs
Et des images de bonheur dans nos cœurs

Le souffle des flûtes et le pincement des cordes
sont divinement relaxants
Entendre cette alliance d'instruments me détend
Tout simplement

Crescendo, decrescendo,
Forte, mezzo piano,
Noire, blanche, croche,
Soupir, silence et je m'approche

La musique est mon royaume
Elle embaume mes pensées
Et j'en ressors transfiguré

Ce chant apaisant me pénètre et me plonge,
concentré
Dans une bulle tapissée de songes
Jusqu'à faire abstraction
Des choses autour de moi

Je sens mon cœur battre la mesure tel
un métronome
Et mon solfège qui se transforme en florilège

Crescendo, decrescendo,
Forte, mezzo piano,
Noire, blanche, croche
Soupir, silence et je m'approche

Enfin, la musique
C'est un art amusant, rassembleur, aidant
Mais notamment, réconfortant
Elle nous fait passer du bon temps
Tout le temps



NEW

PC only
for 19.99

SOLDÉS



NEW
TABLETTE

SEPHORA



NOUVEAU
BLUSH

NOUVEAU
IPHONE

20€

NEW
MAKEUP!



NOUVEAU
AIRPODS



SOLDÉS



seulement
pour
1000€

CRUMBL



NOUVEAU
TABLETTE



Texte

Raoul Maheu-Krau

- » Groupe 738
- » Slam

Oeuvre

Marianne Battaglia

- » Groupe 306

La surconsommation

Trop heureux : iPhone dernier cri, dernier modèle
Tesla, chaussures Adidas futuristes.

Mais ça, c'était hier : aujourd'hui, tu veux déjà mieux.

Toujours plus tu veux, toujours mieux tu veux.

Mais tout ce qui t'arrivera à toi, c'est de devenir
vieux.

La surconsommation, c'est pas bon, comme la
pollution.

La surconsommation, c'est une véritable affliction.

Ça détruit la planète bleue et toutes ses étendues.

Les résidus s'amassent en grande quantité, jusqu'à
former de nouveaux continents en quantité.

S'accumule le plastique.

Tous les formats de synthétique.

Tout ça pour ton confort, tout ça pour ton image.

Mais ça fait de toi un matador, mais ce sera ton
sarcophage.

Acheter - jeter - racheter - rejeter

Tu crois que tout est monnayable, que du nouveau
c'est plus fiable.

Acheter - jeter - racheter - rejeter

Tu crois les ressources renouvelables, que de toute
façon c'est abordable.

Acheter - jeter - racheter - rejeter.

Tu crois que c'est formidable, que tu seras
admirable.

Acheter - jeter - racheter - rejeter

Tu crois le cycle intarissable, que c'est inaltérable.

L'ambiance est à l'obsolescence programmée,
à la sénescence de l'utilité.

Tu nages dans l'abondance les yeux fermés.

Trop content de ton privilège, sans te rendre compte
que c'est un sacrilège, que c'est un sortilège.

Surmené, surbooké, surpayé, suréquipé, surévalué,
surencombré, surclassé, surentraîné.

Mais surtout, complètement dépassé.

Toujours plus, ça se réplique comme un virus.

Assez, maintenant, reprenons le focus.

Gardons-nous une part d'humanité.

Ça suffit : assez d'absurdité.

Pour ne pas regretter tous nos actes étrangers.

La nature a déjà commencé à pleurer.

Dans peu de temps, c'est nous qui nous mettrons
à brailler.

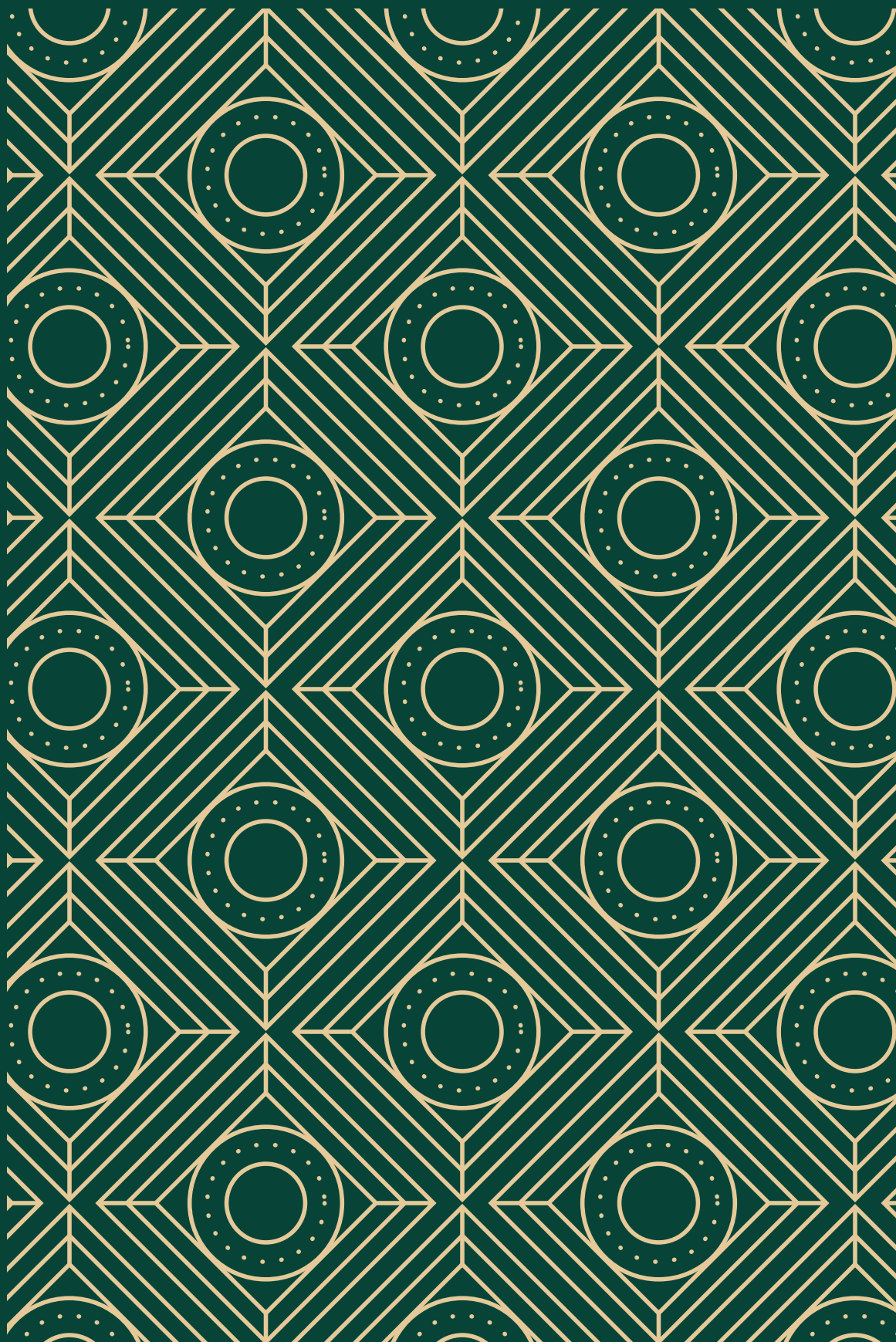
Fini la verdure, que des manufactures.

Et pour les générations futures ne resteront
que des ordures.

Où que diriez-vous d'un futur

Où plus serait moins

Et où moins serait plus ?



Texte

Zakary Kharoune

- » Groupe 303
- » Quatrième de couverture d'un roman policier

Les filles d'Aokihagara

Agave et Acérole sont deux jeunes filles canadiennes, âgées respectivement de quatorze et quinze ans. Leur situation familiale est véritablement obscure et laborieuse. En effet, leur mère les a quittées dès leur plus jeune âge, laissant une empreinte noire sur leurs consciences immatures. De plus, la vie avec leur père n'est pas idéale. Il parcourt constamment le globe étant donné à son métier de photographe et n'obtient qu'un médiocre salaire en échange de son précieux temps et de son énergie.

Durant une semaine particulièrement froide d'un mois d'août 1998, les deux filles accompagnent leur père au cours d'un voyage au Japon, plus précisément au village de Narusawa. Une petite maison mal aérée leur sert de résidence pendant la durée de leur déplacement.

Après une longue journée de travail et avec une immense fatigue sur les épaules, Moris, le père de famille, rentre dans leur demeure temporaire et découvre avec surprise qu'Agave et Acérole sont absentes. Malheureusement, c'est seulement plus tard qu'il apprend la terrible nouvelle. Agave est portée disparue et Acérole est retrouvée à l'extrémité de la forêt Aokihagara, mourante et dans une condition physique exécrable. Comme derniers mots, une phrase sibylline sort de sa bouche: « Je n'ai plus confiance en lui. »

À quelques kilomètres de là, Jean, un policier canadien, est lui aussi en voyage dans la région. La triste nouvelle qu'il a apprise à la radio a fait monter en lui un sentiment inexplicable. Il doit bien faire quelque chose pour résoudre l'affaire, car il sait, par expérience, que la police délaisse toujours ce genre de cas. Après tout, ses filles ont vécu la même chose il y a à peine quelques années.



Texte

Frida Sternthal

» Groupe 305

» Personal Narrative

Oeuvre

Ethan Wong

» Groupe 303

The Phone Call

I don't think I'll ever forget that phone call. Actually, I know for a fact that I never will. It was a Wednesday night. I remember that because I had ballet class that evening, but I didn't end up going. The news we received that night was enough to not make me want to do tendus and pirouettes for an hour.

I was sitting at the dining room table, reluctantly finishing up some math homework that was due the next day. From the kitchen, I heard my father get a phone call, mumble to himself that he didn't recognize the number, and pick up hesitantly. He answered casually, but within a matter of seconds, my father's knuckles had gone white from his unyielding grip on the cellphone, and his eyes had widened in dread, in horror. His mouth gaping open slightly, not saying a word. Finally, he whispered a "thank you" so faint that I had to squint my eyes to read his lips. A deafening silence had taken over the house, the air surrounding us stagnant with fear. And then my father pronounced two words, two words so simple yet so complex that my brain could barely comprehend what they meant: "Adrian died."

Adrian had been my father's best friend since they were awkward preadolescent high schoolers on their very first day of seventh grade. They had grown up together, found themselves together— both their passions and pet peeves—and discovered the world together, experiencing both its hardships and beauty side by side.

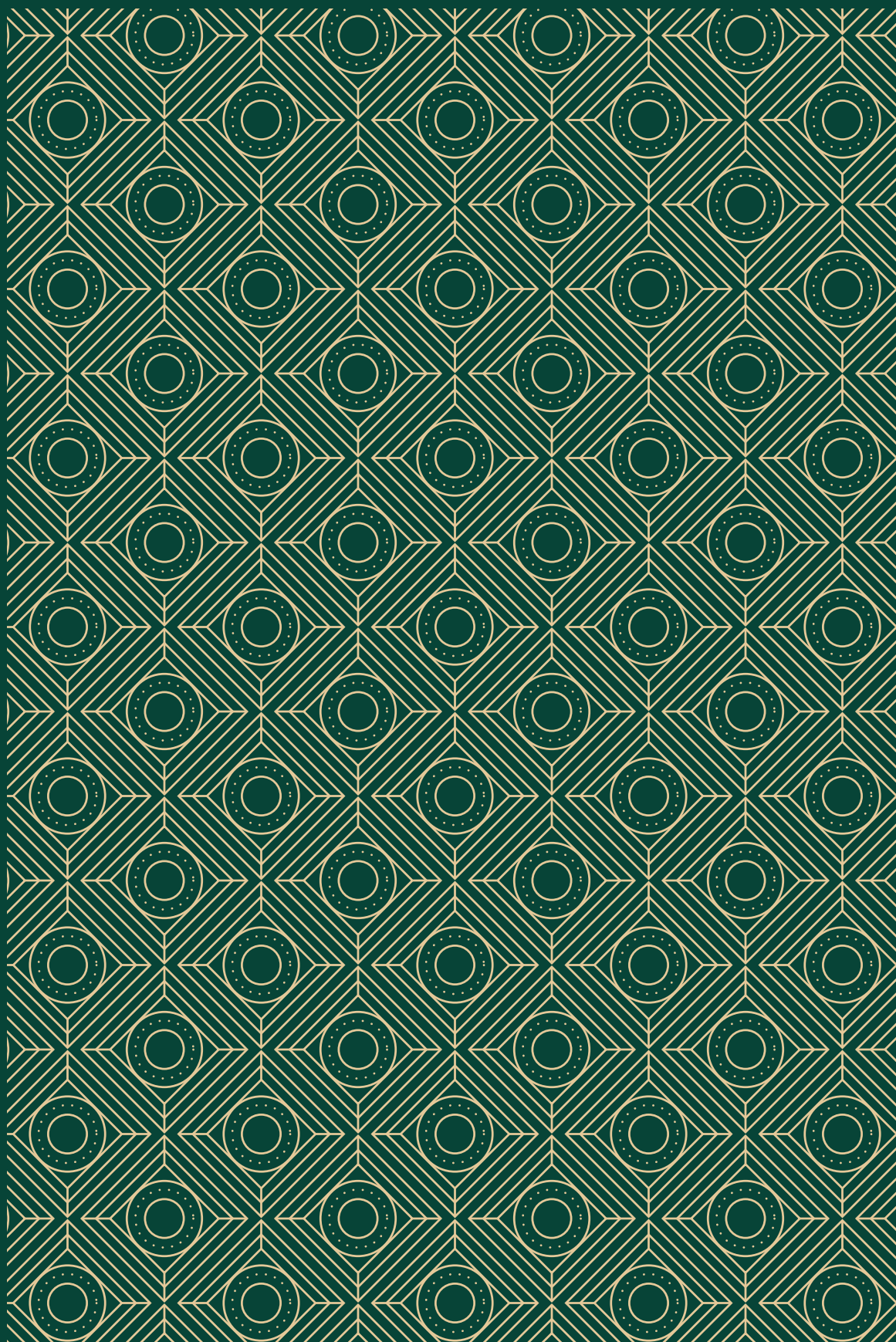
My mind began to whirl. An overwhelming number of questions seemed to pop into my head all at once. How did this happen? Why did this happen? Why Adrian? Was this even really happening? But all I managed to ask was: "What? What?!"

"He drowned," said my father, his voice tinged with panic and disbelief. He stared into my eyes then, as if wishing that I could tell him that everything would be okay, that we had both imagined it all, that it had all been a sick joke, that Adrian was still alive, that he would get a call any second from someone on the other line saying, "Joke's on you!" Dad tried to

say more, but his words were interrupted by a series of choked, breathless sobs. He dropped his face into his palms, defeated and I, for what seemed like an eternity, could only stare at him blankly. The feeling of seeing my father cry, being so upset, so vulnerable, was something I had never experienced before. Seeing someone I thought was so strong be so deeply devastated shocked me.

Nevertheless, I snapped out of it and ran towards him and wrapped my arms around him as tightly as I could. I tried not to let go. I told myself that I had to be strong for him, since he had been strong for me countless times before. At that moment, life felt almost dream-like. I could not even begin to process that this man had just died, drowned while skiing on a lake that was only half-frozen. A friend, a second father, a chosen uncle, a reggae enthusiast, someone who never failed to make me laugh until my stomach ached, was no longer alive. I would never see him again. I never got to say goodbye.

I am aware that what I am about to say is going to sound cliché, but it is so incredibly true: life can come to an end at any time, so you have to cherish every single moment of it. Human lives are so incredibly fragile. Tell that person you love them one extra time. Take that risk. Laugh a little harder and, especially, make the most of every situation because you never really know what day will be your last.



Texte

Alix Gagnon-Chantraine

- » Groupe 304
- » Personal Narrative

When the Sun Rises

Oliver and I have been friends for ages. He's always had that special place in my heart. I mean, almost always. I did have quite a bad first impression of him. During the pandemic, he could hang out with my friend, and I couldn't. This made me furious, and I saw him as a "friend stealer." We even started making hate videos about each other at some point! But as quickly as our hate sprouted, so did our friendship a couple months later. I don't think there was a trigger; we just got to know each other. It turned out we both had a fervent passion for Harry Potter, and as time passed, our bond grew stronger. Eventually, he started inviting me to his cottage.

His cottage was always a synonym for happiness to me. I remember the nights we spent giggling in the dark, whispering so we wouldn't wake up his parents. During the summer, we would swim in the lake nearby, sunbathe or eat strawberry popsicles. During the winter, we would cozy up and write stories, play board games, and help his dad shovel the snow on the front porch.

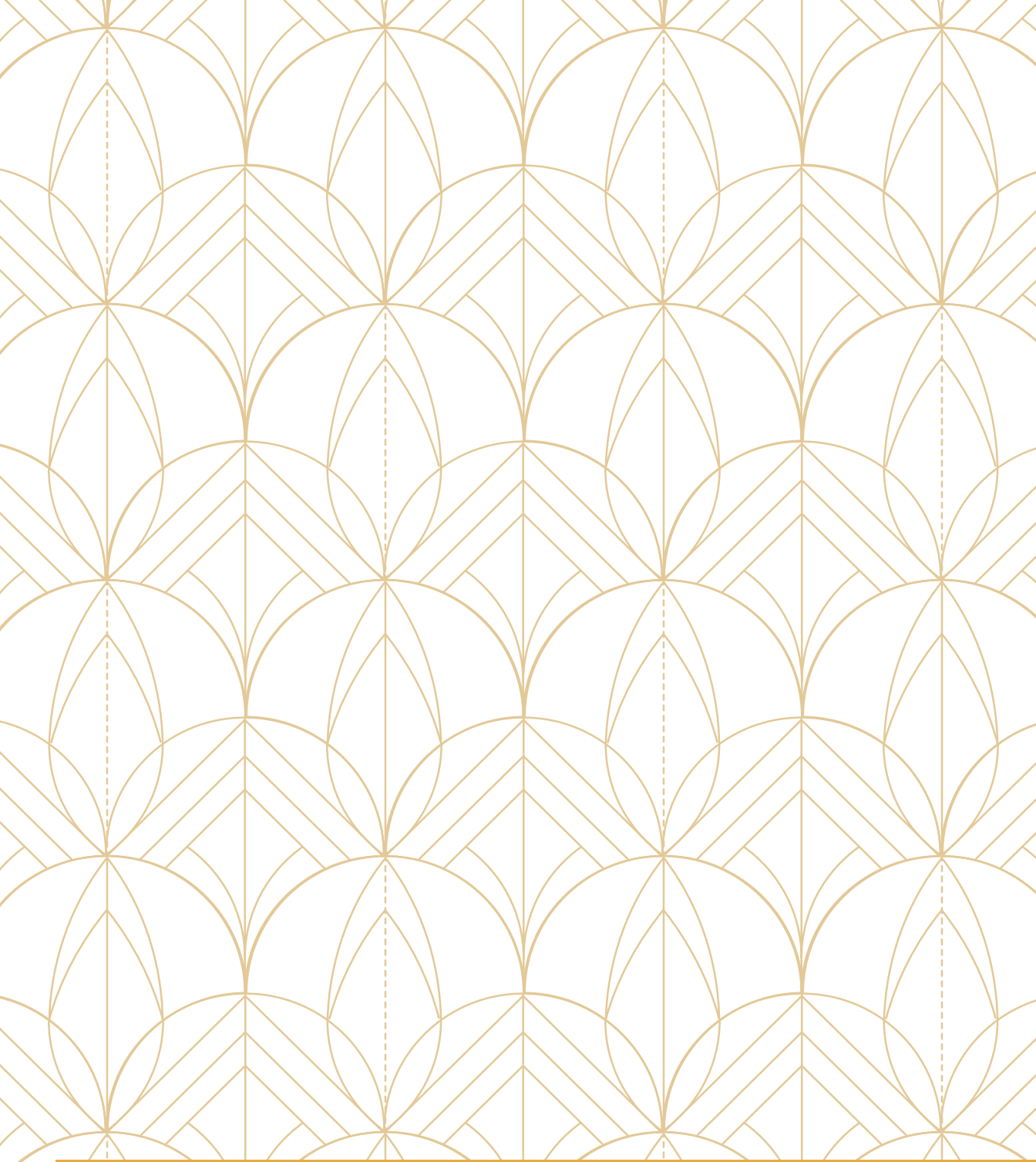
One day, Oliver invited me over during spring break. We spent a great couple of days, as usual, but we, of course, had to go back to Montréal. And so we packed our bags, said our goodbyes to the wooden building, and jumped in the car. I remember that rainy day very well. Oliver and I shared earbuds during the ride, listening to the music with one ear and to the sound of the raindrops relentlessly hitting the steel body of the car with the other. After maybe thirty minutes, we all got hungry and decided to stop for lunch. The Morissette family had been eating at a fast food place for years, and they were eager to share this tradition with me.

When we got out of the car, I was a bit disappointed. Rusty swings stood next to the restaurant, bullied by the wind. As we walked in the mud, the rain reduced to a drizzle. When we opened the door, a wave of heat welcomed us. We all ordered burgers, and as a side dish, fries for me and Oliver. Boredom quickly caught up to us, the kids, as the adults took their time to eat their burgers while talking about politics or something. And so we grabbed our fries and left the restaurant.

Outside, the two swings were waiting for us, perfect seats. The breeze was cool and the persistent drizzle slowly soaked our clothes, but we spent a great time chatting and sharing fries on the swings. Suddenly, the sun peeked out from behind the dark grey clouds and illuminated the place. Rainbows were everywhere, and all the water surrounding us, the droplets on the leaves or big puddles on the ground, reflected fragments of light. The whole place, which a moment ago was dark and gloomy, was suddenly colourful and bright, so bright. We kept sharing fries, but this time in silence, too stunned to speak.

This memory is very important to me because of the feeling it gave me. At this moment, I was filled with joy for something so simple, so pure, it gives me hope for the future. This taught me to look for beauty everywhere. Whether it be in the night sky during summer, or in the laughter of the people I love, beauty is just waiting to be found, and I am willing to look for it.





QUATRIÈME SECONDAIRE



Texte

Julieta María Fonseca Nava

» Groupe 403

» Fragments poétiques

On se croit souvent invincible

-I-

On se croit souvent invincible. On croit souvent avoir le contrôle sur tout ce qui nous affecte, mais essayer de contrôler notre vie est plus inutile que tenter d'attraper la pluie avec nos mains. Tout ce qu'on planifie, tout ce qu'on pense avoir pour l'éternité, tout ce qu'on aime peut nous être arraché. Et une fois que l'amour est arraché, sans avertissement y *sin alivio*, la seule chose qui reste est un grand regret. Le regret de ne pas avoir apprécié chaque instant et de ne pas l'avoir inscrit sur mon cœur, sur ma peau. Un regret que je connais très bien. *Toca luego vivir en los recuerdos y aceptar que el tiempo no puede retroceder*. Une leçon dure à apprendre, mais incontournable.

-II-

Cette leçon, je l'ai apprise très jeune. Une toute petite fille, *tres años*, regardant ses sœurs qui partent au Canada, en Colombie, a todas partes menos cerca de mí. Mais l'amertume a fait place à une douleur qui ne connaît pas d'adversaire. J'ai appris qu'être chanceuse signifie avoir quelqu'un qui est là pour toi, qui te connaît complètement, jusqu'au nombre de cheveux sur ta tête.

-III-

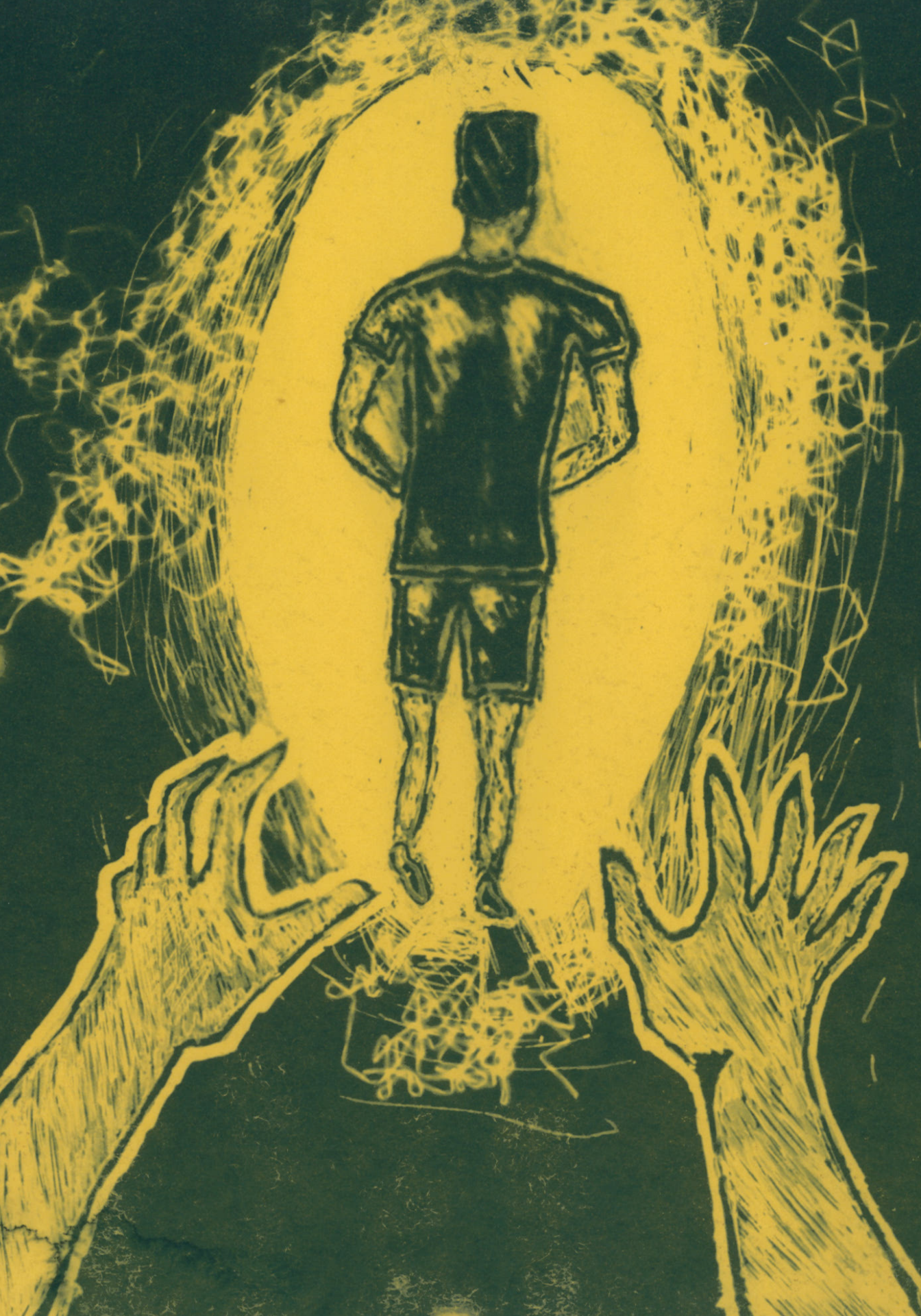
J'ai appris qu'avoir une partie de ton âme séparée de toi ailleurs dans le monde fait peur et fait mal. Je ne respire pas pleinement sans elles. Les couleurs que je vois quand je me réveille ne seront jamais aussi vives qu'elles le sont réellement. Et chaque minute, chaque seconde que je passe avec elles est plus précieuse que les rubis ou les saphirs ne le seront jamais. Ce n'est pas un amour que j'ai perdu, mais c'est un amour que je ne pourrai jamais complètement retrouver, être ensemble sous le même toit. Dans les petites choses, comme acheter une robe, ou les grandes choses, comme l'obtention de mon diplôme, ce couteau bien aiguisé dans mon flanc me rappelle où elles se trouvent. Et je sais maintenant qu'elles sont toujours dans mon cœur, quel que soit le pays.

-IV-

La nostalgie est devenue mon accompagnante constante. Elle me rend visite dans les souvenirs de mes amies. Laila, dansant avec moi en regardant notre film préféré, se maquillant à côté de moi pour la *comparsa* annuelle. Je me rappelle le parfum de sa petite bibliothèque aussi bien que je me rappelle la cuisine de Fabi. Celle qui a ri de moi, a menti pour moi et a pleuré avec moi. Et ma plus grande amie, ma Yorkie, loyale jusqu'à la journée où je suis partie et même encore aujourd'hui. Elle m'a donné une nouvelle joie de vivre. Elles m'ont démontré qu'il existe des âmes qui peuvent changer ta vie aussi profondément à cause de leur arrivée que de leur départ.

-V-

J'ai appris que nos plus grandes amours ne sont pas comme celles dans les livres. Ce ne sont pas des romances explosives ou des aventures uniques. Elles sont plutôt tranquilles et rassurantes, comme l'aube à l'horizon. Elles sont marquantes et elles sont toujours changeantes. Maintenant que je suis arrivée au Canada, il me reste à voir quelles amours m'attendent. *Agradezco inmensamente que el amor es infinito y que las lecciones que he aprendido siempre estarán conmigo*.



Texte

Mila Logan

- » Groupe 401
- » Récit inspiré de Royal
(Jean-Philippe Baril Guérard)

Oeuvre

Gaspard Lassonde

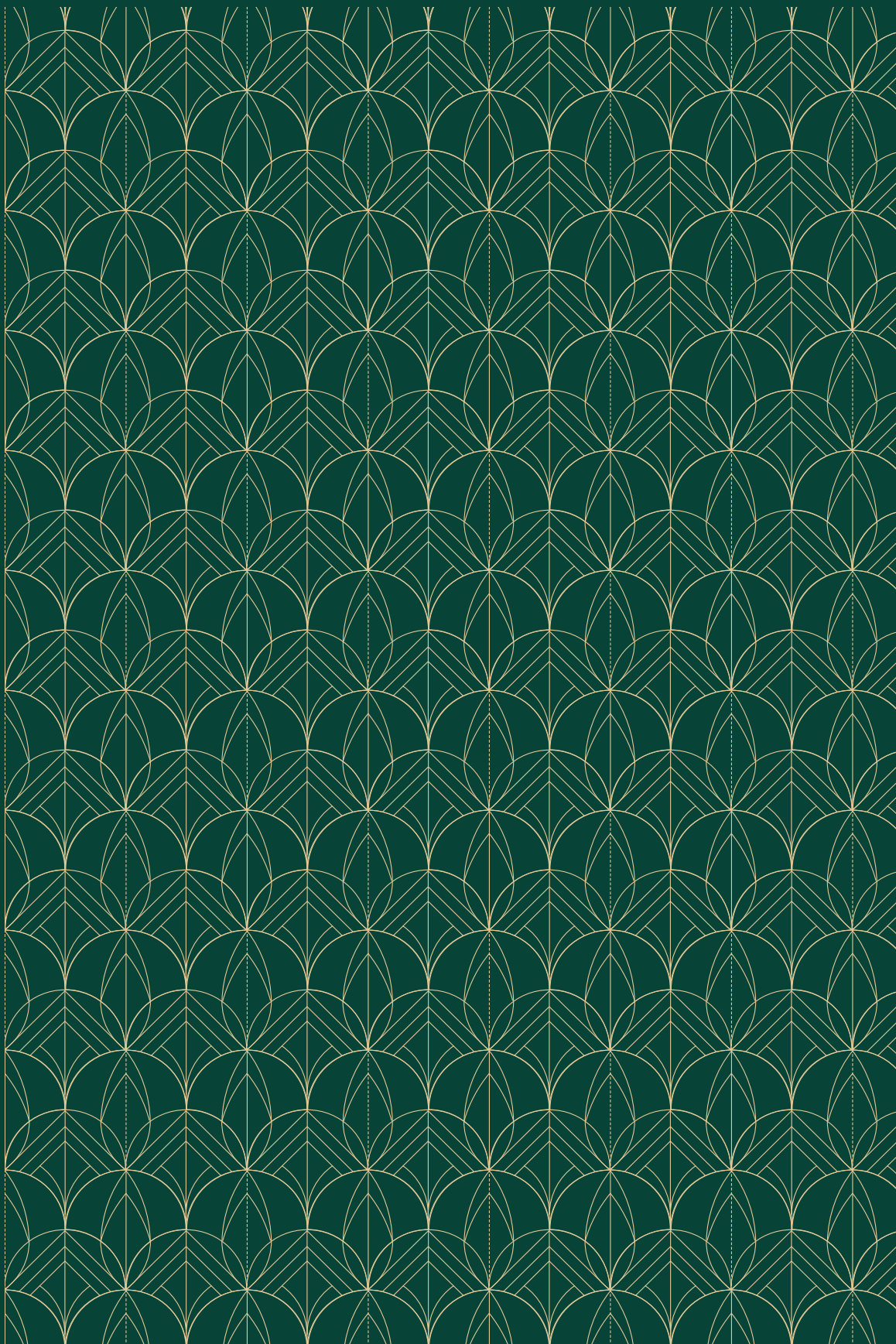
- » Groupe 404

Le meilleur

Je n'ai pas toujours eu besoin d'être parfait dans tout. Avant, le soccer était pour le plaisir. Avant, l'école était pour jouer avec mes amis. Avant, je ne me comparais pas au succès d'un autre. Ce sont les réussites d'un garçon de mon âge qui hantent ma pensée maintenant. Tranquillement, ça me consume. Je pense seulement à sa performance comparée à la mienne. Il a marqué trois points au soccer lorsque j'en ai marqué deux. Une autre fois, il a joué toute la partie, mais moi j'ai été sur le banc pendant 18 minutes et 42 secondes. Nos coéquipiers le félicitent toujours pour ses buts, mais personne ne vient vers moi après les miens depuis plusieurs mois. À l'école, je compare mes notes à ses A+ constamment. Je veux être comme lui. Je veux être aussi bon que lui. Je lui en veux de me surpasser. Je le hais.

C'était mon meilleur ami.





Texte

Loïk Provost-Séguin

- » Groupe 748
- » Nouvelle littéraire

Caisson 234

« L'équipe nationale de rugby mène la coupe pour le moment, la foule est... "Zip" »

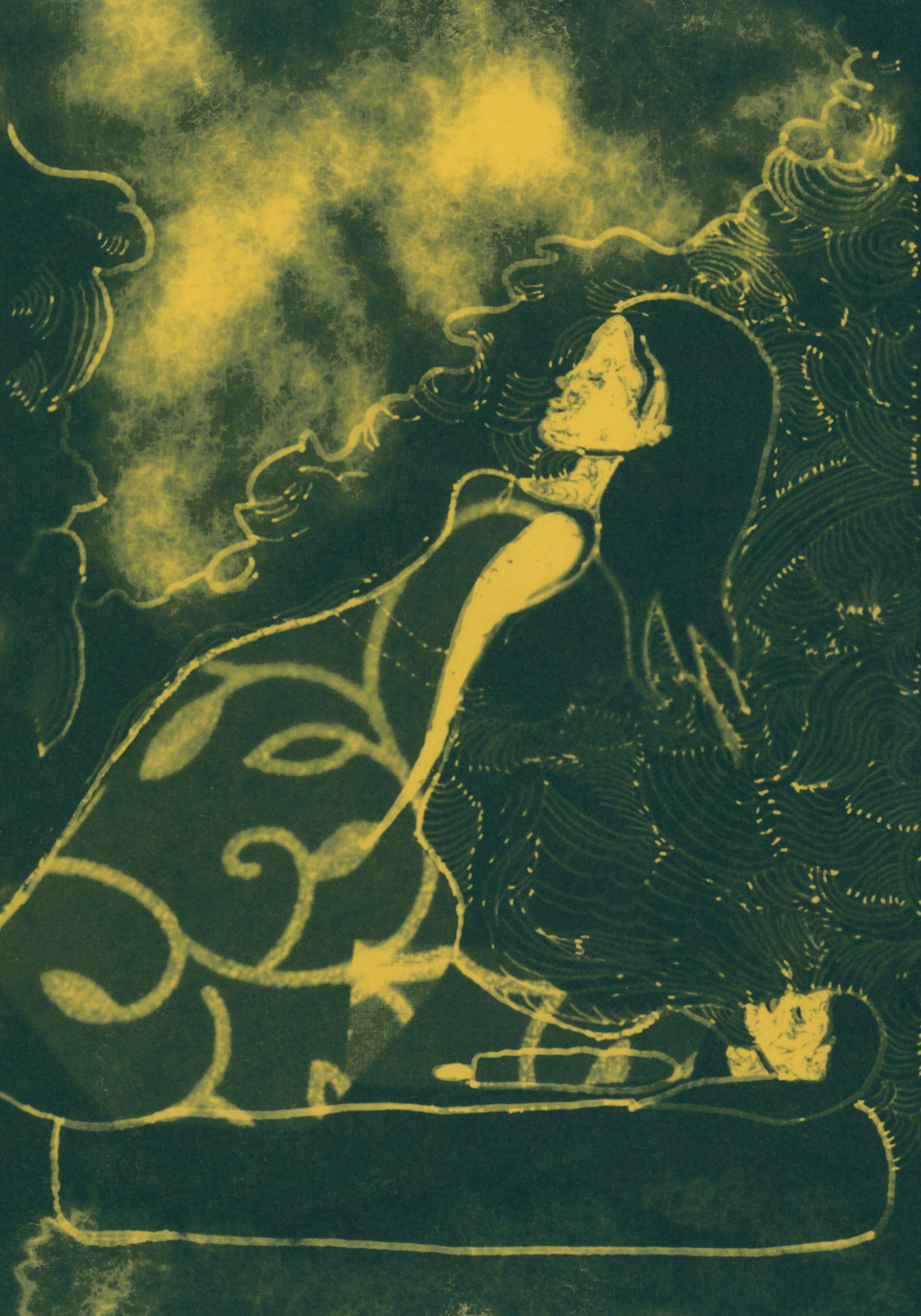
David alluma sa lampe torche; les pannes de courant n'étaient pas rares dans la capitale sud-africaine, mais celle-ci... à peine quelques minutes avant la fin du match ! Le gardien de la morgue s'enfonça dans sa chaise, soupira, puis avant de s'assoupir, se questionna sur l'utilité de surveiller les morts...

Martha se réveilla, enveloppée d'une douce chaleur... L'égouttement de ce qui semblait être une fine pluie bourdonnait dans ses oreilles. Un son familier, rassurant, qu'elle avait entendu maintes fois auparavant, un « tac » distinct et continu qui lui rappelait les nuits pluvieuses passées en plein air. Le son de l'eau sur une toile, résonnant paisiblement dans l'obscurité.

Un frisson remonta soudainement jusqu'à sa nuque. Un tas de questions se bousculèrent dans sa tête alors qu'elle prit conscience de son environnement. Allongée sur un métal froid et inconfortable, prisonnière d'un épais sac de plastique, elle ne put que distinguer du bout des doigts une longue fermeture éclair. Évidemment très peu rassurée devant l'image qui se dessinait dans sa tête, elle s'efforça de l'ouvrir, anticipant fortement ce qu'elle allait découvrir de l'autre côté. La jeune femme poussa un cri sourd, estomaquée. Un caisson tout aussi sombre, lisse, maculé d'une substance gluante et d'une odeur nauséabonde, celle de la mort.

Prise en otage par la peur, Martha voulut se débattre, fuir cet enfer lugubre, mais, tétanisée, elle ne pouvait qu'entendre le bruit de sa respiration haletante. Soudain, elle fut surprise par un de ces filets froids et gluants qui lui tomba sur le bout des lèvres: du sang. Tous ses muscles se raidirent d'un coup; elle fut incapable de crier, mais se débattit au point de sentir son cœur exploser, comme si celui qui l'avait maintenu en vie toutes ces années voulait s'échapper.

David se réveilla en sursaut, alerté par des bruits venant de la pièce réfrigérée. Il se leva péniblement, décidé à aller jeter un coup d'œil, espérant au fond de lui pouvoir pimenter un peu sa journée. La première chose qu'il remarqua fut la chaleur anormale, mais sans se poser plus de questions, il commença sa tournée, caisson 232, rien... 233, toujours mort... Toutefois, 234 lui parut étrange. La femme qui y reposait avait la tête et un bras sortis de son sac, permettant au gardien d'apercevoir une coulée de sang séché sur la joue de la dépouille. Dégoûté, il referma le tiroir... au même moment la lumière se ralluma enfin. Il s'empressa alors d'aller voir les résultats du match.



Texte

Sheng Yue Xu

» Groupe 407

» Nouvelle littéraire

Oeuvre

Nina Allemano-Rho

» Groupe 407

Un drame

Une femme était étendue sur une surface avec les yeux fermés. Elle vivait le meilleur moment de sa vie. Elle sentait des nuages moelleux la transportant vers un monde magnifique. Or, ce n'était qu'un rêve illusoire.

Kaya se réveilla en sursaut dans une pénombre glaciale. Elle haletait comme si elle venait de terminer un marathon. Ce lieu étranger, inconnu et inquiétant, ne lui permettait pas de rester calme.

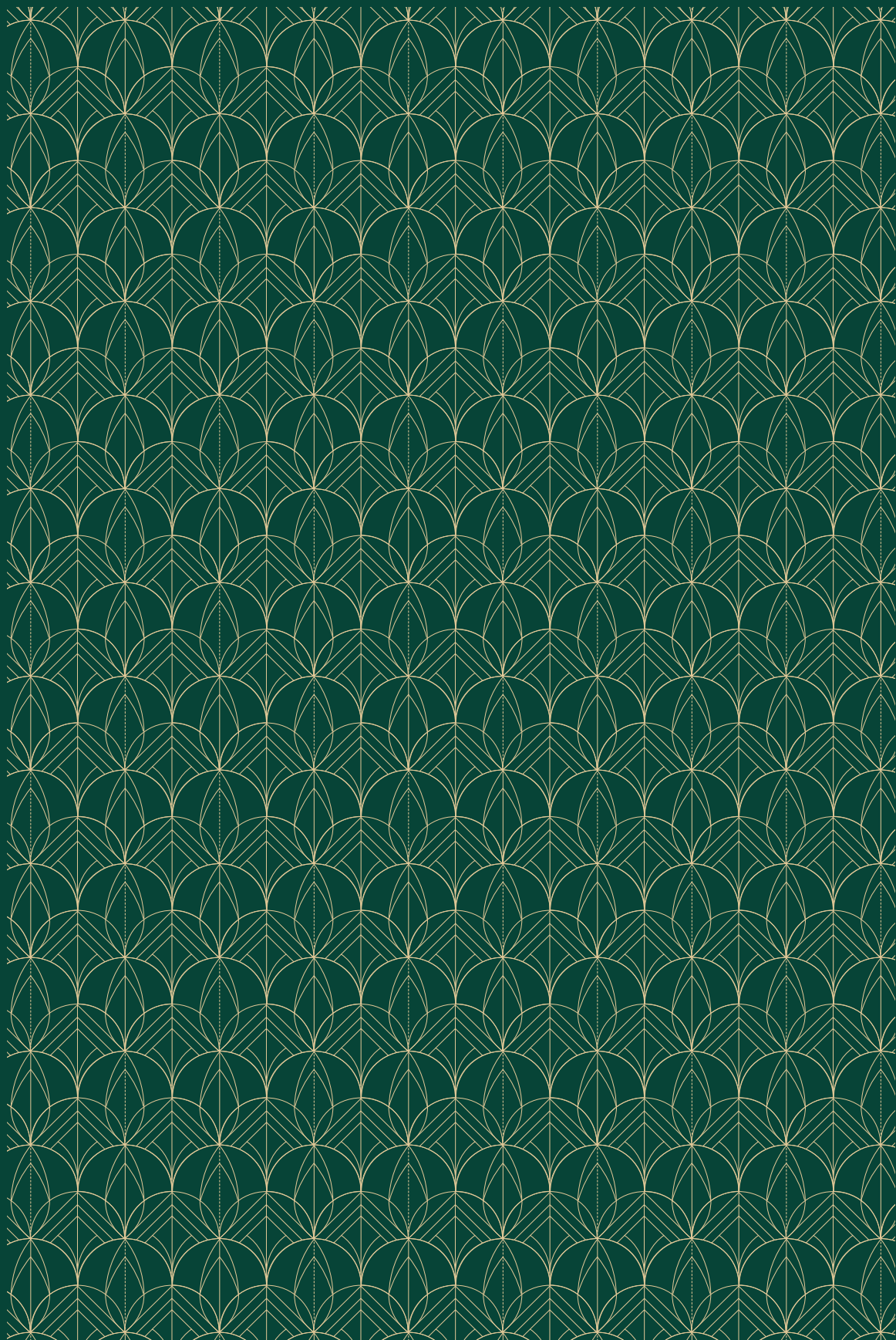
Cette femme, autrefois infirmière, utilisa toutes ses connaissances médicales et ses expériences personnelles pour analyser la situation. Elle n'en tira aucune conclusion. Elle s'obligea à demeurer rationnelle. Et si elle essayait de bouger ses membres ? Malheureusement, elle réalisa très rapidement que son corps était engourdi, mais que son cerveau ne l'était pas. C'était une torture. Son incapacité d'agir aggrava sa panique.

Kaya comprit qu'elle n'avait plus d'espoir. Elle fut désespérée. Cette femme, épouse et mère, se questionna sur ce qu'elle avait vécu jusqu'alors. Le regret l'envahit comme un tsunami. Elle n'avait que 35 ans ! Son fils venait d'avoir 5 ans et son mari allait recevoir une augmentation de salaire. Tout se passait bien. Elle pouvait utiliser une portion de son salaire pour récompenser ses parents; elle pouvait prendre des vacances; elle pouvait quitter sa patrie et voyager autour du monde. Pourtant, la vie lui avait giflé les joues en lui annonçant qu'elle se trouvait dans cette pénible situation.

La femme effrayée sentait l'oxygène quitter ses vaisseaux sanguins. Son cœur battait de plus en plus fort pour s'accommoder à ce déficit. Sa gorge s'asséchait graduellement, comme la dernière goutte d'eau à s'évaporer sur une poêle chaude. Elle souffrait d'étouffements et d'étranglements tellement fatals qu'elle eut l'impression que sa gorge voulait la tuer. Elle savait que si ses poumons avaient eu une bouche, ils auraient poussé des cris épouvantables.

À un certain moment, ce fut insupportable. Kaya perdait de plus en plus conscience. Devant ses yeux, elle vit sa vie défiler: de sa naissance à l'obtention de son diplôme d'université, de son mariage à la naissance de son fils. Kaya perçut son esprit quitter son corps. Sa vision devint floue, remplie par un voile blanc délicat. Tous ses souvenirs lui laissèrent un sourire au visage. Elle irait enfin rejoindre ses grands-parents.

Les paupières de Kaya étaient lourdes, très lourdes. Néanmoins, elle parvint à les ouvrir. Ses fosses nasales étaient remplies d'une odeur familière: le désinfectant de l'hôpital. À côté, il y avait son fils et son mari, tous les deux inquiets. Un médecin entra pour les informer de l'histoire. En réalité, Kaya souffrait d'une forme très rare d'hypoglycémie. Les symptômes pouvaient comporter des évanouissements, ce qui était arrivé avec elle. « *Malheureusement, pour des raisons inconnues, vous avez été déclarée morte et vous avez été transportée dans notre morgue. Un de nos collègues vous a trouvée en entendant vos respirations, heureusement. Je vous présente mes excuses, cela n'arrivera jamais plus dorénavant* », dit le médecin.



Texte

Devina Kachorin

» Groupe 402

» Nouvelle littérature

L'hiver de « Na-yeh-li »

Dans la lueur douce du matin, mes bottes ont écrasé la neige scintillante, réveillant le silence de l'hiver. Plusieurs flocons se faufilaient entre mes vêtements, provoquant une surprise glacée qui traversait tout mon corps en me faisant frissonner d'enthousiasme. En entrant à l'intérieur de la nouvelle école, j'ai été accueillie par une explosion de couleurs, remplaçant la monotonie des murs blancs de mon ancien établissement scolaire. Des dessins éclatants décoraient les murs. En regardant par les fenêtres, j'ai observé avec fascination des enfants jouer dans la neige, créant des bonhommes de neige joyeux. C'était un spectacle complètement différent de l'image des matchs de football sous le soleil de mon pays d'origine. Les rires et les éclats de joie résonnaient dans les couloirs. Les pantalons de neige suspendus aux casiers dégouлинаient et la neige fondait sur le sol. En entrant dans la classe, j'ai été émerveillée par les projecteurs suspendus qui remplaçaient les tableaux noirs. La lumière tamisée amenait une ambiance chaleureuse, malgré le froid persistant de mes chaussettes mouillées. Mon cœur battait fort d'anticipation et d'excitation pour les découvertes qui m'attendaient au milieu de cette année scolaire.

Cependant, mon enthousiasme a été assombri lorsque le professeur, lors de l'introduction, a mal prononcé mon nom. Un silence gênant s'est installé, les regards curieux des autres élèves se tournant vers moi. « Nay-lee ? » a-t-il demandé, incertain de la bonne prononciation. Une vague d'angoisse m'a envahie. Mon nom, si cher et familier, avait été transformé en quelque chose d'étranger. Je l'ai corrigé doucement, « C'est Na-yeh-li. » Malgré mon désir initial de m'intégrer, je me sentais déjà comme une pièce d'un casse-tête mal ajusté.

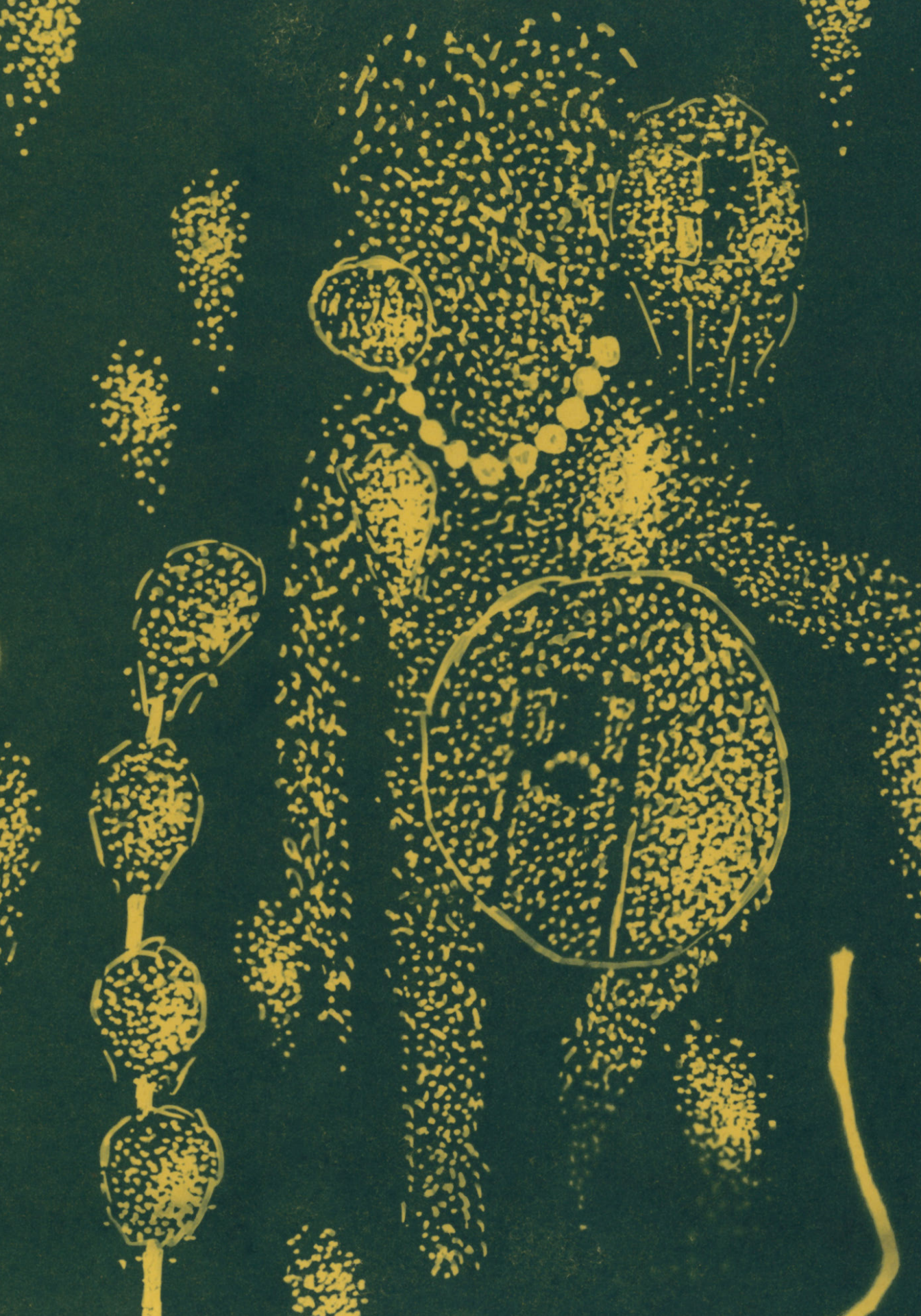
Plusieurs jours se sont écoulés, dévoilant peu à peu les habitudes particulières de la nouvelle école. Chaque matin, une mélodie envahissait la classe. Les élèves, en belle harmonie, entamaient l'air d'une chanson québécoise des Cowboys fringants. Tous semblaient la connaître par cœur, sauf moi. En essayant de camoufler mon ignorance, j'ai marmonné les paroles, espérant passer inaperçue. Les élèves, perplexes, se regardaient en échangeant des regards complices, renforçant mon sentiment d'être étrangère.

Un jour, curieuse des pratiques étranges des autres écoliers, j'ai décidé de m'essayer à m'asseoir sur une chaise à deux pattes, imitant leur équilibre instable. Toutefois, ma tentative a été désastreuse. Alors qu'ils maintenaient leur équilibre avec élégance, je me suis effondrée maladroitement. Les rires ont éclaté, créant un écho dérangement dans la salle. Mon cœur s'est brisé en mille morceaux. J'ai maudit silencieusement ces regards moqueurs et ces habitudes qui semblaient conspirer contre mon souhait sincère.

Une heure plus tard, la récréation a commencé. Une fille m'a approchée et m'a dit: « *Ne se pritesnyavai, i az sum go prezhyval. Znam kak se chuvstash.* »¹ Un soulagement, une bouffée d'air que je retenais sans le savoir, s'est échappée. Enfin, une personne qui me comprenait et me ressemblait. « *Ela da igraesh s nas* »², s'est-elle exclamée excitée.

¹ « Ne t'inquiète pas, je l'ai aussi vécu. Je sais comment tu te sens. »

² « Viens jouer avec nous. »



Texte

Anne-Julie Duhamel

» Groupe 403

» Nouvelle littérature

Oeuvre

Mali Ta

» Groupe 403

6760 Saint-Vallier

La nuit fut longue pour la troisième fois. Le sommeil ne venait pas à moi, j'avais pris l'habitude de dormir avec mon téléphone au cas où il m'aurait appelée avant l'aube. Enveloppée dans mes draps, le cellulaire contre moi, j'attendais que l'horloge de ma chambre affichât sept heures pour me lever. Aussitôt fait, je sortis de ma torpeur et me dirigeai vers la cuisine. Je me servis un café brûlant. Il me réchauffait les paumes de la nuit froide que j'avais passée. Assise sur le sofa, je contemplais mon appartement en silence. Les murs pâlis que je n'avais pas eu le temps de peindre, le désordre de vêtements et de livres pas encore rangés ainsi que l'odeur de lasagne brûlée de la veille m'apauraient. Le téléphone toujours contre moi, je canalisais mes émotions sur celui-ci. J'attendais l'appel pour reprendre ma vie en main. Je m'observais dans le miroir du salon. Des cernes gonflés et mauves s'étaient posés sous mes yeux. Mon corps avait maigri, je mangeais peu ces temps-ci. Je ne reconnaissais plus la femme devant le miroir. J'étais le reflet de mon angoisse et de ma peur.

Soudain, un bourdonnement se fit entendre sur ma poitrine. Le téléphone, collé à moi comme une sangsue, battait sans relâche. Je décrochai sans même regarder qui m'appelait: je me doutais que c'était lui. Sans perdre une seconde, l'interlocuteur me dit : « Viens vite, y'en n'a pas pour longtemps ! » Mon frère raccrocha sans me laisser répondre.

Je laissai mon café sur la table, j'enfilai mes espadrilles, je mis mon manteau et je courus. J'en oubliai même de fermer la porte. Je me dépêchais de me rendre à l'arrêt de bus sur la rue Harvard qui m'emmenait au métro Vendôme. J'arrivai à l'arrêt et j'attendis. Cinq, dix, quinze minutes passèrent. Je regardai mon cellulaire: nous étions dimanche, la 91 ne passait pas le dimanche. Merde !

Je courus vers le métro, passant par le parc pour économiser du temps. Une petite fille aux cheveux bruns bouclés capta mon attention. Elle riait dans les balançoires, son collier de perles brillait au soleil. Elle me rappelait quelqu'un. Pas le temps de m'y attarder. J'arrivais au métro Vendôme, je pris le premier wagon venu. Toujours le téléphone dans les mains, je faisais le tour de la ligne orange. Je me tenais juste devant les portes. Je voulais être la première à sortir. Sur un siège,

une ado aux cheveux bruns écoutait de la musique. Son crayon noir sous les yeux et son collier de perles me faisaient aussi penser à quelqu'un, mais je ne savais plus qui. Michelle Deslauriers m'interrompit dans mon observation, « Prochaine station: Jean-Talon ». Les portes s'ouvrirent, je courus à nouveau.

À partir de Jean-Talon, j'étais à cinq rues de ma destination. Les feuilles déposées en douceur par le vent sur la rue Saint-Vallier craquaient sous mes pieds. Ça sentait les pâtisseries de la Petite Italie. La rue m'enveloppait de ses odeurs chaudes et sucrées. Dans ma course, une mère avec deux enfants en bas âge m'interpella. Elle avait de longs cheveux bruns et le visage fatigué. Elle aussi semblait ne pas avoir dormi depuis un bout. Elle me demanda si j'avais de l'argent pour nourrir ses enfants. Je ne pus le lui refuser: je retournai à la boulangerie, je pris trois sandwiches, et je revins vers la petite famille. Le collier de la mère, pâli par le temps, me fit presque oublier ma destination. Je me remis à la course, plus qu'un seul coin de rue.

Au coin Saint-Vallier et Bélanger, une femme était assise dans son escalier en colimaçon. Un café dans une main et une cigarette dans l'autre, elle se laissait bercer par le chant de sa radio, « *Où est allé tout ce monde qui avait quelque chose à raconter* ». Au son d'Harmonium, je la regardai avec minutie. Elle avait les cheveux gris, du crayon noir sous ses yeux ridés et un collier de perles. Dans sa beauté, la femme semblait libre comme une colombe. Je repris ma course, laissant ma colombe derrière pour aller apprivoiser un autre type d'oiseau, le corbeau.

6760 Saint-Vallier, j'étais arrivée. Au son de la sirène, mes jambes s'arrêtèrent. Je laissai mon téléphone tomber au sol, car mes mains ne voulaient plus le tenir. Je tremblais, une larme chaude et salée coulait sur ma joue. Mon cœur qui pompait l'adrénaline depuis trois quarts d'heure se relâcha. Mon frère sortit de la demeure, me prit dans ses bras et me rendit ce qu'elle m'avait toujours promis, son collier de perles. Mes glandes lacrymales firent sortir l'orage qui résidait en moi. Ma mère nous avait quittés et je n'avais pas pu lui faire mes adieux.



Texte

Sam Séguin

» Groupe 402

» Nouvelle littérature

Gros tas

Il commençait à faire froid à Montréal et je ne parlais toujours à personne. Ça ne me dérangeait pas. Je trouvais les relations humaines futiles et agaçantes, faites pour mal finir d'une façon ou d'une autre. Contrairement à ce que je pensais, mon cynisme ne me rendait pas la vie plus facile.

La neige craquait sous mes bottes et le soleil se couchait sur le dénivelé de la rue Bourbonnière. Alors que j'approchais d'un dépanneur, un homme dans la trentaine siffla depuis le porche de la maison voisine. Il se leva et marcha à mon côté, bien que mon pas rapide et anxieux fût difficile à endurer pour ses jambes dodues. Devant ses compliments déplacés et ses tentatives de me faire revenir chez lui, je lui répondis timidement et de la manière la plus polie possible que je n'avais que quatorze ans. Il renchérit que l'âge n'était qu'un nombre. C'est lorsqu'il tenta de m'agripper la taille qu'une troisième paire de pas dévala la côte derrière moi. Une boule de neige pleine de glace solide heurta l'homme sur la nuque. Une jeune fille de mon âge, encore plus frêle que moi, s'accrocha à mon avant-bras et m'entraîna dans sa course effrénée. Elle se retourna vers l'homme un bref instant.

« Va chier, gros tas ! », hurla-t-elle en tournant le coin de rue.

Après quelques minutes de fuite, nous nous effondrâmes sur un banc. Avant même d'avoir repris son souffle, elle gloussa, puis m'entraîna avec elle dans un fou rire hystérique. Sans même avoir échangé un mot, je savais qu'elle allait changer ma vision du monde. Une fois les larmes essuyées de nos yeux, elle me demanda simplement une cigarette. Je sortis une John Player pliée de la poche de mon vieux manteau. J'appris ce soir-là qu'elle avait fugué de chez elle, compte tenu de sa relation compliquée avec son père.

Une fois l'été arrivé, nous pouvions errer dehors sans nous soucier des engelures. Assise à mes côtés dans un coin du terrain de notre école secondaire, elle déchirait l'emballage d'un onigiri volé dans un dépanneur

japonais voisin. Nos maigres salaires de vendeuses de pot n'étaient pas toujours suffisants. Pour ma part, mes pouces habiles roulaient la seule forme de verdure que nous ingérions. Les Vulgaires Machins étaient encore en train de maudire la société dans ma minuscule enceinte sonore qu'une voix interrompit.

« Yo les mounes... vous êtes-tu, comme, lesbiennes ? »

C'était un Québécois pure laine dont le nom était Marc Tremblay-Dubois. La raison pour laquelle il se donnait un accent algérien slash haïtien restait inconnue. Il m'arrivait de me demander s'il parlait comme ça devant sa mère, ou dans son chalet de bois rond dans les Laurentides.

« Je sais pas, toi, t'es-tu gay, gros moron ? », répondis-je.

« Veux-tu qu'on t'invite la prochaine fois ? », renchérit-elle en agitant sa langue entre ses doigts en ricanant.

« Kiet... on sait jamais. », marmonna Marc.

« Va te crosser ailleurs. On est pas lesbiennes. », dis-je en allumant le joint délicatement roulé.

Une fois l'adolescent parti, elle se tourna vers moi.

« Parlant de gros porcs, j'ai rencontré un gars. »

C'est une fois après avoir terminé le secondaire qu'elle a emménagé chez son copain. C'était un mécanicien dans la vingtaine. Elle avait choisi d'ignorer ses problèmes d'alcool parce que vivre avec son père était devenu insupportable. On se voyait de moins en moins, et c'était les ecchymoses qui doubleraient sur sa peau. Elle avait perdu sa fougue de vivre. Et puis, « Il va me tuer. ». C'est la dernière chose qu'elle m'a dite avant qu'il fracture son crâne sur la céramique jaunie de la salle de bain. Elle n'y a pas survécu, et à ce jour, je me maudis de n'avoir rien fait. Je me maudis de ne pas l'avoir tué, le gros tas.



Texte

Blix Modeweg-Hansen

» Groupe 407

» Nouvelle littérature

Oeuvre

Soledad Cabada

» Groupe 405

La traque mortelle

La chaleur humide de la jungle enveloppa Victor alors qu'il quittait le campement, prêt à entreprendre une expédition audacieuse. Victor, accompagné de ses amis chasseurs, s'était engagé à traquer un tigre majestueux qui avait été repéré dans les profondeurs de la jungle dense.

Baignés dans l'excitation de la traque, les chasseurs atteignirent une clairière dans la jungle. À cet endroit, ils découvrirent des signes étranges et inquiétants. Des ossements dispersés et des restes de proies déchiquetées témoignaient d'un festin sauvage. Les regards des chasseurs passèrent de l'enthousiasme à l'inquiétude. C'est à ce moment que le grondement du tigre résonna, proche et menaçant. Le tigre se jeta sur le guide. Victor tira instinctivement. En colère, le tigre commença à attaquer les autres chasseurs, en tuant quatre. Le dernier ami de Victor s'enfonça dans l'épaisse jungle. Victor le perdit de vue en quelques secondes.

Les premières lueurs de l'aube éclairaient la jungle alors que Victor se frayait un chemin à travers les lianes et les buissons. Les hurlements lointains du tigre résonnaient dans l'air, marqués d'une menace tragique. Victor ajusta son fusil, son regard déterminé, fixé sur la poursuite qui se déroulait. La jungle était devenue un labyrinthe obscur, les branches se tordant comme des serpents à chaque pas. Victor sentait la tension monter à mesure qu'il progressait, la sueur froide perlait sur son front. Il se souvenait du rire de ses amis, des rires qui s'étaient éteints dans la nuit, remplacés par des cris déchirants.

Son instinct de chasseur était son seul allié. Il suivit les traces du tigre, des empreintes profondes marquées dans la boue. Le silence était lourd, uniquement interrompu par le murmure du vent dans les feuilles. Soudain, un mouvement brusque attira son attention. Le tigre surgit de l'ombre, griffes étincelantes, prêt à bondir. Victor fit un dernier effort, ajusta son tir et toucha la bête. Un rugissement remplit l'air, mais ce n'était pas terminé. Le tigre, blessé, mais déterminé, se jeta sur Victor dans un dernier acte désespéré. La lutte qui s'ensuivit fut féroce, une danse finale entre

le prédateur et sa proie. Victor sentit les crocs du tigre se refermer sur son épaule, la douleur mêlée à un sentiment d'accomplissement amer. Victor s'effondra, suivi du tigre, les deux ennemis partageant un dernier regard intense.

Les rayons du soleil matinal filtrèrent à travers les feuillages, éclairant la scène macabre. La jungle reprenait lentement sa quiétude, comme si elle avait été un témoin silencieux de cette tragédie. Le tigre, vaincu, mais puissant dans sa défaite, gisait à côté de Victor, les deux chasseurs devenus chassés.

Les autres chasseurs étaient désormais des souvenirs perdus dans les ombres de la jungle. La nature avait repris son cours, implacable et indifférente aux drames humains. Victor gisait là, une pièce de plus dans le casse-tête éternel de la vie et de la mort dans la jungle sans pitié.



Texte

Élizabeth Jasmin

» Groupe 401

» Récit inspiré de Royal (Jean-Philippe Baril Guérard)

Être satisfait, est-ce possible ?

Mon regard fixé sur le miroir installé dans la petite salle, je passais des heures à pointer mes insécurités en regardant la glace qui reflétait mon corps hideux à mes yeux : mon gras de ventre, mon squelette enrobé de bourrelets tels des serpents immenses ou même mon visage, recouvert d'une peau douce, qui était rempli de matière grasse. Sur le tapis bleu au sol se trouvait l'objet qui, pour moi, définissait ma juste valeur. Les chiffres bas, ceux que je visais à atteindre, et une flèche qui pointait vers ceux plus élevés que j'évitais. Chaque jour, cette balance me donnait envie de disparaître et de prendre la place de la fille que je trouvais parfaite : ma sœur.

Mes pas, ralentis par mon poids lourd, imprimaient des traces de bottes sur la fine couche de neige. En utilisant mon portable pour écouter de la musique, j'oubliais les regards intimidateurs des élèves du même âge que moi en chemin vers l'école. À la suite d'une journée interminable passée à l'intérieur du bâtiment scolaire, je suis rentrée à la maison, essoufflée. En ouvrant la porte, j'ai salué mes parents avant d'aller dans ma chambre. En montant les escaliers, qui me paraissaient interminables, j'entendais ma sœur crier mon nom. Après avoir mis mes tiroirs de vêtements de taille large en bordel, elle m'accusait d'avoir volé sa camisole. C'est à ce moment que je me suis retenue pour ne pas m'effondrer en larmes quand elle m'a dit que j'allais étirer tous ses vêtements, car j'étais trop obèse pour les enfiler. Comment ma propre sœur avait-elle osé me traiter ainsi ?

Depuis l'incident, je n'arrêtais pas de faire de l'exercice. C'était la pire phase de ma vie, mais ressentir la souffrance et ma sueur couler me donnait une sensation de réussite que je voulais toujours garder en moi. Chaque jour, je m'isolais dans ma chambre, je regardais des images de filles avec un corps parfait et je gardais mon objectif en tête, je me donnais même comme but de rentrer dans les vêtements de ma sœur, qui, eux, me donnaient une preuve que je devenais plus maigre.

Quelques semaines plus tard, je suis rentrée de mon entraînement de deux heures d'un nouveau sport que j'avais commencé. J'ai pris ma douche avant de descendre pour manger avec ma famille. En regardant la nourriture devant moi, j'analysais le nombre de calories qui s'y trouvaient et j'avais envie de tout jeter. Évidemment, mon alimentation était mon pire ennemi. C'était une obsession qui me hantait l'esprit : trop de sucre, trop de calories, trop de tout. Rendue au souper, j'ai inventé le prétexte que j'avais mal au ventre pour ne rien avaler.

L'été est arrivé en un claquement de doigts. Vêtue d'un maillot de bain, prête à aller me baigner dehors sous le soleil brûlant, je contemplais mon corps devant la glace, affichant un gros sourire sur mon visage. Mettant mon poids sur l'objet, la flèche indiquait cent livres. Pendant un instant, je me suis sentie belle.

En me regardant de près, j'ai constaté que j'avais de l'acné. Ma bonne humeur avait déjà disparu avant que je puisse descendre demander à ma mère d'acheter des produits contre les boutons à la pharmacie. Ma peau : mon nouvel ennemi.



Texte

Renaud Payeur

» Groupe 749

» Nouvelle littérature

Oeuvre

Xavier Gendron

» Groupe 404

Le tueur de l'Halloween

Il faisait froid, un froid glacial rarement vu auparavant. Pourtant, nous n'étions que le 31 octobre.

Alors que Franck se préparait pour accompagner son petit frère pour récolter des bonbons, il pouvait entendre le vent frapper et siffler contre le vieux bâtiment de campagne. Dehors, la noirceur de la nuit avait déjà envahi le village de Rawdon.

Comme à leur habitude, les deux garçons commencèrent la soirée avec le Chemin des sapins, là où il y avait le plus de maisons disponibles. Par contre, quelque chose était différent cette année-là. Le nombre d'enfants dans les rues avait beaucoup diminué. Ils avaient l'impression de marcher dans un village abandonné.

Soudainement, ils remarquèrent qu'une silhouette étrange les suivait depuis fort longtemps. Franck ressentit une vague de stress traverser son corps à toute allure. Il n'avait pas un bon pressentiment. La chose était massive et se déplaçait lentement. La joie des jeunes fut aussitôt remplacée par l'inquiétude.

Les deux frères décidèrent donc de rebrousser chemin afin de revenir plus vite à la maison. Ils étaient toutefois rendus à une trentaine de minutes de chez eux. La balade ne faisait plaisir à aucun des deux, surtout dans les conditions présentes.

Franck jeta un coup d'œil à sa montre. « Big, il est déjà onze heures, faut se dépêcher sinon m'man pis p'pa vont pas être contents », dit-il d'une voix tremblante.

Malheureusement, quelques minutes plus tard, les compagnons ne reconnaissaient plus où ils étaient. Rien ne leur était familier. Ils étaient perdus. En essayant de rester calme, Franck regarda derrière lui. Il constata avec horreur que l'homme les suivait encore.

Dans un mouvement de panique, il prit son frère par le bras et accéléra le pas vers une direction méconnue. Son corps tremblait de froid et de peur. Quelques minutes plus tard, ils se retrouvèrent dans un cul-de-sac.

Pendant ce temps, la météo ne faisait que s'aggraver. Désespérés, les deux frères ne savaient pas quoi faire. Tranquillement, la silhouette se rapprochait d'eux. Ils se cachèrent donc ensemble derrière un arbre. Ils prièrent pour que ça ne soit qu'un cauchemar. Mathias, le petit frère, tremblait dans les bras de Franck. Il fondit en larmes. Pour sa part, Franck essayait, difficilement, de garder son sang-froid.

Soudainement, les pleurs de Mathias arrêtèrent brusquement, comme s'il avait été coupé de son souffle. Tout à coup, un cri de terreur résonna à travers la forêt. Franck regarda par-dessus ses épaules et aperçut un vieux monsieur debout à leur côté.

POW ! POW ! POW !

Dorénavant, le silence s'empara de Rawdon, un long silence, un silence de mille mots.

Fabrice se réveilla en sursaut dans son lit. Rempli de sueur, son cœur battait vite. Depuis son arrivée à l'asile psychiatrique, chaque soir, il faisait le même rêve. Une imagination où il se mettait à la place des enfants qu'il avait brutalement abattus la nuit du 31 octobre 1983.



Texte

Enzo Sanchez Valero

» Groupe 402

» Gagnant du concours « Dix moi dix mots » de la Francofête

Sur le podium

Afin d'aller aux oranges

Voire à la fin de cette louange

Inspirer de la tête aux phalanges

Et étirer les faux départs

Voici un exercice mental à part

Savoir encorder les mots

Échappée extraordinaire

Avec la langue française en cathéter

L'adrénaline coule à flots

Quand l'imaginaire se libère

Il faut chercher le champion des yeux

En prenant garde au hors-jeu

Le collectif est élémentaire

Mais attention aux performances délétères

À la recherche de prouesses littéraires





Texte

Juliette Bourgeois

» Groupe 401

» Point of View Autobiography

Oeuvre

Zoe Ilg

» Groupe 403

"This meaningful memoir teaches the public about the powerful story of the brave Malala, showing us that persevering is the solution. The author paves the way, making her writing a beautiful experience for anyone seeking hope for the future. She keeps us motivated, believing that one day, everyone will receive the education they deserve and peace will prevail."

-Madeleine Monty, Collège de Montréal

If I were asking someone my age what they liked about school, their answer would probably be nothing. They would tell me about their teachers, and the dreadful homework that patiently awaited them when they arrived home.

Curiously, I never understood this feeling. I had not, a single day, experienced the urge to let go of everything and desperately find a way out of this prison. Because I knew that somewhere else, somewhere outside my little self-centered world, there was someone who didn't get to choose.

The invasion of the Taliban had made me learn the hard way. The worst part? Pakistan was far from being the only country where access to education had become a privilege rather than a necessity.

2008 announced to us that we had entered a period of terror. It was the birth of the supremacy of a fully patriarchal society, the death of the democracy that they had forever promised us. The government under the Taliban regime wanted to rule perfect people and it had succeeded: the mind of our nation had become man, and man only.

Try for a second to imagine how an eleven-year-old girl managed to stand up for herself. I was such an easy target. They thought they could take everything from me, including my freedom. But what they never knew was that I kept an ally on my side. I had a reminder of daring to appear strong when the world wanted me to be invisible.

He was my father, Ziauddin, my dear partner in crime.

Different by Gender, Equal in Learning

January 13th, 2008. The school bell had just rung. I casually walked home and found, like usual, the clock striking four fifteen on my return. As I was entering the living room, my parents told me what they had heard rumours. That day, only my mother spoke. Anger had killed her husband's words.

"Girls should go home in order to be there for the men and children," the extremists wrote on the local news paper, announcing that the schools located in Swat Valley would close in the next few days.

Two weeks later, my friends and I were separated from all males who used to be in our class.

In town, fear was spreading like a virus, a disease whose danger could not have been predicted or escaped. Mothers had to take their daughters under their care and teach them how to play their part in this unfair hierarchy.

From then on, the law reminded our people that women didn't have a place to be. Behind the bitter lies that

were put into our heads, the idolization of the veil was giving the perfect recipe for the reign of a bloody and everlasting chaos. In families, toddlers and children disappeared without warning and forever lost touch with the ones that had spent their lives loving them.

I was soon used to the troubling rhythm of this daily cycle of violence. I could sense a greater distress around me every new day that passed, as the army tried to follow each of our steps and to crush our hopes of escaping their orders.

Hiding like this wasn't a life. I refused to suffer in this endless purgatory and hold on to a future in which the dreams of millions of young females would have no tomorrow.

//

When I was in school, a part of my success came from my impressive oration skills. Since the age I learned to count, I had always been passionate about sharing the thoughts and heavy feelings that laid on my heart, honoured to leave a mark in someone else's story.

Today, as I stood in front of my school, this was what I was doing. I was devoted to offering my voice as a gift. In return an audience from all ages bowed to me with immense respect in an ocean of cheers and applause.

My words held a strength I never thought I possessed. They made smiles appear in a crowd of gloomy faces. When they were left in the air, sparks of tears glimmered in looks of despair and misery. More than anything, they allowed Pakistanis to believe that they would defeat the barriers imposed by the Taliban.

But it was all too beautiful. Even if I knew the risks of getting caught, I wanted to be the one who resisted. For me, the thought of giving up the promises I had made to myself and to my people was unimaginable.

Now that I was fighting back, my name was out in the open and it would only be a matter of time before they would try to stop me.

//

When I heard the sound of the first gunshot, I finally understood what the terrorists wished for behind the foundations of their cruel system. They wanted to see us, girls, in our most vulnerable position in order to feel more powerful. Therefore, they were making us bleed while hiding the proof of their crime right in front of our eyes.

Pow.

This was all it took me to lose control of my body. In my last moments of consciousness, my senses were drowned in the dark melody of screams and cries, joining the anthem of our mutilated generation.

Epilogue

Two years had passed before I moved to England with my parents. Since the day I had been attacked in my home country, my dad did his best to protect me. What he wanted was for me to keep being the daughter he knew. "Youth stays quiet because war is our only option. Show us that it isn't too late to listen."

On the day he delivered these words to me, I became the youngest person to receive the Nobel Prize. I wasn't alone anymore. One step at a time, women, little and grown, were finding their way through the maze of the business world. In the course of the same year, many of them graduated from high school and university. Others were still discovering their love for medicine, teaching or engineering.

Either way, I knew I had won my fight: I had given peace and equality a second chance.



Texte

Marilou Ducharme

» Groupe 405

» Point of View Autobiography

"This interesting short story about the famous filmmaker, John Cassavetes, shows a moment where he has a conversation in the train station with a man as he's on his path to fame. It contains great descriptions of different elements of the story and is beautifully written."

-Tessa Huynh

My name is John Cassavetes, and I was born December 9th, 1929. I am of Greek heritage but was born and raised in New York, America. I am who I want to be. See, my greatest gift is that no matter what people think of me or my movies, I always stand by them. It's not something I always had. It's something that I was taught by someone who I think stopped caring about others' opinions long before I was born. If heroes exist, he might as well be mine. He saved my life.

The Man Who Had Nothing and Wanted Nothing

The story of a man who had nothing and wanted nothing. It was about a man who drank, smoked, and thought his life was meaningless. He wasn't suicidal and liked living just fine. He just didn't see any point in it. He was a piece of shit, too, and treated people like dirt, but he was aware of how awful he was. I give him credit for that. Knowing you're awful makes you a better person than all those other assholes who don't know what they are.

That was the first story I ever wrote. I had signed up for a contest for young aspiring writers who wanted their stories on "the big screen," as people say. Yes, back in 1946, at seventeen, that was my dream: "the big screen." So I sent the story that I wrote over the course of a few months to these big-time producers, and anxiously waited for a response. It came soon after. I received a letter calling me to Hollywood, California, to review my piece. I was ecstatic. This was all I had been waiting for. The beginning of my life's accomplishments I thought. In a way, I ran from home that day. All my dreams were coming true. I said goodbye to my mother, a good woman, and she wished me good luck and farewell, and made me promise to write home.

I biked to the train station. New York wasn't what it is now, and biking wasn't a sure bet to being run over. I sat on a bench in the train station and lit a cigarette. I liked thinking it was because I took after the man who wanted nothing, but smoking was really just in the family.

"Where you going to?" a man asked. He looked like everybody else, a common man, bald, and had a solemn look in his eyes. I think that was just how his face always looked. He didn't seem all that happy. I, however, couldn't have been happier to answer that question.

"Hollywood," I said proudly. He looked at me with dull eyes, not really impressed. I thought maybe he didn't know what it was or something, but no, he knew, he just didn't think it was a big deal.

"Why?" he asked. He bent to his bag, a military, beaten-up bag and took out a pack of cigarettes. "You got a light?" I handed him my matches.

"I'm going to produce a movie I wrote." He gave me my matches back.

"What's it about?" Maybe he did care or was just bored enough waiting for his train.



"It's about a man who has nothing and wants nothing." I paused and took the cigarette to my lips. "He lives with himself every day. That's the story."

He looked at me slightly shocked, and I liked the look in his eye. "And you think people are gonna care about that?"

That I liked less. "It's a good story, I want to say you should read it, but you'll see it as a movie soon enough."

He brought the cigarette to his mouth and inhaled for the first time since he sat next to me. "The right answer to that is 'Who cares?'"

I didn't know what he was talking about. I mean what kind of idiot did he have to be. I cared, and of course I wanted people to care. This was my work, how could I not care? I let his words die for a minute before asking him where he was going. He took the cigarette to his mouth again and inhaled deeply.

"I just came back from Philly. My dad died." He didn't look sad; he said it matter of factly. "You're not gonna express your condolences?" he asked, his voice a whisper.

I looked down at my shoes and brought my cigarette to my lips. "Is it going to make you feel any better?"

It wouldn't. I knew it wouldn't because I knew how this stranger was.

"No." I wrote about someone similar. I was going to make a movie about a man so similar. "How does your story end?" he asked me.

"The man is sitting in his room, somewhere in New York City looking at his ceiling, smoking and drinking. That's also the first scene."

He grunted as an acknowledgment. "That's a shitty ending."

The train whistle blew. I got up and threw my cigarette on the ground before stepping on it. "Better than blowing your brains out if you ask me."

I looked at him as he looked back a little dumbfounded. I walked away, and he screamed good luck to me when I stepped onto the train. Then I watched him leave the station. I was on the train when the excitement died down. I looked out the window. The stewardess had placed a cup of coffee in front of me, but it was room temperature which I considered impossible to drink. The rain outside brought fog to the windows. It was slightly cold out, and it smelled good. I could hear a couple, a few seats back, talking about their upcoming wonderful vacation, how excited and happy they were, how they would be able to see actors and famous people, the beach and big houses. Hollywood! I was going to Hollywood, where the world is in bright colors, and there's no fog on the windows, where it's always sunny and smells like sea salt, burned skin and dead fish.

But I did not want Hollywood, not even a little bit. I wanted something real. I wanted people to see art and something different instead of the same generic garbage. Because there's nothing more interesting than real life. I wasn't going to Hollywood. I was going to produce the movie on my own. I took the room temperature coffee to my lips and took a sip. "What a nice cup of Joe!"



Texte

Julieta Maria Fonseca Nava

» Groupe 403

» Point of View Autobiography

"A touching tribute to growing up, healing by finding your faith, all through a lovely story dedicated to friends and caregivers. Julieta Fonseca Nava proves that a story does not need to be long to bring one to the verge of tears."

-Klara M. Oberson, author of "How to Avoid your Enemies, Teach a Lesson"

I am responsible for my best friend's death. When I was a young boy, I had a Border Collie named Jacksie. He was my best mate, the missing part of my soul. We would spend our evenings together, dashing around the picturesque neighbourhood and terrorising younger kids. The adrenaline was heavenly, I shall admit, but one day my entire world was shaken to the depths of hell itself. I remember the smell of a British spring rain, the sun spreading warmth over my skin as I escaped my mom's wrath, and thinking, wow, this day couldn't be any better. The bliss was cut short by a bone-rattling cracking sound. I turned around to find Jacksie lying on the wet pavement, looking as lost as a turtle trying to find the sea. Desperate. He had followed me, but I hadn't noticed. Grief overcame me as my mother fought the reckless driver. I bawled for weeks on end, my body simply refusing to stop. No matter how intensely I prayed each night kneeling next to my bed, the ache on my chest wouldn't leave me. I forced everybody to nickname me Jack, a fact that still stands today. Looking back, I know I must have acted in such an aggravating manner it is a surprise my family didn't go mad. But still, it was my first taste of woe, of real pain. It introduced me to a world filled with darkness, one that even today makes it hard to love.

To Grieve the Tears

When my mother died, I died a little bit too. As a youngster, she would teach me how to read and write like a poet. She would tell stories from the Bible and make me fall in love with them. This woman loved me more than any other being in existence. Or so I thought at the time.

But because of this, her passing wasn't a simple, "Oh, one less person in the house."

No.

It was more similar to, "Oh, I just lost my entire lifeline and I will never get her back. Wonderful."

It wrecked me, broke my heart into infinite, jagged pieces that hurt my chest everytime I tried to take a breath. Only ten years old, and the beast of grief was already pounding against my skull, demanding to be heard. And what did my father do to calm it? He sent me far away to a boarding school. There, the violent and abusive headmaster turned my cold, broken despair into a burning suffering. A smart idea, clearly. I felt as if I were drowning in air, bitterness poisoning my tongue.

At sixteen years old, I entered Oxford University with that pompous ego of mine, and I realised I didn't know where I was going at all. Yes, the literature lecture room was right in front of me, but I didn't really know what I was supposed to do with the breaths that someone I would later come to know gifted me everyday. Sorrow had started to become unendurable and I fought to find an explanation to it, a purpose to my existence. So I enrolled in the army during the First World War, thinking this would guide me. But I was as young as the universe is old. The atrocities I witnessed only fed my preposterous fear that a good God could not exist if he allowed such

torment to take place. I kept thinking, This is all too much. When I left battle, I buried my faith in those fields. And for the first time, I truly lost my way. I was utterly frightened, like Jacksie. Like the Prodigal Son.

Coming back to Oxford was harsh. As the antisocial teenager I was, I still didn't understand what my calling was. And as most antisocial teenagers do, I searched for comfort in books. At only nineteen years old, I decided to build a career for myself writing poetry, honouring my mother's taste even if I couldn't honour her beliefs. I spent countless nights stabbing my pen against the soulless paper, but I wasn't successful. Even worse, my marks at school had started to drop, which meant I was at risk of getting expelled. All because of this nonsensical distraction. So much for finding my destiny. But it didn't matter how hard I willed myself to let go. I couldn't. I wouldn't. All I could do was repeat an ashamed prayer-like promise to myself.

This isn't sufficient, but something else will be.

However, everything was crumbling.

A rotting void was still eating away at my entire being, and I thought I could stop it by giving away what little money I earned from my published novels to a modest charitable organisation under my name. I was searching for peace, and I believed stripping myself of any desires of fame and caring for those in need would bring me joy and direction. This helped me as well as can be imagined. Irrational solutions must be a family thing. At this point, my academic record was in shambles and I had no friends or money left in my pockets. The model pupil indeed.

At last, I grew desperate. I opened my heart to religion for the first time since the war, but I was looking in the wrong temples, the wrong altars. I read many sacred texts trying to find one that seemed convenient for me, much like a spoiled child whose company is never enjoyed and whose desires are never fulfilled. I had no other options left, the weekly notices of my unpaid rent piling up on my desk. So I prayed. Out of selfishness. As much as I prided myself for being intellectually inclined, I was foolish and I couldn't see it. Maybe that was the problem, after all.

One day, though, everything changed. As I dove fully into my work at university again, I befriended a very cocky, very peculiar writer: my dear Tolkien. He is my miracle because he saved me. In a single afternoon, may I add, which is simply a blatant insult to my Jonah-like pride. This particular day, Oxford's grounds, still damp from the never-ending rain, loyally acted as a quiet place of contemplation while we discussed the essence of mythology. It had been a long while since I had classified the Gospels as such, but something felt odd that day. And then Tolkien spoke.

"These are Godly myths, Jack. Our Lord expressing Himself in our small, tangible reality," he explained, "whereas the other, more common myths are man-made. Remarkable stories written to paint a picture of God."

"All coming from the creative minds of poets. Am I right?" I wondered.

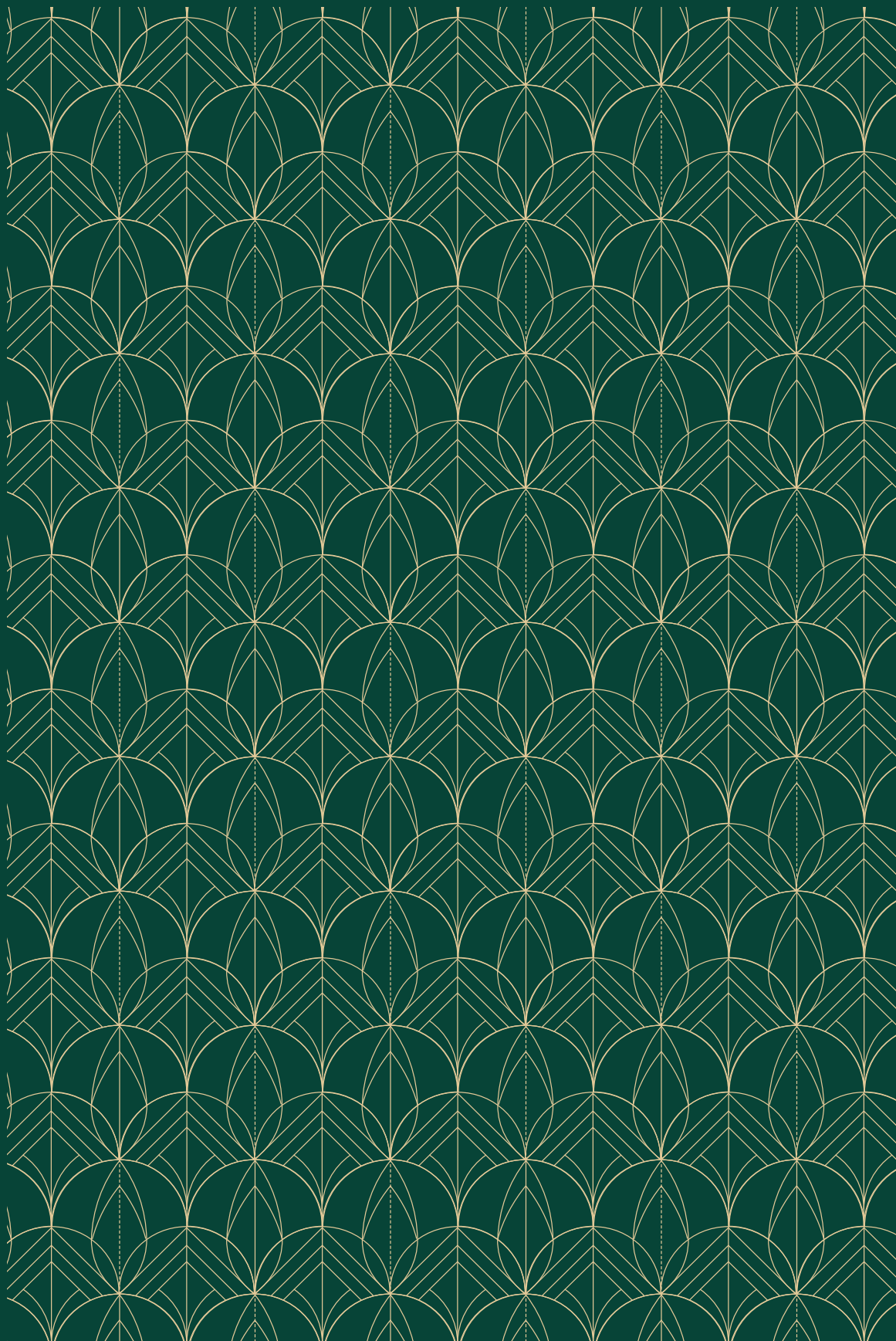
"Precisely. We are, after all, most loved by God."

Somehow, it all made sense in my head. I was overcome by an intense peace that took my breath away. I knew, vibrating in my bones, that I had found my purpose, my joy. A walk in the park, quite literally.

Immediately afterwards, I found myself with a renewed passion for writing through different genres, and I felt called to share my faith through this gift. So I did. It has been the most courageous thing I've ever done. Even if I wasn't at battle anymore, the spiritual warfare has been real. But I'd do it all again for Him, which is why I wrote *The Chronicles*: faith has given me something worth fighting for.

I also threw myself into the Word of God. I have come to know the Lord that wakes me up every day and I've finally come back to Him. So, at last, the beast was freed. I now know peace because I understand that grief shapes us into who we are. Nobody likes struggle, but suffering has given me the strength to heal and grow. I aspire to show these nuances in my works and encourage others to feel the same because taming that savage animal has been liberating. Maybe even more than my pipe.

But the slow, almost maddening mending of my still-fresh wounds has only been possible through Christ. After the changes I made in my life, I tried to surrender completely, but humility has never been an easy skill. I've had many names looking to achieve fame, but I must admit Jack is my favourite. He showed me joy, passion and growth. He showed me Jesus. I am now proud to be a Christian and will defend my Lord with my dying heart. However, the misery of my past still lingers, making forgiving with pure love an enormous challenge. I have found peace, yes, but I still grieve. Not the losses that once punctured my soul, but the person I used to be. I grieve the screams, the weeping that was forcefully taken from me. I grieve for that young boy that was torn apart. I grieve the tears that I never could keep.



Texte

Ophélie Galipault

» Groupe 403

» Point of View Autobiography

"Heartbreaking but necessary, Ophélie Galipault makes us aware of a difficult reality: drug addiction. Beautifully written, this story will absorb you in the universe of the famous rapper, Lomepal."

-Anne Julie Duhamel, Le Devoir

Growing up, drugs and alcohol were very present around me. Of course I skated and music was a big part of my teenage years, but my mom didn't skate or rap—she drank and got high. That's the difference, what I did was a huge part of me, but drugs and alcohol were always with me. I used to come home, see my mom drunk, get mad at her because she was drunk, and then go to the skatepark and get drunk to escape reality. Those were my teenage years.

Flip

On street Hauts-De-Seine was this skatepark called Porte de vanes. My friends and I used to go there everyday after school and on the weekend, even if it was raining or snowing. This place was sacred to us. Since we were there all the time, my skateboard skills impressed the girls when they came to chill Friday nights. Needless to say I was one of the best skaters in my friend group, so eventually all the ladies came my way. But they weren't flowers, no, they were carnivorous plants, the hottest ones in Paris but also the ones who broke hearts. Once they found someone better or prettier than you, they would bite and leave you bleeding.

In the last week of summer, every Parisian skater would gather at one skatepark, and we would organize a small competition to show off the skills we learned during the school break. Most of my friends were participating, so I decided to do it, too. It was my first time skating in front of that many people, so I was really fucking nervous. But once I got in the bowl, all eyes were on me, people cheering for me. It was an amazing feeling, for once, I was the center of attention. I was the one everyone was looking at, and I felt like the most important person in the world, and I loved that feeling. I still do. I jumped in the bowl, did a kick flip and skated as if I was born on one. I didn't win because, obviously, there were older and better skaters than me, but I was still very proud of myself.

When I came home, I thought that nothing in the world could take away the joy I had, but of course I wasn't right. I came home and saw my mom passed out drunk on the floor, and I don't know why but that day I was furious. I remember thinking, "Why is everything about her? Can I be in the spotlight for one of the first times in my life?" But when I come home, it was about her, about the empty bottles on the floor and the burning cigarette on the mat. All I kept thinking of was the fact that she'd always kept everything from me and left me with nothing. With eyes tearing up I shouted, "Why do you always take everything from me?! Why can't you just get up and start acting like a real mom?! Because it's pretty much time you start, right mom?!" At this point, my eyes were pouring rivers and I screamed even louder, "Why can't you just get your fucking life together and take care of me?!" I took the empty bottles and threw them beside her. My mother suddenly moved and crawled across the living room to the corner. She cried and cried, excused herself but nothing could make me forget what I had just done. I had just screamed at my mom, even though she's a shitty one, but also smashed glass bottles at her. I could've hurt her, or even killed her. I was scared of myself, of what I was capable of doing even to the one I loved.

Today, even though I accepted the fact that she will never really take care of me, I still hate her. I'm in love with the attention her neglect is giving me, not of my mother.





CINQUIÈME SECONDAIRE



Texte

Alexandre Toriz
» Groupe 502
» Lettre ouverte

Oeuvre

Anne-Sophie Hall
» Groupe 504

L'intelligence artificielle: une lame à double tranchant

Saviez-vous que, d'après une enquête menée par la firme Léger, 30% des Canadiens utilisent des outils d'intelligence artificielle (IA), comparativement à 25% l'année passée ? C'est hallucinant ! Mais cette invention récente est-elle réellement bénéfique, chers lecteurs du *Pouvoir des mots* ? À mon avis, l'IA ne contribue pas à rendre le monde meilleur à cause de sa tendance à encourager l'indolence et à nous dérober des emplois.

Premièrement, l'IA promeut la paresse. En effet, dans l'article « Les menaces technicistes de l'intelligence artificielle », Yoshua Bengio, de l'Institut des algorithmes d'apprentissage de Montréal (MILA), affirme que, parmi les futures applications de l'IA, il y a les maisons intelligentes. « Elles connaîtront nos désirs avant même que nous ayons le temps d'y penser. Elle saura qu'on veut un café à 7h le matin, [...] devinera qu'on aime écouter de la musique classique au retour du travail, tamisera nos lumières en soirée. » Vous rappelez-vous des humains dans le classique de Pixar, *Wall-E* ? Gros, paresseux, avec la technologie qui fait tout pour eux ? Dans ce cas-ci, nous ne sommes pas très loin de la réalité. Après tout, nous n'aurons même plus besoin de nous lever pour faire quoi que ce soit. Mais cette paresse ne se limite pas qu'aux tâches physiques quotidiennes, l'IA commence déjà à s'attaquer aux tâches mentales. Dans l'article « ChatGPT, ou l'IA qui fait peur », Alain McKenna, l'auteur de l'article, mentionne que ChatGPT (une application d'IA conçue pour être facile à utiliser et accessible à tous) vise à donner, « en réponse à une question très précise, des textes touffus et détaillés rivalisant dans leur forme avec des essais de niveau postsecondaire. » Une application si facile d'accès qui offre des réponses précises et approfondies à l'aide de seulement quelques mots ? La fainéantise n'a jamais paru plus alléchante. Les étudiants n'ont plus besoin de mettre d'efforts pour obtenir une réponse digne d'un 100%. Les professeurs n'ont plus besoin de passer des heures à corriger des copies. Réellement, les deux n'ont plus vraiment besoin de travailler. Voilà pourquoi, d'après moi, l'IA promeut la paresse.

Deuxièmement, l'IA vole des emplois. Grâce à l'IA, « tout » est possible ! Voulez-vous devenir le prochain Denis Villeneuve ? La prochaine Marie Uguay ou Yvonne Bolduc ? Ne faites que demander à l'IA et vos rêves deviendront réalité ! En effet, certaines personnes, comme Ross Goodwin, ont publié un roman fait entièrement par l'intelligence artificielle et d'autres, comme Obvious (un collectif d'artistes français), utilisent cette technologie pour créer et vendre des « oeuvres d'art » à 432 500\$. La créativité, la culture et l'imagination sont massacrées par des « oeuvres » faites par un ordinateur. À l'aide de seulement quelques clics, les utilisateurs peuvent créer des ouvrages que certains artistes prennent des années à mener à terme. Mais ce n'est pas tout. Même le domaine de la santé n'est pas à l'abri de telles machines. Dans l'article « I.A.: progrès ou danger », Marie-Jean Meurs, du département d'organisation et ressources humaines chez HumanIA, partage qu'« utiliser l'IA pour établir un diagnostic [médical] relève encore de la science-fiction, mais l'IA a déjà commencé à pénétrer le secteur médical – recherche, prévention, traitement – et à servir en tant qu'outil d'aide à la décision pour le personnel soignant. » Ça devient inquiétant. Bientôt, un robot sera en mesure de faire un travail tout aussi méticuleux qu'un humain qui a mis plusieurs années à étudier dans ce domaine. « Plus de 300 millions d'emplois seront touchés par l'IA. Deux tiers des postes s'appêtent à être automatisés », confie une étude de Goldman Sachs. Le chômage ne fera qu'augmenter à travers les années qui suivent si aucune mesure radicale n'est mise en place. Voici pourquoi je suis d'avis que l'IA ne contribue pas à un monde meilleur, car elle s'emparera de nos emplois dans un avenir proche.

Finalement, chers lecteurs du *Pouvoir des mots*, voici les raisons pour lesquelles je pense que l'intelligence artificielle ne contribue pas à rendre le monde meilleur. Elle encourage l'oisiveté et nous dérobe des emplois. Or, la question se pose: devons-nous accepter le changement, les bras ouverts, ou nous poignardera-t-il si nous lui tournons le dos ?



Texte

Victor-Alexandre Rochon

- » Groupe 501
- » Lettre ouverte

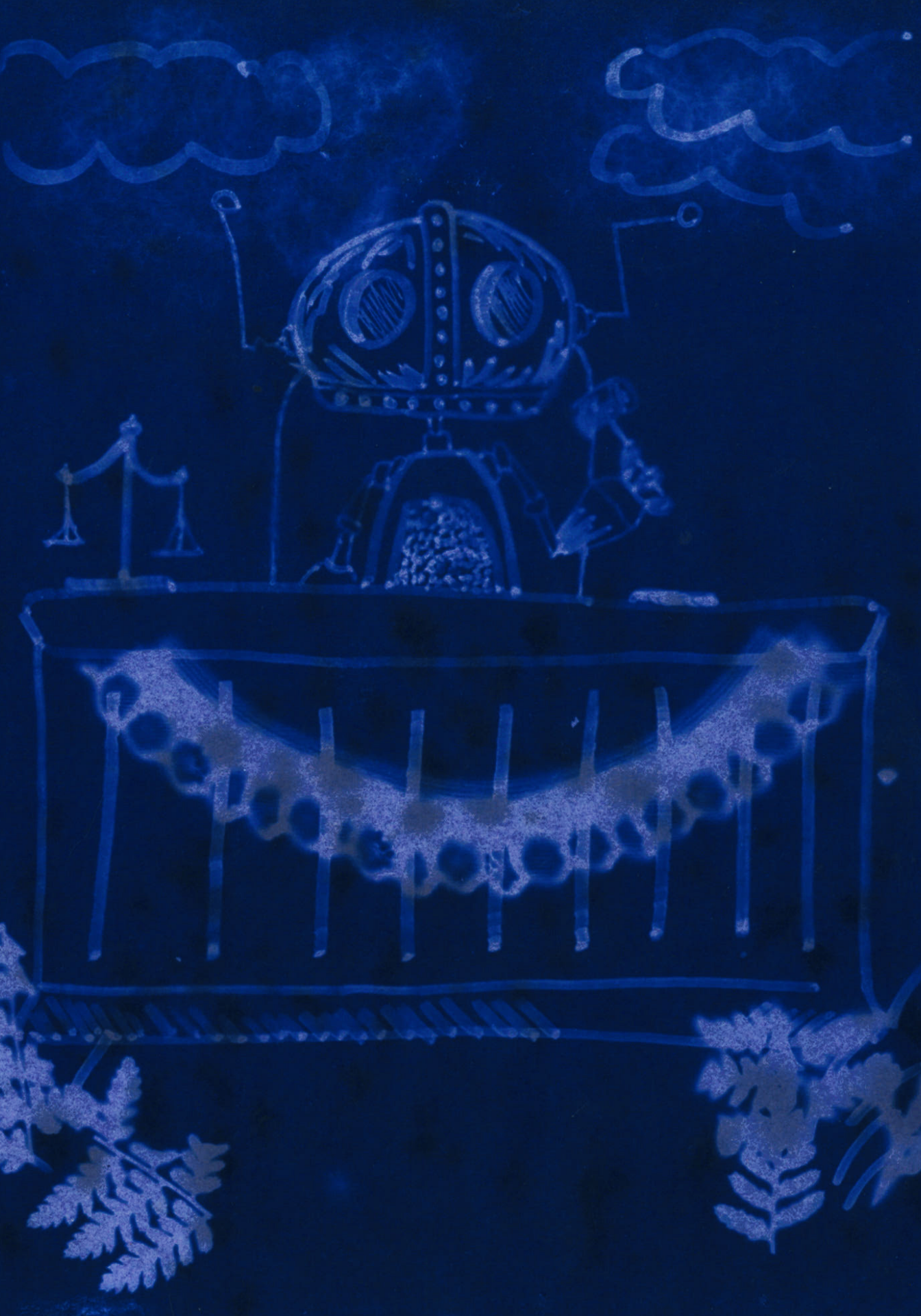
Les robots à la rescousse !

Terminator, *Black Mirror*, *Screamers*, et j'en passe. Les films et séries télévisées véhiculent tous le même message: les robots et les ordinateurs sont dangereux pour l'humanité. Cette idée est complètement fausse ! Au cours des dernières décennies, le monde a énormément bénéficié d'un grand nombre d'avancées technologiques plus impressionnantes et innovatrices les unes que les autres. L'une d'entre elles sort du lot et est la cause de plusieurs débats depuis quelques années: l'intelligence artificielle (IA). Alors, chers lecteurs, je vous pose la question: l'IA contribue-t-elle à rendre le monde meilleur ? Je crois fortement que oui, car cette nouvelle technologie permet d'améliorer la qualité de vie de dizaines, voire de centaines de millions de personnes autour du globe.

Premièrement, je pense que l'intelligence artificielle est un outil qui contribue à rendre le monde meilleur, car elle a permis de révolutionner le monde de la médecine. En effet, l'IA a pris une place importante dans ce domaine au cours des dernières années. Selon Leem, l'organisation professionnelle des entreprises de médicaments opérant en France, le marché de l'intelligence artificielle s'élevait à 4,9 milliards de dollars en 2020. D'après moi, ces chiffres exorbitants s'expliquent par la capacité inouïe qu'a cette technologie à analyser des quantités d'informations, que le cerveau humain n'est même pas en mesure d'assimiler, en un claquement de doigts. Me croiriez-vous si je vous disais que ces informations, une fois interprétées et analysées par l'IA, permettent aux travailleurs de la santé d'offrir un service de meilleure qualité, ainsi que des traitements personnalisés selon les besoins du patient ? C'est absolument vrai ! De plus, cette technologie est capable de détecter des maladies plus tôt en analysant des dossiers et des tests médicaux. Ces avancées majeures dans le domaine de la santé nous confirment que l'intelligence artificielle contribue à l'amélioration de notre société.

Deuxièmement, je pense que cet outil révolutionnaire rend notre monde meilleur parce qu'il contribue au bien commun en améliorant les systèmes de sécurité. En effet, les caméras de vidéoprotection équipées d'une intelligence artificielle se trouvant dans les rues ou les lieux publics sont en mesure de faire le tri des informations qu'elles emmagasinent pour se concentrer sur les cas qui requièrent l'intervention des services de secours. En d'autres mots, ces caméras intelligentes sonneront l'alarme chez les services d'urgence lorsqu'elles observeront une agression ou tout autre crime de la sorte. Les caméras équipées de l'IA permettent également de prévenir les décès reliés aux accidents domestiques. Par exemple, la chute d'une personne âgée vivant seule ou encore un enfant s'étouffant avec un objet qu'il a pris par terre. Ces accidents sont plus communs que vous ne le pensez. Selon l'article de *L'Usine nouvelle* intitulé « L'intelligence ambiante, IA au service d'une meilleure qualité de vie », il y a 20 000 décès reliés aux accidents domestiques chaque année ! Voilà donc une preuve parfaite, chers lecteurs, que la présence de l'IA en public ou chez soi peut sauver des vies et contribuer au bien commun.

En conclusion, je pense que l'intelligence artificielle contribue à rendre le monde meilleur, car elle permet l'amélioration des domaines de la santé et de la sécurité. Il est impossible de savoir jusqu'où ces progrès technologiques nous mèneront. Je me demande si, un jour, nous verrons les légendaires voitures volantes.



Texte

Tam Doan Dang

» Groupe 501

» Lettre ouverte

Oeuvre

Mélia-Rose Pantazis

» Groupe 506

IA: intelligence artificielle ou inconscience accélérée ?

Lorsque les ordinateurs sont devenus accessibles pour la première fois dans les années 1980, une vague d'angoisse a surgi. Les gens étaient inquiets de l'impact qu'aurait cette invention dans leur vie, certains craignant même qu'ils en deviendraient les esclaves. De nos jours, les nouveautés technologiques développées grâce au progrès de l'intelligence artificielle (IA) suscitent des préoccupations similaires. Cela m'amène à vous poser la question suivantes : l'IA contribue-t-elle à rendre le monde meilleur ? Si vous voulez mon avis, chers lecteurs du *Pouvoir des mots*, je suis persuadée qu'elle lui nuit.

D'abord, l'intégration des nouvelles technologies dans le marché du travail est en augmentation et entraîne une exacerbation des inégalités socioéconomiques. En effet, on estime un total de 85 millions d'emplois automatisés d'ici 2025 (World Economic Forum, 2020). Certains soutiennent que les gains de nouveaux emplois créés grâce à l'IA sont plus importants que les pertes qu'elle cause. Cependant, avant de faire un tel jugement, avons-nous déjà réfléchi à qui peut accéder à ces opportunités ? Ces nouveaux emplois exigent un plus haut niveau d'éducation. Ainsi, à mesure que les emplois demandant moins de qualifications sont automatisés, les personnes moins instruites ne peuvent pas facilement faire la transition vers ces occupations. Ces individus se retrouvent marginalisés et incapables de se trouver un poste pour lequel ils sont qualifiés. À l'autre extrémité, ceux qui ont déjà accès à des carrières bien payées ne font que s'enrichir davantage. Je m'élève contre l'idée d'un monde où les riches s'enrichissent et les pauvres continuent de s'appauvrir. Bref, il m'est évident que l'intégration croissante de ce système intelligent dans le milieu du travail contribue au déséquilibre des richesses.

Ensuite, les biais présents dans ces systèmes automatisés renforcent la discrimination au sein de nos communautés. En d'autres termes, les données utilisées par les algorithmes véhiculent des idées préconçues. Malheureusement, elles contiennent souvent des préjugés découlant des inégalités sociales, historiques et actuelles. À mon avis, le problème se pose lorsque ces biais perpétuent l'injustice dans le système juridique pénal. Dans certaines cours aux États-Unis, le programme Corrections Management Profiling for Alternative Sanction (COMPAS) est utilisé. Ce logiciel sert à évaluer les probabilités de récidive d'un accusé et se base sur des données concernant ses informations personnelles. Au premier abord, cela a l'air assez utile, n'est-ce pas ? Toutefois, cet outil a faussement attribué un risque de récidive deux fois plus souvent aux hommes issus de minorités visibles qu'aux hommes blancs (« L'éthique en matière d'intelligence artificielle; les biais discriminatoires », 2023). Trouvez-vous cela encore avantageux ? Pour ma part, je suis complètement dévastée que nous permettions à ce monstre d'augmenter les disparités dans notre monde. Voulons-nous réellement le laisser recréer des décennies, voir des siècles de discrimination ? Je suis personnellement heurtée par cette pensée. En somme, cet enjeu éthique et discriminatoire explique clairement la nuisance extrême de ces avancées technologiques.

En conclusion, la hausse des disparités sociales, économiques et ethniques démontre en toute évidence le sérieux du danger de l'IA dans notre monde. Nous devons agir rapidement pour trouver des solutions à ces défis actuels. Si nous n'en trouvons pas et que notre propre création venait nous dépasser en matière d'intelligence, qu'advient-il de l'humanité ?



Texte

Renaud Deschênes

» Groupe 501

» Lettre ouverte

Une intelligence sans artifice !

Si vous êtes à l'affût de vos derniers placements ou de la situation boursière du moment, vous n'êtes pas sans savoir que les marchés boursiers sont contrôlés, depuis des années par les mêmes grands joueurs habituels. Ceci dit, si on regarde les entreprises ayant la plus haute capitalisation boursière, on peut apercevoir Nvidia à la troisième position, se plaçant devant les géants tels que Google, Amazon et Tesla. La nouvelle perle rare de Wall Street est pourtant inconnue au bataillon et pour cause, car l'entreprise s'est glissée en haut de ce classement en produisant les puces électroniques ultrapuissantes utilisées pour créer les modèles d'intelligence artificielle (IA). L'intérêt des entreprises quant à l'IA est donc visiblement colossal et cela nous pousse à nous demander si elle contribue à rendre le monde meilleur. Pour moi, la réponse est sans équivoque: OUI ! Et je vais vous dire pourquoi.

Tout d'abord, chers lecteurs du *Pouvoir des mots*, l'IA est extrêmement bénéfique au monde de la médecine, mais commençons en mettant les points sur les « i ». L'IA se traduit par l'imitation de comportements ou de réflexions humaines par une machine. Dans le contexte médical, on parle des infirmières, des docteurs et même des chirurgiens qui peuvent maintenant être assistés par des modèles d'IA. C'est d'ailleurs exactement ce sur quoi travaille l'équipe de Yoshua Bengio, notre superstar québécoise du milieu. Selon un article du *Devoir* publié le 23 septembre 2023¹, l'institut MILA développe une IA capable de détecter les signes d'Alzheimer à un stade précoce. C'est utile, car pour un médecin, il est souvent compliqué de tenir compte de toutes les informations d'un patient. Avec l'aide d'une IA qui peut prendre en charge beaucoup plus de données, l'analyse est plus complète, plus précise et rapide. Bref, chers lecteurs, je ne sais pas quand vos pieds ont touché le sol d'un hôpital québécois pour la dernière fois, mais au vu de la situation de notre système de santé, je pense qu'il faut se rendre à l'évidence de la nécessité de l'IA dans le monde de la médecine. Non seulement pour accélérer le processus, mais aussi pour améliorer la qualité de nos traitements.

Ensuite, l'IA peut être extrêmement utile pour les gens souffrant d'un handicap physique. En effet, connaissez-vous quelqu'un ayant perdu une certaine partie de sa liberté à cause d'un handicap ? Heureusement, des jeunes pousses comme Neuralink tentent coûte que coûte de repousser les limites de l'IA pour leur redonner cette liberté. Selon un article de *La Presse* publié le 21 mars², l'entreprise californienne aurait réussi l'implantation d'une puce électronique capable de communiquer avec l'esprit. Le premier test humain a été réalisé sur un homme tétraplégique qui, grâce à la puce placée dans son cerveau, est maintenant capable de déplacer un curseur d'ordinateur seulement avec la pensée. Cela peut paraître anodin comme accomplissement pour vous et moi, mais pensez une seconde à tout ce que cela permet. Des prothèses contrôlées par la pensée pour les amputés ? Pas de problème ! Des exosquelettes télékinésiques pour les grands brûlés ? Absolument ! Les possibilités sont infinies et force est de constater que ce sont des avancées qui changent des vies. Bref, quant aux implantations des puces dans le cerveau, vous pouvez juger cela autant que vous voulez dans le confort de votre bonne santé, mais pensez à comment votre avis changerait si votre liberté physique se trouvait limitée.

Pour conclure, c'est certain que l'IA est un sujet controversé, mais je reste convaincu qu'elle contribue à rendre le monde meilleur, non seulement en raison de ses applications dans le domaine du dépistage médical, mais aussi pour son utilité à redonner la liberté aux personnes handicapées. D'ailleurs à la suite de l'ascension fulgurante de Nvidia cette année, à quoi pouvons-nous nous attendre en ce qui concerne l'IA pour les prochains mois ?

¹ Le Devoir, « Créer la médecine de demain grâce à l'IA », Leila Jolin-Dahel, 23 septembre 2023.

² La Presse, « Diffusion d'une vidéo d'un homme tétraplégique jouant aux échecs par la pensée », Agence France-Presse, 21 mars 2024.



Texte

Noémie Morin

» Groupe 501

» Lettre ouverte

Oeuvre

Selin Eraksoy

» Groupe 504

« Idiocratie » : notre nouvelle réalité ?

Saviez-vous qu'à peine deux mois après son lancement, le logiciel ChatGPT avait déjà amassé plus de 100 millions d'utilisateurs (Amandine Dujardin, septembre 2023) ? La présence grandissante de l'intelligence artificielle (IA) au sein de notre monde en a poussé plusieurs à se questionner sur ces nouvelles technologies. L'intelligence artificielle contribue-t-elle à rendre le monde meilleur ? Eh bien, cher lectorat du *Pouvoir des mots*, la réponse est indéniable ! De toute évidence, l'IA est en train de détruire notre monde.

D'une part, les biais que perpétuent ces programmes nuisent à notre société. En effet, les IA sont des algorithmes qui fouillent l'Internet pour nous « aider ». Malheureusement, puisqu'ils ne possèdent ni morale ni empathie, ces algorithmes ne sont pas capables de filtrer la discrimination présente dans certaines études. Résultat: les IA nous bourrent le crâne de pourritures racistes et sexistes néfastes pour la société. D'ailleurs, en 2014, un logiciel d'IA utilisé par Amazon ayant comme fonction d'analyser des CV aurait discriminé les candidatures féminines durant une année entière avant que l'entreprise ne découvre l'erreur (Kathleen Couillard, septembre 2023). N'est-ce pas outrageant ? Bref, j'estime que dès lors que les outils programmés pour nous aider compromettent plutôt l'intégrité de notre société, il devient nécessaire de mettre fin à ces menaces.

D'autre part, l'IA est en train de voler nos emplois. Effectivement, ces technologies prennent peu à peu le contrôle du marché du travail. Bientôt, les avocats, les chauffeurs, les écrivains, les journalistes et même les artistes seront remplacés par des machines inorganiques. En fait, le problème, c'est que ces intelligences n'ont pas besoin d'argent pour survivre. Elles n'ont pas besoin de se nourrir ni de payer leur loyer ou leurs factures d'électricité ! Encore, selon le Forum économique mondial, « 2% des emplois de la planète seraient ainsi menacés de disparaître d'ici 2027. » (Le Journal de Montréal, février 2024) Pensez-y ! Ça, c'est 66 millions de personnes (Organisation Internationale du Travail, décembre 2019). Et qui sait, peut-être le nôtre sera-t-il l'un d'entre eux ? En somme, je pense que lorsque nos emplois sont en danger, nous ne pouvons plus rester les bras croisés.

Pour conclure, compte tenu des biais de l'IA et de sa menace pour nos emplois, je refuse de croire que l'intelligence artificielle puisse contribuer d'une quelconque manière à rendre le monde meilleur. Il faut mettre fin à ce fléau avant que notre société se transforme réellement en idiocratie. Après tout, combien de temps nous reste-t-il avant de franchir le point de non-retour ?



Texte

Adam Fillion

» Groupe 501

» Lettre ouverte

Oeuvre

Sophie Tetrault

» Groupe 505

L'intelligence artificielle, pour un monde meilleur

Depuis l'arrivée de ChatGPT, le sujet de l'intelligence artificielle (IA) est au cœur de nos discussions. N'est-ce pas, chers lecteurs du site *Le pouvoir des mots* ? Plusieurs sautent à la conclusion que l'IA est dangereuse pour notre société et se pensent dans le film *Terminator*. Les autres, moins ignorants, gardent leurs yeux ouverts face aux bénéfices de ces avancées technologiques. Il est donc pertinent de se demander si l'intelligence artificielle contribue à rendre le monde meilleur. Personnellement, ma réponse est oui ! Je pense que ces programmes ont de multiples avantages et que tout le monde peut en profiter.

D'abord, l'intelligence artificielle permet d'améliorer grandement l'efficacité des entreprises. En effet, ces programmes sont capables d'automatiser des tâches répétitives de même que d'analyser des millions de données à la fois. Le 18 mars 2024, Statistique Canada mentionne que « parmi les raisons citées d'adopter l'intelligence artificielle générative, le remplacement du personnel figure tout au bas de la liste. » Ça suffit de croire que nous allons nous faire remplacer par des robots d'un jour à l'autre ! Le but des entreprises est d'utiliser cet outil pour optimiser leur rendement; elles veulent avoir de meilleures analyses pour prendre de meilleures décisions. Imaginez ne plus avoir à passer des heures au téléphone pour régler vos problèmes en lien avec le nouveau site de la SAAQ. Une IA vous répondrait immédiatement et aurait une solution à tous vos soucis. Le monde ne serait-il donc pas plus beau comme ça ? Bref, toutes les entreprises pourraient bénéficier de cette technologie et donc, leurs clients aussi.

Ensuite, le domaine de la santé profite lui aussi de l'intelligence artificielle. Effectivement, l'IA peut accompagner les professionnels de la santé afin de mieux diagnostiquer les patients. Une étude démontre qu'en moyenne, un spécialiste reconnaît une tumeur 80 % du temps, tandis que le logiciel Imagia, une IA, arrive à identifier ces tumeurs plus de 90 % du temps (Radio-Canada Info, 20 novembre 2018). Fascinant ! Pensez à toutes les vies qui seraient sauvées grâce à une identification plus rapide des maladies. Vous n'êtes toujours pas convaincu ? Et si je vous disais que l'IA peut aussi trier les patients à l'entrée des hôpitaux selon le degré d'urgence et le type de maladie ? Terminée, l'attente interminable à l'urgence ! La charge de travail des infirmiers serait même diminuée. En somme, ces programmes permettent des avancées révolutionnaires dans le domaine de la santé.

Enfin, il est désormais évident que grâce à son efficacité et à sa précision d'analyse, l'intelligence artificielle contribue à rendre le monde meilleur. C'est alors à nous, les humains, d'en faire une utilisation intelligente et d'imposer des limites si nous ne voulons pas donner raison à ceux qui craignent *Terminator*.



Texte

Ipatia Evans

» Groupe 501

» Appréciation critique: Incendies

La plume de Mouawad: une arme puissante

La guerre. En 2024, c'est encore un problème de premier ordre dans le monde. Aujourd'hui, ce sont la Palestine et l'Ukraine, mais peu importe le pays et le conflit, les humains se font violence, et ce, depuis la nuit des temps. L'horreur de la guerre est telle que souvent, on ne sait pas comment en parler, comment l'aborder. Je pense que la pièce *Incendies* de Wajdi Mouawad réussit parfaitement à nous faire voir la réalité de la guerre et à nous amener à en discuter. Cette pièce est remarquable tant par son style unique que par ses thèmes d'actualité.

En premier lieu, le style de l'auteur est unique. Il utilise le langage pour faire alterner des passages de grande tristesse avec d'autres presque clownesques. Plusieurs de ses personnages sont porteurs de beaucoup d'horreur et de rage, mais aussi d'aspects comiques. Par exemple, Nihad, qui est à la fois le produit d'un amour incroyable, mais aussi le créateur de douleur et de haine atroces. En plus de ces émotions explosives, il est aussi un personnage très drôle, même ridicule: « *Because you're a good sniper, don't shoot n'importe comment, no, no, non ! I have a lot of principe, Kirk !* » (p. 80, *Incendies*). Wajdi Mouawad joue avec les langues, avec la culture américaine, mais aussi avec la violence et la légèreté. De plus, la manière dont Mouawad maîtrise les mots est très impressionnante. Il a de la facilité à créer des scènes dans lesquelles des personnages dans différents lieux et différentes époques interagissent en même temps sans créer de confusion. On peut alors comprendre la suite de l'histoire dans le passé ainsi que dans le présent du récit et faire des liens entre les deux avant même que les personnages eux-mêmes en prennent conscience. C'est un travail de grande minutie qui contribue à l'excellence de la pièce. Ainsi, d'après moi, la qualité de cette œuvre repose en grande partie sur son style.

En second lieu, les thèmes abordés sont bouleversants. Je pourrais nommer plusieurs thèmes soulevés dans *Incendies* que j'ai trouvés poignants. Les principaux qui ont retenu mon attention sont les droits des femmes ainsi que la guerre et son absurdité. Malgré le rôle important de certains hommes dans l'histoire comme ceux d'Hermile, de Simon, de Wahab ou de Nihad, la pièce est avant tout l'histoire d'une femme, Nawal. J'ai trouvé que la vie de Nawal témoigne de toute la violence et de l'injustice faites aux femmes dans le monde, mais aussi de toute leur force. La ténacité sans bornes de Nawal, qui a continué à se battre, à chanter, à vivre et à aimer ses enfants malgré la douleur et la peine, est admirable. Le récit de son courage est aussi un hommage à toutes les autres femmes dont on ne connaît pas l'histoire. Les femmes ont souvent un rôle oublié dans les temps de guerre, mais celles-ci en sont souvent des combattantes de l'ombre. Ce qui m'amène au thème de la guerre, de sa complexité et de son ridicule par moments. Il y a un extrait dans lequel le médecin à Kfar Rayat explique à Nawal et Sawda que tous les actes de violence durant la guerre sont faits en représailles. Un mal entraîne un autre et la boucle se répète continuellement. Je trouve que cette explication est la définition même de la guerre, toujours prendre revanche sur la violence que les autres ont exercée en étant encore plus violents. Donc, voilà pourquoi j'estime que cette pièce a une grande importance grâce à ses thèmes.

En conclusion, l'œuvre de Wajdi Mouawad m'a captivée, de la première ligne à la dernière phrase, cette « pluie torrentielle » qui remet les choses en place. Le style et les thèmes m'ont accrochée et me font encore réfléchir deux semaines après en avoir terminé la lecture. Le succès et la beauté de cette pièce vont-ils inspirer d'autres auteurs à se tourner vers ce style d'écriture ?



Texte

Fabrice Bouchard

» Groupe 502

» Appréciation critique: Incendies

Oeuvre

Nazli Akman

» Groupe 504

J'adore le feu

Avec le bordel monumental qui s'embrase de plus en plus dans cette zone visiblement maudite qu'est le Moyen-Orient, ma lecture d'*Incendies*, pièce écrite par Wajdi Mouawad, ne pouvait mieux tomber. Je ne peux d'ailleurs que vous recommander cette pièce que j'aime tant, pièce aussi joyeuse que le récit d'un vétéran témoignant du hachoir à viande que fut Stalingrad.

Commençons par le message de la pièce, par sa morale. La pièce parle du cycle de la violence, ce merveilleux phénomène qui pousse certains « bozos » à courir vers un orphelinat avec une ceinture d'explosifs au nom d'enfants morts dans un orphelinat à la suite de l'assaut d'un autre « bozo » avec une ceinture d'explosifs. Regarder le serpent se mordre la queue m'a toujours à la fois fasciné et inquiété et je ne suis qu'empli de joie devant le traitement de ce thème. Il y a d'ailleurs un passage où le médecin d'un orphelinat explique les hostilités et la montée de la colère, démontrant par la même occasion toute l'absurdité de la chose. Bref, le message est touchant et d'une importance capitale, ce qui est une cause de ma grande appréciation de cette pièce, appréciation que vous partagerez sûrement.

Attaquons-nous maintenant au magnifique symbolisme dans le texte narratif. Le texte est rempli de symboles au départ cryptiques, mais se dévoilant peu à peu à nous. Un exemple de ce symbolisme est le nom de la pièce, qui est ensuite simplement complété d'un qualificatif ou d'un nom pour servir de titre d'acte. Alors que la signification de l'incendie, du feu, est au début difficile à saisir, on comprend peu à peu que ce dernier représente la colère et la violence. Cette colère et cette violence sont par la suite éteintes par une « pluie torrentielle ». Bref, le symbolisme est magnifique, renforçant mon appréciation de cette oeuvre, et je ne peux que vous recommander d'aller la découvrir.

Pour finir, j'aimerais simplement réaffirmer mon appréciation de cette oeuvre pour son message touchant et très pertinent ainsi que pour son symbolisme marquant. Je lève mon chapeau à Wajdi Mouawad qui a su écrire une oeuvre d'une beauté aveuglante.



Texte

Ludivine Letendre

- » Groupe 505
- » Poème

Doux stridule

Les murs citron sentent la cannelle

Dans la brise susurrent les lilas

Le cardinal blotti dans son nid

Il me fixe derrière les rideaux carreautes

Du thé au jasmin parfume la cuisine sable

Mes orteils épluchent le tapis démodé

Dans ma couverte veloutée

J'attends l'arrivée de mon amour

La douceur règne

Les livres se nichent dans le coin

Nos rires pétaradent sous la lune

Les criquets sont jaloux

L'astre de feu illumine nos traits

Du patchouli sur mon cou

La rivière fait son chemin

Les criquets sont toujours jaloux





Texte

Charlie Caron
» Groupe 505
» Poème

Oeuvre

Zak Alexandre Kiraly
» Groupe 505

La vie a changé

Je me réveille

Seule dans mon lit

J'entends les OISEAUX qui chantent

Comme les cloches de l'église

Elles sonnent au loin

Au loin

Il y a mon village

Un petit VILLAGE avec juste le nécessaire

Moi

J'ai grandi là-bas

AVANT

Toutes les fins de semaine

Nous

Passions par ce village

Ma famille et moi

Allions au chalet

Le seul endroit que je qualifie comme

Notre MAISON

On y allait

Pour s'échapper de la réalité

Mais MAINTENANT

Il faut l'affronter

On n'a plus le temps d'y aller

Mes parents sont occupés

Ma famille est déconstruite

Et on ne pose plus les pieds au chalet

Mais

Ce n'est pas là le vrai problème

Le problème

C'est que je n'entends plus les OISEAUX chanter

Et

la réalité nous a rattrapés





Texte

Maëllie Chaumel

» Groupe 104

» Gagnante de niveau concours éclipse solaire

Journal de Prisca, 9 avril 2024

Si j'avais su ce qui allait se passer lors de l'éclipse, je n'aurais jamais laissé mon amie Astride y aller... C'était vendredi soir, l'école avait décidé de mettre une pédagogie lundi à cause de l'éclipse solaire. Ma mère avait profité de ma fin de semaine de trois jours pour aller à Baie St-Paul. Dans la voiture, elle m'avait dit: « Voyons, Prisca, ça va être le fun de voir Mamie et Papi » « Oui, mais ça allait être ma seule chance de voir une éclipse totale. Tu sais que je rêve d'en voir une. » avais-je rétorqué. Puis, ça avait été le silence pour le reste du trajet, ma mère concentrée sur la route et moi sur mon livre d'astronomie.

La fin de semaine fut normale, mais amusante. Je pris une marche de santé avec Mamie, car c'était bon pour mon diabète, et je fis des brioches, mon péché mignon, avec mon grand-père. Le lundi, vers cinq heures, nous étions sur le chemin du retour lorsque je m'apprêtais à regarder les *stories* de mes amies. Je remarquai soudain que je n'avais plus de contact sur Snapchat ni sur Messenger. Je n'en fis pas un cas, me disant qu'il ne s'agissait que d'un bogue informatique. « Je regarderai ça demain » , me dis-je.

En arrivant à la maison, il était vingt-et-une heures. Ma mère stationna l'auto dans le garage et débarra la porte de chez nous. Lorsque j'entraï avec ma valise, j'entendis mon père crier « Qui êtes-vous ? Sortez d'ici ou j'appelle la police ! » à l'adresse de ma mère. Une heure plus tard, nous étions au poste de police, bouleversées de voir que mon père ne se souvenait plus de nous, sa femme et sa fille. De plus, lorsque la policière regarda les registres, nos noms n'étaient nulle part. Autrement dit, c'était comme si nous n'existions pas !

Le lendemain, en garde à vue, nous avons vu à la télévision qu'il y avait eu beaucoup de cas dans notre genre, c'est-à-dire qui avaient été oubliés par leurs proches. L'enquête avançait lentement, mais apparemment, toutes ces personnes avaient un point en commun, aucune d'entre elles n'avait vu l'éclipse totale. Lorsque les policiers nous laissèrent sortir, je me précipitai chez ma meilleure amie Astride qui n'habitait pas loin. « Non, elle ne peut pas m'avoir oubliée, impossible !!! » ne cessais-je de me répéter. Après avoir toqué à sa porte, j'entendis des bruits de pas venir de l'intérieur. Lorsque je vis Astride ouvrir la porte, je la saluai. Sa réponse me brisa le cœur. « On se connaît ? » me demanda-t-elle.

Journal de Prisca, 30 mai 2025

Je n'avais plus rien, je n'avais plus d'amis. Certaines personnes aimeraient repartir une vie à zéro, mais moi, je ne le souhaitais pas. Avant, j'avais une vie, des amis géniaux, un père, et j'étais quelqu'un. Maintenant je ne suis même plus sûre si j'existe vraiment ou si je ne suis qu'une illusion. Ça fait maintenant un an que je suis partie de chez moi, à la recherche de la raison pour laquelle le monde nous a oubliées. Le Grand oubli avait été « réglé », tous les Oubliés avaient réussi à retrouver leur identité, mais malgré cela, aucun de leurs proches ne se souvenait d'eux. Des chercheurs et moi nous efforcions de faire des recherches pour découvrir pourquoi un tel événement avait eu lieu. Les passionnés d'histoire fouillaient de vieux documents pour voir si une chose pareille était déjà arrivée, pendant que les anciens étudiants en science comme moi essayaient de donner un sens à ce phénomène étrange. Il y avait une chose que nous avions découverte, c'est qu'il existait auparavant un artefact capable de faire oublier n'importe quoi le jour d'une éclipse solaire et qu'il avait été découvert et volé peu de temps avant l'éclipse, il y avait près d'un an.

Journal de Prisca, 10 Août 2025

Cela fait trois mois que nous cherchons cet artefact et il y a enfin des signes nous indiquant où il pourrait être. Nous avons communiqué avec la police et plusieurs autres groupes comme le nôtre. Nous agirons ce soir avec une dizaine de membres de l'Armée canadienne. Lorsque l'objet sera entre nos mains, la troupe de scientifiques dans laquelle je suis sécurisera cette relique et tout rentrera dans l'ordre. Je retrouverai ma mère, mon père et Astride.

Journal de Prisca, 10 Août 2025

Je suis désolée de te l'annoncer, mais ta propriétaire n'écrit peut-être plus entre tes pages. La mission a mal tourné. L'artéfact s'est révélé être en réalité la prison du titan de la mémoire et nous avons eu l'information trop tard. Prisca est maintenant l'hôte d'un esprit sans pitié. Au moins, il y a un point positif, la population a retrouvé la mémoire. Je suis Astride, sa meilleure amie, et je promets de la libérer de l'emprise de Mnémosyne.

Texte

Luan Ta

» Groupe 206

» Gagnant de niveau concours éclipse solaire

Dans l'ombre de l'éclipse

On a toujours pensé que la lumière était un signe de vie et de prospérité, mais l'on commence sérieusement à soupçonner que l'éclipse ait un rapport avec la soudaine disparition de Gabriel et avec tous les sombres incidents qui s'ensuivent. Aucun ne s'en souciait jusqu'à ce que ce soit leur tour.

Il fait encore noir quand je sors de chez moi armé de mon sac à dos à trois compartiments optimisés avec soin pour que mes sempiternels cahiers d'exercices puissent s'y engouffrer sans difficulté. La rosée du matin a laissé les pavés humides et glissants. J'arrive devant le vieux bâtiment délabré et sans couleurs qui nous fait office d'école et je dérape sur le trottoir pour finir étendu de tout mon long devant les pieds de collégiens discutant près de la porte principale. J'essuie tout autant l'eau qui souille maintenant mes vêtements que les moqueries des autres étudiants. J'entre dans le bâtiment et entends une voix familière dans mon dos.

– Alors, on m'attend plus ?

Je me retourne pour apercevoir Sasha, un ami de longue date.

– Oui, ça va, et toi ?

– Correct, mais on est de retour à l'école, donc...

Nous continuons notre route jusqu'à ce que j'aperçoive la porte de ma classe. Je souhaite bonne chance à mon ami avant que nous nous séparions pour filer dans nos cellules respectives. Je m'assois sur une chaise près de la porte à une distance respectable du bureau de l'enseignant et prends le temps d'inspecter la classe en ne manquant aucun élément qui m'entoure. Entre les yeux plissés du professeur sur des feuilles, les mines fatiguées d'élèves sortant du sommeil et des conversations à peine audibles d'étudiants indiscrets, je reconnais mon habitat quotidien. Enfin, après que tous les élèves ont trouvé leur place, Monsieur Johnson, notre nouveau prof titulaire, prend la parole :

– En cette nouvelle année scolaire, nous devons cohabiter ensemble et nous entraider pour que tous aient un climat d'apprentissage respectable et...

L'année s'annonce longue, me dis-je tout bas avant de m'accoter confortablement sur mon bureau. Le cours vient tout juste de commencer que je ne n'écoute déjà plus ce que l'enseignant est en train de dire.

La journée est finie, mais j'ai l'impression que plusieurs semaines se sont écoulées pendant les longues heures où j'étais assis en classe. J'entre dans la maison que j'appelle mon chez-moi – je vis dans une famille d'accueil – et m'écrase dans le canapé pour passer en revue les informations importantes de la journée comme me l'a enseigné mon orthopédaque, mais rien. Je désespère de trouver ne serait-ce qu'une seule chose à retenir. Finalement, après avoir erré dans ma journée, un mot m'attire et je me souviens que notre nouveau prof titulaire avait mentionné une éclipse, mais qu'était-ce encore ? Un phénomène rare et unique ici, dans notre village isolé et coupé du reste du monde ? Je venais tout juste d'entendre parler de cette obstruction de soleil qu'un mauvais pressentiment me nouait déjà douloureusement les entrailles.

J'engouffre une grosse bouchée de mon sandwich assis à côté de Sasha qui engage la discussion :

– Pfiou, la matinée a été longue, la prof de français nous a fait un test surprise pour connaître notre niveau.

– Ah oui ? Est-ce qu'il est dur ?

– Bof, tu ne devrais pas t'inquiéter pour ça, c'était du gâteau.

– Ok, je dois y aller, j'ai la science, là. À tantôt !

– Ouais, ciao.

Je me lève et salue une dernière fois mon ami toujours en train de manger avant de me diriger vers l'aile nord du bâtiment où se situent les laboratoires. La porte est déjà grande ouverte quand j'entre dans la salle. Encore une fois, mes yeux attentifs examinent avec minutie mon entourage et je ne manque pas les yeux cernés que tente de cacher Gabriel sous sa lourde capuche étouffante. Dans un élan d'impulsivité instantanée, je plonge ma main dans l'une de mes poches pour en sortir mon vieux cellulaire. J'ouvre Google et mes doigts se mettent à écrire comme si c'était leur volonté : qu'est-ce qu'une éclipse ? L'application enregistre l'information, mais prend un temps fou à réussir à trouver ma réponse. J'aperçois enfin la recherche s'effectuer et je lis : le résultat de l'alignement de trois astres, le Soleil, la Lune et la Terre. Ce n'est seulement après que le professeur vient me taper sur l'épaule que je reviens à la réalité qui est en fait, que je viens de me faire prendre en classe avec mon téléphone.

Ça ne valait pas de tels risques finalement, puisque l'enseignant nous a tout expliqué l'instant après que je me suis fait prendre. Il nous a dit que l'éclipse aurait lieu le lendemain aux alentours de midi et que nous pourrions la regarder sans problèmes. Mais au fond de moi, je sentais que quelque chose clochait à propos de cette éclipse et je me demandais si les battements de mon cœur qui s'intensifiaient n'étaient pas plus de la peur que de l'excitation.

Je suis sur le point de finir mon lunch lorsque la pénombre commence à s'intensifier alors que la lune couvre lentement le soleil tapant du midi. Mes jambes se mettent à bouger toutes seules vers l'extérieur et mes yeux sont attirés inexorablement par le spectacle qui se déroule dehors. Je continue mon chemin, suivi par une masse d'étudiants obnubilés et avançant vers le phénomène étrange. Plusieurs longues minutes passent tandis que tous les étudiants contemplent le soleil, obstrué d'un drap noir, laisser place à l'obscurité. L'éclipse passe finalement, l'emprise du phénomène s'estompe et tous les élèves rentrent en même temps dans le bâtiment. Je regarde autour de moi, mais je ne comprends pas ce qui vient de se passer. Je tente en vain de m'en rappeler, sans succès, comme si ce qui vient de se passer s'était éclipsé de ma mémoire ! J'inspecte du regard la cafétéria pour découvrir que tous sont revenus à leur place, sauf Gabriel, qui a disparu.

On dirait que je n'avais pas tort finalement: il n'a pas été revu et le lendemain, toujours aucune trace de lui. Il n'est pas rentré chez lui comme certains le pensaient et ce sont même ses parents qui ont fait appel à la police pour le retrouver. En avant de la classe, un agent de police pose des questions telles que : l'avez-vous revu depuis ? Toutes les réponses sont négatives: on en vient à la conclusion qu'il a fugué. Après les cours, je rejoins Sasha pour lui résumer la situation :

– Tu penses pas que ça a un lien avec l'éclipse ? lance Sasha tout d'un coup.

– Oui, ça se pourrait bien.

C'est à partir de cette journée-là que des choses étranges se sont produites: plusieurs vitres brisées, des taches de sang, des cris stridents... Et puis c'est arrivé: on a retrouvé le corps de M. Gérard, un artisan du village. D'après les recherches qu'a faites la police, il aurait été tué violemment et l'arme du crime aurait été identifiée comme un couteau. Je suis Sasha à travers des ruelles pour arriver chez lui. Il rentre et m'invite à l'intérieur:

– Mes parents ne sont pas là, entre.

– Ok, mais fais vite, les autres nous attendent près des bois.

Je reste au seuil de la porte tandis que Sasha court dans le corridor. Il revient et nous courons côte à côte vers le lieu de rendez-vous. Arrivés à l'orée de la forêt, nous rejoignons une bande d'adolescents intrépides qui ont décidé d'enquêter sur l'affaire. Certains sont armés de carabines alors que d'autres ont de lourdes machettes ou des couteaux de cuisine pour, je cite, « assurer la sécurité » .

– Comment devrions-nous nous organiser ? En deux groupes ou un seul ? commente Peter, le chef de la bande.

– Deux groupes, nous aurons plus de chances de lui tomber dessus et de le remettre à sa place ! répond un autre.

– Ouais ! crient les jeunes en cœur.

C'est donc en deux groupes séparés que nous entrons dans l'épaisse forêt. Je marche aux côtés de Sasha armé d'une vieille machette dévorée par la rouille qu'il a trouvée chez lui dans son grenier. Nous nous enfonçons plus profondément dans le labyrinthe d'arbres et de racines noueuses, mais toujours aucune trace de l'assassin. Des mouvements dans une rangée de buissons attirent mon attention et je regarde juste à temps pour voir le visage de Peter sortir du feuillage avec sa carabine en mains. Tout le monde s'arrête et Peter crie :

– C'est quand qu'il va se montrer, ce monstre ?

– Ça pourrait être à tout moment, donc ne baissez pas votre garde.

– Ouais, on va se séparer de nouveau les gars, demi-tour !

Nous continuons encore et la nuit est presque complètement tombée, ce qui me tord les tripes en un crescendo. Tout à coup, un cri strident déchire le ciel et nous glace le sang, suivi d'un coup de feu. Tous se mettent à courir entre les arbres en direction du vacarme. Un jeune d'environ treize ans nous coupe la route et crie qu'il est trop tard sans même s'arrêter. Plusieurs personnes de notre petit groupe se retournent et fuient avec le jeune adolescent alors que nous continuons notre chemin dans la dense végétation et entre les racines noueuses. Horreur ! Lorsque nous débouchons enfin sur la colline déboisée d'où venait le bruit, la boucherie est totale: des corps sans vie et des membres désarticulés gisent dans une mare de sang.

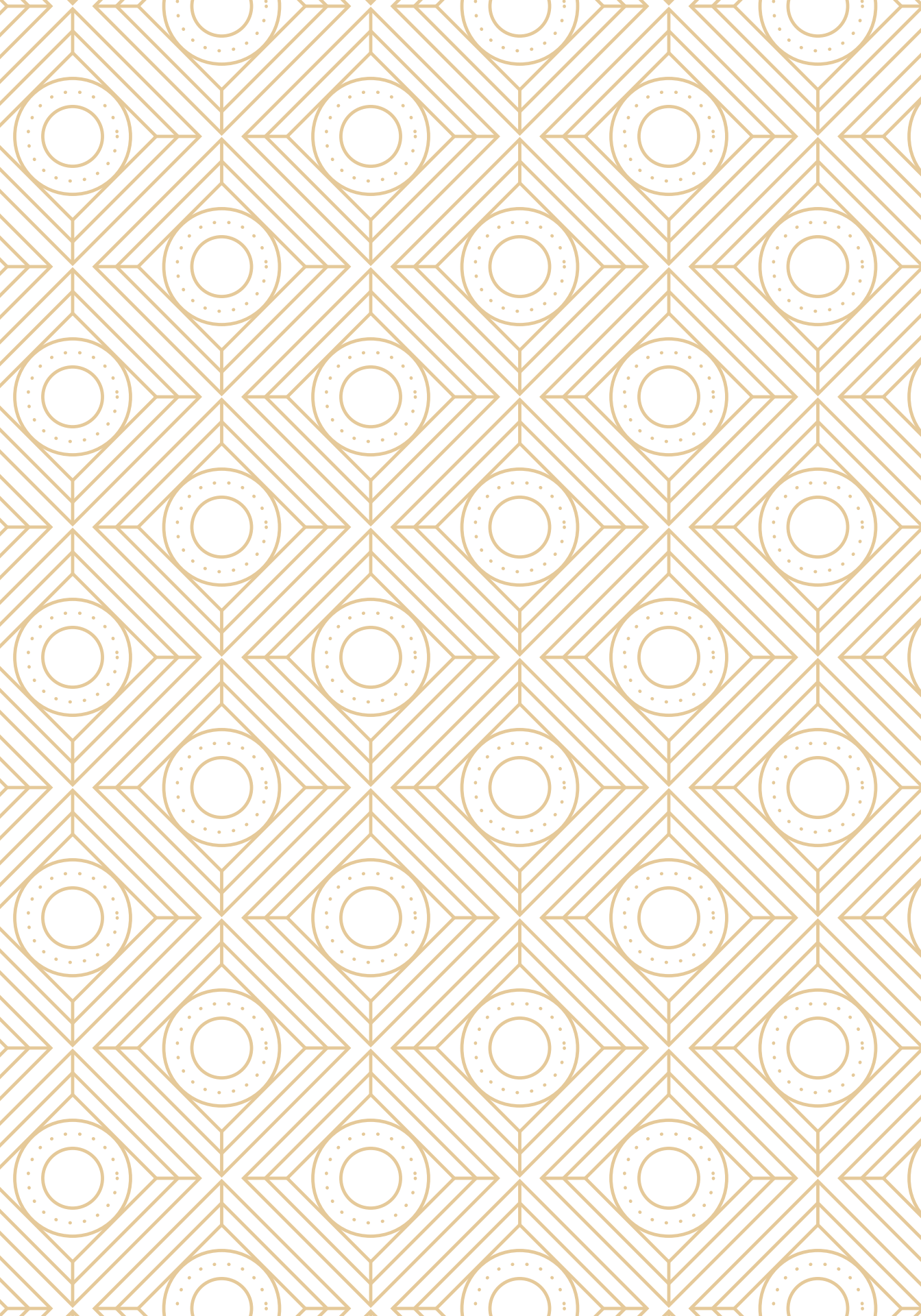
Au milieu du carnage, une sombre silhouette est accroupie dans la grande flaque à côté d'un cadavre. En réalisant la terrible vérité, mon cœur semble exploser de terreur: la forme sombre est en fait en train de s'abreuver du sang frais de sa victime ! La bête met un temps d'arrêt et lève la tête vers nous pour laisser paraître sa bouche farouche, pleine de dents acérées et barbouillée de sang dégoulinant. Tel un projectile m'atteignant en plein cœur, la lueur rouge de ses yeux mauvais me laisse pétrifié. Puis, en un clignement, le monstre fond sur notre groupe, mettant fin à notre transe de stupeur. Tout en continuant sa route, la féroce bête met fin à une vie sans broncher en une fraction de seconde à l'aide de ses longues griffes maculées de la vie de ses victimes.

Sasha est le premier à tenter de riposter: il sort sa longue lame et fait face à la créature qui ne ralentit pas. Le cri du monstre est encore plus puissant que le premier quand Sasha enfonce profondément sa machette dans la chair de la bête. Sasha tente de sortir le morceau de métal rouillé pour en finir avec elle, mais il ne réussit pas à retrouver son souffle. Le corps de Sasha tombe mollement sur le côté, la gorge tranchée, et la créature se remet à traquer d'autres proies à abattre. D'un bond, la bête attrape dans son étreinte mortelle un adolescent qui n'a même pas le temps de réagir avant que les griffes aiguisées comme des lames de rasoir ne se referment sur sa gorge.

Alors, le monstre tourne la tête vers moi, toujours près de ce qui avait été mon meilleur ami, pour foncer dans ma direction avec la même soif de sang intarissable avec laquelle il tuait. Je me mets à courir de tout mon être pour fuir. Tout n'est pas encore fini, le monstre boite et semble fortement ralenti par l'arme de Sasha toujours enfoncée dans son torse. Non ! Je ne suis pas prêt à mourir, je suis trop jeune, un beau destin m'attend et j'ai enfin une famille qui m'aime ! Non, je ne vais pas mourir, je vais...

Je trébuche sur une racine. Un instant dans les airs, je vois ma vie entière défiler sous mes yeux et ce que je vais vivre. Bang ! Je reviens à la réalité lorsque je m'écrase douloureusement sur la terre froide. Saisissant l'opportunité, la créature bondit sur moi pour en finir au plus vite. Je sens l'adrénaline monter en moi et je regagne de la force pour réussir tant bien que mal à éviter les attaques et la gueule aux rangées de dents pointues du monstre. Après quelques secondes de lutte acharnée, mon énergie commence à baisser, mais la vitesse du monstre ne laisse voir aucune faille. Je décide de tenter le tout pour le tout, alors que je saisis le couteau enfoncé dans la poitrine du monstre et tente de l'entailler une deuxième fois, en vain. Finalement, je balance la machette dans une spirale pour qu'elle prenne une vitesse considérable. Slash ! Une explosion de sang suit mon coup, qui reste enfoncé dans le cou de la bête. Son expression se tord, puis son corps tombe lourdement au sol dans son propre sang. Mon corps endolori ne répond pas lorsque je lui commande de partir loin d'ici. Je me sens tomber vers l'arrière.

J'ouvre les yeux et aperçois les rayons du soleil levant. J'ai survécu ! Que ça fait du bien d'être en vie ! De sentir l'air dans mes poumons ou de simplement observer autour de moi comme à mon habitude. Soudainement, mes autres sensations reviennent et je ne sens pas la terre froide comme je le pensais, mais un liquide visqueux et une douleur atroce au niveau de mon bassin. Je roule la tête en grimaçant pour découvrir l'horreur de ma situation. Je baigne dans le sang et au comble du malheur, celui-ci vient d'une blessure béante de mon bassin ! Ma vue s'obscurcit et mon corps semble se relâcher. Je tombe dans un profond sommeil... Le repos éternel.



Texte

Lauréa Lepage

- » Groupe 302
- » Gagnante de niveau concours éclipse solaire

La voix d'une étoile

Et si, à cet instant où tout le monde lève la tête

Je baissais la mienne

Parce que je trouve que le monde

Est plus beau que le ciel

Il a plus de couleurs

Plus d'amour

Plus de chansons

Plus de mots

Je voudrais écrire tous les chuchotements de la nuit

Chanter les murmures de ceux à qui on n'a jamais rien offert

Crier la douleur de ceux qui sont morts avant de naître

Jusqu'à ce que j'en perde ma voix

Pourquoi cherchons-nous des étoiles lointaines

Alors que nous sommes des lucioles

Nous pouvons éclairer la nuit

Et voler à l'autre bout de la Terre

Pourquoi regardons-nous le ciel

Alors que nous nous tenons sur le sol

Nous pouvons marcher loin d'ici

Et réaliser tous nos rêves

Au lieu de chercher des questions auxquelles répondre

Trouver la réponse de celles qu'on n'a jamais osé prononcer

Au lieu d'imaginer un monde parfait

Faire ce qu'on peut pour rendre le nôtre meilleur

Je ne veux pas être la planète qui orbite autour du Soleil

Je ne veux pas être le Soleil

Je ne veux pas être la Lune

Je veux être l'étoile tellement brillante qu'elle ne peut pas être éclipsée

Mais pour l'instant je ne suis qu'un humain sur la Terre

Qui rêve juste assez grand

Qui va réaliser ses rêves

Parce que j'essaie

Un jour l'éclipse reviendra

Tout le monde regardera vers le haut

Mais je baisserai la tête et me dirai

Que seule, j'ai changé le monde



Texte

Yanis Sebaï-Cardinal

» Groupe 404

» Gagnant de niveau concours éclipse solaire

Noirceur Passagère

L'éclipse totale recouvre le centre de Montréal,

Drapant ainsi les femmes et les hommes

D'une étrange noirceur passagère.

Nous sommes baignés dans un lac noir,

Perceptible à l'œil nu,

Mais intangible au toucher.

Nous nageons dans la fascination.

Les animaux changent de tons,

Leurs partitions changent

Le doux murmure des oiseaux s'estompe

Pour laisser place à une somnolence intrusive.

Le temps décélère.

Les gens,

Pour voir quelque chose de si

Majestueux mais infime à l'échelle de la galaxie,

Forment un angle droit avec leur cou.

Nous ne sommes que poussière.

De la poussière humaine soufflée il y a des millénaires,

Soufflée par une force si grande

Mais si mystique à la fois et tellement loin de nous.

Me ferai-je un sang d'encre ?

Que le soleil si puissant de brillance

Reculer derrière un être frêle et tendre ?

Le chasseur se fait chasser.

Mais pour l'instant, j'arrête d'y penser.

Pourquoi sommes-nous autant omnibulés, hypnotisés

Par ce ballet céleste ?

Les conflits s'arrêtent-ils ?

Les querelles se règlent-elles ?

Est-ce que les plaies de la terre s'ouvrent
ou cicatrisent ?

Événement éphémère.

Est-il normal que des entreprises profitent
d'une simple

Éclipse pour nous dépouiller au moyen de lunettes
en carton ?

Nous plaçons nos yeux en jeu pour eux,

C'est une affaire lucrative, n'est-ce pas ?

La cécité rapporte beaucoup à l'État.

50 ans d'attente pour

Une minute d'observation.

Le monde est si cruel à notre égard,

Mais nous l'acceptons.

La lumière reprend sa suprématie.

La Lune se fait évincer.

Le Soleil reprend sa place de roi.

L'ancien chasseur se fait chasser.

Les animaux reprennent leurs activités,

Les oiseaux se réveillent de cette nuit de courte durée.

Le jour se lève.

La nuit s'endort.

La vie reprend son cours,

Nous laissant un goût amer.

Avons-nous vraiment attendu si longtemps

Pour voir cette éclipse solaire ?



Texte

Mathis Robinet

» Groupe 504

» Gagnant de niveau concours éclipse solaire

Cette journée-ci

Cette journée-ci,

Ou peut-être celle-là,

En cet endroit,

Ou peut-être celui-là,

Le temps s'arrêtera,

Ou peut-être pas.

À l'instant où le Soleil partagera son sourire final
à son public,

Il s'offrira dans une valse cosmique

Avec sa partenaire de longue date, la lune,

À une chorégraphie magique,

Où jour et nuit s'entrelacent

Où terre et ciel s'embrassent

Pour laisser place à l'aube d'une pièce si unique.

Et je suis là,

À contempler ce phénomène que je ne saurai décrire
avec ma voix,

Alors j'emprunterai celle de mes pensées,

Qui diraient quelque chose comme ça:

Cette sérénade chantée au Soleil est une toile
où mes yeux s'égarent,

Chaque détail captivant, une œuvre d'art.

Une danse, une danse si envoûtante où se faufilent
et se taisent

Ombres et lumières.

Le ciel, lui, se change en esquisse,

Et se vêtit des pénombres,

Puis, les étoiles, elles, applaudissent,

Éblouies par ce spectacle

Teintant l'infini nocturne de milliards d'aiguilles
le transperçant.

Dans ces éclatantes ténèbres,

Le soleil ému,

Couronne la lune d'un halo lumineux,

Avant qu'elle ne le salue,

Et puis s'éclipse.

Cette journée-ci,

Ou peut-être celle-là

En cet endroit,

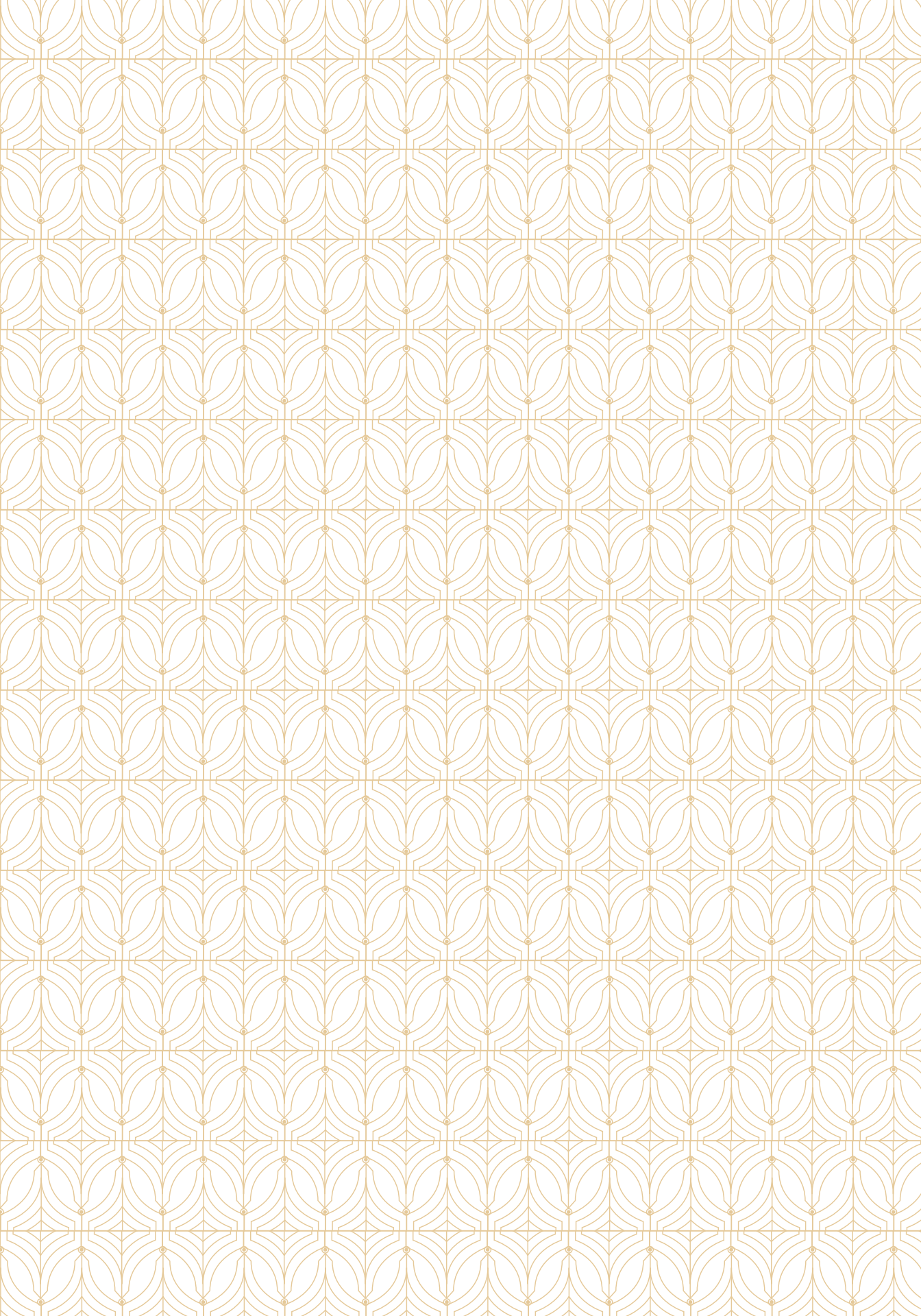
Ou peut-être celui-là,

Le temps s'est arrêté,

Et a laissé derrière lui,

Des âmes émerveillées.

Ou peut-être pas...



Texte

Laura Wang

» Groupe 201

» Grande gagnante concours éclipse solaire

Rayon de pénombre

Le jour, la nuit

N'ont plus de distinction

La pénombre qui reluit

Le monde, une diffraction

Sur la scène du ciel

Derrière les rideaux que sont les nuages

Des acteurs aux visages

Lumineux et sombres, et éternels

Jouant la pièce « Éclipse » avec énergie

La Lune cache-t-elle vraiment le Soleil

Ou est-elle plutôt une ombre dans notre œil ?

Un mystère qui s'approfondit

Une ombre devenant un trou noir

Un trou noir délimité par un cerceau en feu

Un trou noir qui pourrait avaler tout ce que nous
pouvons voir

Et briser tous les aveux

Oyez, oyez !

La vie est trop courte pour se tourmenter
à cause de gens

Qui ne resteront même pas au fil des ans

Mais qu'est-ce qu'on poursuit avec tant de ténacité ?

Le bonheur

Vient très facilement

Quand nous apprécions chaque battement

De notre cœur

Demain n'est promis à personne

Nous n'avons pas le temps d'attendre

Que la vie devienne moins dure pour accepter
toutes les bonnes

Choses que le monde persiste à nous tendre

Le phénomène du trou noir se déroule partout
dans le monde

À chaque jour, aspirant la vie et la joie de vivre

Et couvrant de givre

Les cœurs de milliers d'individus, donnant à l'espoir
un goût immonde

Nous sommes les chanceux de ce siècle désenchanté

Assister sans danger à ce spectacle dangereux

Nous fera-t-il réaliser que nous sommes les plus
heureux

Et changera-t-il notre destinée ?



1767

**COLLÈGE DE
MONTREAL**

LE PREMIER COLLÈGE DE MONTREAL

Le Collège de Montréal, fondé en 1767, vise l'excellence, le dépassement de soi et se propose, par une formation personnalisée, d'acheminer les élèves qui lui sont confiés vers un équilibre de vie sur les plans intellectuel, physique et social en favorisant l'apprentissage de l'exercice de la liberté et le développement du sens de l'engagement.

Le processus de production de ce recueil est certifié par le Forest Stewardship Council (FSC). Cet ouvrage a donc été imprimé avec des encres végétales sur un papier de sources mixtes issues de forêts gérées intelligemment. La norme FSC est la seule de l'industrie à avoir reçu l'aval des plus importants groupes environnementaux indépendants. Ainsi, cet ouvrage est un exemple éloquent de la détermination du Collège de Montréal à faire les choix nécessaires pour créer un monde meilleur.

© Collège de Montréal

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés;

toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Édition: Collège de Montréal

978-2-9817517-6-8



Couverture

Illustrateur.trice : Enzo Sanchez Valero • 5^e secondaire

4^e de couverture:

Illustrateur.trice : Aya Zreik • 3^e secondaire



1767
**COLLÈGE DE
MONTREAL**
LE PREMIER COLLEGE DE MONTRÉAL